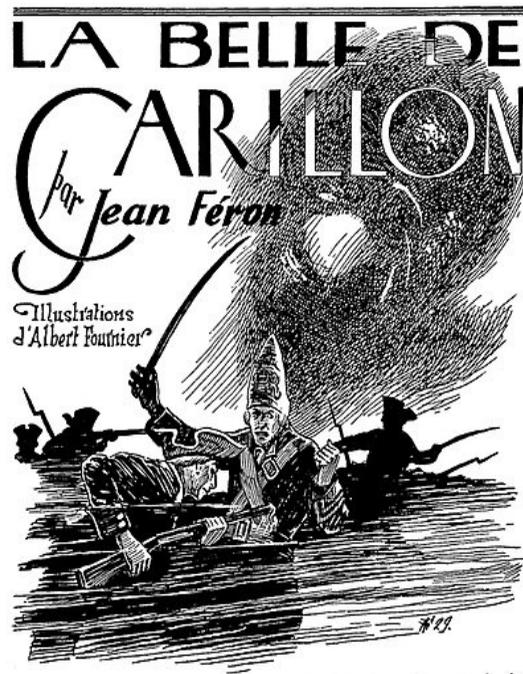


Jean Féron

# La Belle de Carillon



BeQ

Jean Féron

# **La Belle de Carillon**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 876 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Le siège de Québec

La besace d'amour

La besace de haine

La métisse

# **La Belle de Carillon**

Numérisation :

Wikisource, Projet Québec/Canada.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, 1929.

« Le roman canadien »

# I

## *Le gant jeté et relevé*

On entrait dans la troisième année de la Guerre de Sept Ans qui allait coûter si cher à la France et dont l'Angleterre allait tirer de larges compensations.

Au printemps de 1758, tandis qu'une flotte anglaise d'au-delà de cent cinquante navires, sous les ordres de l'amiral Boscawen, voguait vers Louisbourg pour faire le siège de la place et l'emporter, le général anglais Abercromby se dirigeait vers la frontière canadienne, par voie du Lac Saint-Sacrement, avec plus de quinze mille hommes, une quantité énorme de bagages et un formidable matériel de campagne et de siège. Cette armée monstrueuse à elle seule était la plus grande menace de toutes les années d'épreuves et de combats qu'avait vécues la Nouvelle-France.

Et si l'on ajoute une deuxième armée de sept mille hommes qui par l'Ohio gagnait Détroit et les Grands Lacs pour s'emparer de postes importants qu'y défendaient seulement quelques bataillons de Français et de Canadiens, nous avons une juste idée des dangers qu'offrait cette invasion. Encore une fois, la France se voyait contrainte de lutter, pour la sauvegarde de ses colonies, contre un ennemi dix fois supérieur tant par le nombre de ses combattants et de ses navires de guerre, que par la fécondité de son trésor national et la productivité de ses industries.

À ce moment, les maîtres de la France s'enlisaient dans un gâchis qui ne pouvait manquer d'amener de terribles et d'irréremédiables catastrophes. Louis XV, roi, trop pris par les affaires intérieures ou trop préoccupé par ses plaisirs et devenu le jouet d'une cour frivole qui voulait « les plaisirs avant les affaires », abandonnait les choses de l'extérieur à des ministres incompétents ou trop empressés à grossir leur fortune et à l'assurer contre les revers de l'avenir. Berryer, secrétaire de la marine royale, avait coutume de dire aux courtisans de

son entourage : « La fortune ne favorise un homme qu'une fois dans sa vie ; c'est à cet homme d'en savoir profiter. » Et Berryer en profitait si bien, et les autres ministres et courtisans savaient si bien en profiter, que le trésor national se trouvait ruiné. Les agents anglais qui espionnaient la cour effrénée de Versailles en tiraient des renseignements précieux pour leur pays, et l'Angleterre, qui possédait encore cet avantage de mieux connaître la France et ses affaires que celle-ci ne connaissait sa rivale d'Outre-Manche, mettait à profit toutes les circonstances qui s'accumulaient en sa faveur. Bref, tandis que la France s'amuse ou se laissait aller à l'insouciance, l'Angleterre travaillait.

C'est pourquoi la France, trop imprévoyante et incapable de fournir à temps les secours et appuis nécessaires à ses colonies, allait éprouver un premier et dur revers par la perte de Louisbourg dont les Anglais allaient s'emparer, mais non sans que ses défenseurs eussent fait preuve du plus grand courage et tenu jusqu'aux dernières extrémités. La chute de Louisbourg pouvait être

funeste à toute la Nouvelle-France ; mais la patrie canadienne fut sauvée une fois encore grâce à la prodigieuse victoire que remporta, à Carillon, le général Montcalm à la tête d'une petite armée fort mal équilibrée dans ses cadres et très médiocrement équipée. Cette victoire fut, en effet, si prodigieuse que, non seulement les soldats, mais aussi les généraux l'imputèrent à la protection de la Providence.

Et, de vrai, contre la formidable armée d'Abercromby, Montcalm n'avait à opposer que trois mille cinq cents combattants, dont quelques bandes de sauvages très indisciplinées. Les forces régulières, soldats de France pour la plupart, ne comptaient que dix-huit cents hommes et d'une discipline relâchée. Le reste de l'armée — et l'on pourrait dire avec plus de vérité la moitié de cette armée — était formée par des régiments des milices : paysans, commerçants, trappeurs et artisans canadiens. Mais si l'expérience des choses de la guerre chez ces derniers était très inférieure à celle des soldats réguliers, ceux-là l'emportaient de beaucoup sur ceux-ci par le moral et l'endurance. C'est pourquoi cette belle

victoire, mais sans dédaigner la belle conduite des soldats de France, peut être mise au crédit des Canadiens dont Montcalm lui-même et ses principaux officiers reconnurent le courage et la bravoure. À la vérité, l'on ne saurait affirmer que les Canadiens, sans l'appui des soldats français, eussent pu gagner cette bataille contre une armée ennemie qui se totalisait par cinq fois leur nombre.

Ce fut le 30 juin de cette année, 1758, que la petite armée de la Nouvelle-France, commandée par Montcalm, Lévis et Bouchbouché, prit position entre le Fort Carillon et le Lac Saint-Sacrement. Ce même jour, l'armée anglaise campait près du Fort George à la tête du Lac Saint-Sacrement, et l'ennemi achevait de construire un nombre considérable de berges sur lesquelles il allait s'embarquer bientôt pour gagner Carillon.

Montcalm, qui n'ignorait pas le nombre et la force de l'ennemi, ne perdit pas de temps : de suite il ordonna de redoutables travaux de retranchements et de défenses entre le Fort

Carillon et le Lac Saint-Sacrement. Ces retranchements étaient faits d'abatis d'arbres entrecroisés en tous sens et d'une hauteur variant de cinq à six pieds. Ils formaient une suite de barrages d'une grande solidité derrière lesquels, par surcroît de précautions, on avait creusé des tranchées d'une profondeur de deux pieds. Les combattants se trouvaient ainsi si fort bien abrités contre les projectiles ennemis, et à cet avantage ils joignaient celui de pouvoir sans grand danger pour eux-mêmes, par des meurtrières ménagés dans les barrages, causer bien des dégâts à l'ennemi. Le général français avait encore ordonné qu'on abattit une bonne étendue des bois qui couvraient le terrain entre le camp retranché et le Lac Saint-Sacrement, de sorte que l'ennemi serait contraint de se mettre à découvert pour tenter l'assaut du camp, puis celui du Port. Ce dernier se dressait sur les hauteurs qui surplombaient la petite rivière La Chute, et dans le Port, Montcalm avait laissé une garnison de quelque trois cents hommes chargés de veiller sur les magasins de l'armée, et aussi de ravitailler les régiments français et les bataillons canadiens

dans leurs retranchements.

Au cours de la matinée du premier juillet de cette même année, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée de l'armée, si nous entrons dans le Fort Carillon, nous assistons à une scène qui ne saurait manquer d'intérêt, attendu qu'elle allait être le prélude d'événements tragiques. La scène se passait sur une petite place où se trouvaient les magasins, et elle avait pour acteurs un officier français et un officier canadien, et pour spectateurs quelques miliciens et soldats de la garnison. Elle avait aussi des spectatrices... deux femmes qui, un peu plus loin, demeuraient immobiles, bras dessus bras dessous, et très inquiètes de la tournure que pourrait prendre l'incident. L'une de ces femmes était une jeune fille de pas plus de seize ans, blonde, délicate, menue. Son petit visage tout rose, éclairé de yeux bleus très doux, se trouvait ombragé par les larges bords d'un chapeau de paille rose enrubanné de blanc. L'autre femme était d'un âge plus avancé, mais jeune encore, d'une taille plus

haute et plus forte et presque aussi blonde que la jeune fille. Elle était coiffée d'un chapeau de paille bleue, et, pour mieux se protéger, elle et sa compagne, contre les ardeurs du soleil, elle tenait dans sa main droite une ombrelle de soie noire toute déployée. Ces deux femmes portaient des toilettes claires et presque identiques, et à les voir ainsi on les aurait prises pour deux sœurs ; mais elles n'étaient pas les deux sœurs : la plus âgée était M<sup>me</sup> Desprès, femme du commandant du Fort, et l'autre était sa fille, Isabelle.

La mère et la fille, en compagnie du commandant, se promenaient ce matin-là dans le fort, lorsque des miliciens canadiens étaient venus chercher certains outils dont ils avaient besoin pour le travail des retranchements. Mais comme il était nécessaire de porter une réquisition signée par l'un des trois chefs de l'armée pour tirer quoi que ce fût des magasins, et vu que les miliciens n'avaient pas telle réquisition, mais uniquement un ordre de leur capitaine, le commandant du fort les avait renvoyés sans les outils requis.

Peu après les mêmes miliciens étaient revenus, mais cette fois ils étaient accompagnés de leur capitaine. À la vue de l'officier canadien, le commandant avait laissé ses deux compagnes à l'écart et s'était avancé, hautain, à la rencontre du capitaine canadien que suivaient un lieutenant et quatre miliciens.

Disons ici que le commandant Desprès était un homme d'une cinquantaine d'années qui, sans être de la noblesse française, affectait des airs de gentilhomme de haute lignée. Toujours richement vêtu, fier, vaniteux, hautain, portant l'épée en verrou, il se posait comme un esprit supérieur et un maître absolu dans le Fort. Militaire de peu de valeur, il avait obtenu, pour la durée de la présente campagne, le poste de commissaire des magasins du roi par l'influence de l'Intendant-Royal, François Bigot, dont il était une des créatures. Montcalm, à ce titre de commissaire, avait ajouté celui de commandant du Fort, et ce double titre avait suffi pour gonfler au suprême degré la vanité de cet homme. Comme trop d'officiers français de cette époque, Desprès se plaisait à exercer son mépris à l'égard des

officiers canadiens dont il mésestimait injustement et méchamment la valeur, et rien ne le réjouissait autant que d'humilier les Canadiens qui l'approchaient. Aussi, en voyant paraître le capitaine canadien, se promit-il avec une joie secrète de lui faire son compte de la belle façon. Et il allait du haut de son personnage important apostropher le capitaine, lorsque celui-ci le devança brusquement et sur un ton qui n'avait pas l'air commode.

– Monsieur, avait dit le capitaine sans préambule, mon lieutenant se plaint que vous lui refusez les outils dont il a besoin lui et ses hommes pour le travail des retranchements, et je viens vous demander les raisons de votre refus.

Le commandant était demeuré sur le coup quelque peu estomaqué. Mais, retrouvant tout son orgueil, il se mit à toiser d'abord son interlocuteur avec le plus profond mépris.

Léandre Valmont, tel était le nom du capitaine canadien, était un jeune homme d'une trentaine d'années, de grand talent et d'une belle bravoure. Entré dans les milices dès l'âge de dix-huit ans, il

s'était fait remarquer aussitôt par sa bonne conduite et son courage dans les escarmouches de la frontière. En peu de temps il avait franchi les sous-grades pour arriver à celui de capitaine de bataillon. Montcalm le tenait en une particulière estime, et il aimait à lui confier des postes importants dans les combats. Valmont s'était toujours montré digne de la confiance de son chef. À de nombreuses qualités le jeune canadien joignait encore celle d'entraîneur d'hommes, et les miliciens qui se trouvaient sous son commandement lui étaient obéissants et dévoués jusqu'à la mort. De belle et d'élégante taille, Valmont, quoique fils de paysan, possédait une telle distinction de manières qu'on l'aurait pris pour un gentilhomme. Pour tout dire, c'était un de ces beaux soldats qui attirent malgré eux les regards des jeunes filles et font soupirer bien des cœurs.

Si Léandre Valmont avait fait soupirer des cœurs, il s'était bien gardé de n'en choisir et prendre aucun. Dès l'âge de vingt ans, il aurait pu prendre une compagne qui n'eût pas manqué de le rendre heureux. Mais il avait préféré demeurer

célibataire à cause du métier, non pas qu'il songeât à rester seul toute sa vie, mais il voulait attendre encore... attendre que la paix fût établie pour longtemps entre la France et l'Angleterre. Au reste, il avait encore son père et sa mère, pauvres cultivateurs, à qui il donnait la plus grande partie de sa solde de capitaine. Il est vrai que son grade, ses belles manières et son physique passable auraient pu lui faire trouver femme dans la grande bourgeoisie, mais pour arriver là il lui aurait fallu se mêler à la société des courtisans, chose qui lui répugnait. Car Valmont ne portait pas l'étoffe du courtisan, et il trouvait d'ailleurs qu'il y en avait déjà trop de ces officiers qui faisaient antichambre chez les hauts fonctionnaires dans l'espoir d'obtenir de l'avancement ou quelque poste à fortes prébendes. Au reste, sa solde pour le moment lui suffisait, et il est certain que le jeune capitaine ne désirait d'autre avancement que celui dû à ses seuls mérites.

Brave et courageux, ainsi que nous l'avons dit, Valmont, cependant, n'était pas un téméraire. Réfléchi et de sang-froid, il aimait à examiner les

dangers avant de les affronter, non pas tant par crainte pour lui-même que pour la protection de ses subordonnés. Avant de lancer ses hommes à l'attaque il étudiait soigneusement le terrain et les manœuvres de l'ennemi, et quand il jugeait le moment venu il donnait le signal et lui-même et le premier se jetait à la tête de l'ennemi. Il va sans dire que, obéissant et fidèle à la consigne, il exécutait à la lettre les ordres de ses chefs, et s'il usait d'initiative dans les engagements, c'était par l'impossibilité de communiquer avec les officiers supérieurs. Aussi chaque fois qu'il avait usé d'initiative avait-il été assez heureux de s'en tirer à la plus grande gloire des armes canadiennes. Et ses chefs, le connaissant, lui abandonnaient volontiers cette initiative dans les détails du combat, certains que Valmont travaillerait ferme pour acquérir sa part de victoire. C'est pourquoi, la veille de ce jour, le général Montcalm avait assigné au capitaine canadien le poste le plus important dans la ligne des retranchements et des défenses, et lui, le capitaine, et tout en donnant l'exemple, avait mis ses hommes à l'œuvre. Mais bientôt on avait manqué de certains outils et

plusieurs hommes demeuraient les bras croisés. Le capitaine dépêcha aussitôt son lieutenant, Bertachou, avec quatre miliciens pour rapporter du Fort les outils qui manquaient. Bertachou et ses hommes avaient été renvoyés les mains vides.

– C’est bien, dit Valmont quelque peu mortifié, venez avec moi, je saurai bien vous faire livrer ces outils.

Nous savons comment il s’était présenté au commandant du Fort, en lui demandant sur un ton décidé les raisons de son refus de livrer les outils.

Interloqué d’abord par le ton plutôt agressif du jeune homme, le commandant l’avait ensuite toisé avec quelque mépris, puis il avait répliqué avec hauteur :

– Capitaine, je comprends fort mal cette démarche de votre part. Vous n’ignorez pas les règlements qui spécifient que nul outil ne sera livré que contre réquisition signée par l’un des trois chefs de l’armée.

– Oui, mais sachez que les trois chefs sont partis en excursion pour examiner le pays

environnant, et sachez aussi que nous avons besoin d'outils, attendus que dix de mes hommes se trouvent inactifs.

– Ce n'est pas ma faute, répliqua le commissaire avec un léger dédain. Attendez que soit revenu le général.

– Et s'il ne revient qu'à la nuit ?...

– Attendez à la nuit, sourit ironiquement Desprès.

Valmont tremblait de colère.

– Et vous croyez que dix de mes hommes vont demeurer à rien faire ?

– Ce ne sont pas eux qui s'en plaindront, j'imagine.

– Et les retranchements que nous avons ordre de compléter aujourd'hui ?

– Bah ! vous les finirez demain !

À la fin, il y avait de l'impertinence chez le commandant du Fort, et le capitaine Valmont en sentait toute l'injure. Il essaya encore de se maîtriser et répliqua :

– Parfait, nous les finirons demain ces retranchements. Mais s’il est quelqu’un de blâmé ce soir parce qu’ils n’auront pas été complétés, ce ne sera pas vous ?

– Certainement non !

– Oh ! décidément, Monsieur, s’écria Valmont hors de lui cette fois, vous êtes insupportable !

Le commissaire pâlit et ordonna sur un ton menaçant :

– Capitaine, à votre poste ! Ce soir, je vous rapporterai à votre général !

– Ah ! ah ! se mit à rire Valmont... Et vous pensez que je ne vous rapporterai pas, moi ? Mieux que cela, Monsieur, je demanderai votre renvoi, car vous ne remplissez pas les devoirs de votre charge.

– C’est assez ! cria le commandant en colère. Allez-vous-en !

– Je ne m’en irai pas, riposta Valmont, que vous ne m’ayez livré les outils que je réclame.

– Vous ne les aurez pas !

– Je les prendrai par la force !

– Prenez garde, Capitaine !...

– C’est à vous de prendre garde, rétorqua le capitaine Valmont. Observez qu’ici vous êtes le serviteur d’une armée, et non plus celui d’un intendant-royal débonnaire qui, il me semble, prend sous sa protection un peu trop d’imposteurs.

Cette cinglante réplique fit bondir le commissaire qui voulut souffleter le Capitaine. Mais celui-ci évita la main qui s’était levée sur lui. Il tira son épée, marcha résolument à la porte du magasin et commanda à ses hommes :

– Venez et prenez les outils qu’il vous faut ! Le premier homme qui s’interposera fera connaissance avec cette lame !

L’affaire prenait une tournure grave. Plus loin, les deux femmes, spectatrices silencieuses jusque-là, jetèrent une exclamation d’émoi, mais elles n’osèrent intervenir. Très livide et le cœur dévoré par la rage, le commissaire jeta les yeux sur les quelques soldats de la garnison qui avaient

été témoins de cette altercation, et il sembla qu'il allait leur donner l'ordre de s'opposer à l'audace de Valmont et de ses gens. Mais il eut peur, probablement, de donner un tel ordre. D'ailleurs, les quatre miliciens et le lieutenant qui les commandait n'avaient pas bougé à l'ordre de leur capitaine, stupéfiés qu'ils étaient eux-mêmes par l'audace de ce dernier. En effet, c'était pour Valmont se rendre maître de la place, à moins qu'il n'eût voulu seulement par une sorte de téméraire bravade intimider le commandant. Mais le capitaine était loin de songer à faire une simple et stupide bravade, il était venu chercher des outils dont ses hommes avaient un pressant besoin, et il les prendrait bon gré mal gré.

—Allons ! Bertachou, cria-t-il, viens prendre ces outils.

Bertachou, le lieutenant de Valmont, était un grand gaillard dépassant la cinquantaine, soldat de métier et ayant à son actif plusieurs campagnes en Europe. Depuis une dizaine d'années il guerroyait avec les troupes coloniales en Amérique. Un jour, dans une rencontre

sanglante sur les frontières de l'Ohio avec des Sauvages qui avaient été soudoyés par les Anglais, Valmont, alors simple lieutenant, avait sauvé la vie à Bertachou. Celui-ci avait juré au jeune canadien une reconnaissance éternelle, et plus tard, quand Valmont fut nommé capitaine d'un bataillon de miliciens, Bertachou obtint qu'il fut porté lieutenant du nouveau capitaine. Et depuis ce jour, Bertachou avait dit qu'il mourrait plutôt que de quitter le bataillon de son capitaine. Sans instruction et sans initiative, Bertachou n'avait jamais pu dépasser le grade de lieutenant. D'ailleurs, il ne s'en plaignait pas. D'une vigueur et d'une souplesse extraordinaire pour son âge, brave et courageux, à cheval sur la consigne, le lieutenant Bertachou était un des plus beaux types de soldat de cette époque. Il était en outre joyeux camarade, d'esprit jovial et aimant le mot pour rire. Seulement, comme il était célibataire et ne se connaissait plus aucun parent vivant, il dépensait sa solde libéralement... mais il la dépensait surtout à boire. Oui, il aimait à boire... à boire à ventre ouvert. C'était son unique défaut. Il est vrai de dire que, à cette époque reculée, le

plaisir de boire et de boire plus qu'il n'était raisonnable était assez commun parmi la soldatesque. Cela peut être dû aux terribles misères que les soldats devaient supporter, surtout dans les longues et interminables excursions à travers le pays, et à de longs mois d'abstinence. Souffrant de la faim et de la soif, brûlés par le soleil, trempés par les pluies, fouettés par les vents d'hiver, les soldats, au retour d'une de ces mortelles campagnes ressemblaient souvent à des loups affamés. Ils mangeaient et buvaient, festoyaient le plus possible avant de repartir pour la guerre. Or, comme ils étaient presque toujours en guerre, soit contre les Anglais, soit contre les Indiens, et comme ils n'avaient le plus souvent que de courts répits, ils profitaient des bons moments qui s'offraient à eux. Oui, comme bien d'autres, comme tous les autres, Bertachou buvait, mais il était toujours au poste. Rarement on l'avait vu ivre-mort, et pourtant il avait à son crédit de prodigieux faits de bouteilles. Il faut croire qu'il était particulièrement charpenté pour tenir contre la boisson. Ce n'était pourtant pas un géant,

quoiqu'il fût de bonne taille. Il atteignait près de six pieds, mais il était mince et excessivement maigre. Les os lui perçaient la peau, comme il disait lui-même. Sa figure brûlée par les soleils et les vents du Nord était longue et famélique. Ses joues très creuses faisaient ressortir les pommettes et surtout le nez qui était très long, très gros et très busqué. Sans ses yeux noirs, vifs et perçants, souvent pétillants de malice, il eût été laid. Voilà, brièvement, ce qu'était l'un des principaux personnages de cette histoire.

Bertachou, comprenant enfin à l'ordre de son capitaine que celui-ci ne voulait nullement faire montre de simple bravade, répondit :

– Dame ! puisque c'est le seul moyen de s'outiller... Allons ! les enfants, cria-t-il, en se tournant vers les quatre miliciens, que le diable emporte Monsieur le Commissaire et... aux armes !

Et il entraîna les miliciens.

Le commissaire se rapprocha de Valmont et, lui dit sur un ton concentré :

– C’est bon, faites votre besogne ; mais observez que cet outrage ne peut rester sans réparation, et n’oubliez pas qu’un petit capitaine canadien a fait publiquement affront à un officier supérieur de l’armée du Roi de France et à un gentilhomme,

Le capitaine se mit à rire.

– Vous, un gentilhomme ?... En ce cas, je le suis aussi et... à vos ordres, mon gentilhomme !

Et Valmont s’inclina avec une politesse moqueuse.

– C’est bien, Capitaine, je vous prends au mot. Ce soir, à huit heures, après le coucher du soleil.

– À votre aise. Quel endroit ?

– Il y a non loin d’ici une clairière où vous serez très bien pour mourir !

– J’y serai, Monsieur, car il me fera grand plaisir de débarrasser l’armée et le pays d’un rogneux.

– C’est bien, à ce soir, manant ! rugit le Commissaire en pirouettant pour aller retrouver les deux femmes. Celles-ci n’avaient pas compris

toutes les paroles qui avaient été échangées entre les deux officiers, mais aux gestes elles avaient aisément deviné comment l'affaire allait tourner. Aussi essayèrent-elles de faire revenir le commissaire sur son projet, mais lui, presque fou de rage, ne voulut rien entendre, et brusquement il entraîna ses deux compagnes vers le logis.

Valmont, tout en remettant son épée au fourreau, souriait.

– Diable, Capitaine, fit Bertachou, j'aime bien à vous voir sourire et j'admire surtout votre belle conduite à la face de ce cafard, mais il y a une chose que je sais bien et que vous ignorez probablement...

– Voyons, Bertachou, dis-moi vite cette chose que tu sais et que j'ignore !

– Celle-ci : ce sacripant de Commissaire tire comme un enragé qu'il est ! Il passe pour un duelliste de première force.

– Tant mieux, répliqua Valmont en riant. Lorsque je me bats, j'aime des ennemis de valeur. Il est vrai que je ne suis pas très fort au jeu de

l'escrime, mais tout de même, Bertachou, crois-moi, je me sens capable de lui donner une leçon.

– Ne vous y fiez pas trop, Capitaine, car je le connais un peu ce Desprès...

– Un gentilhomme ?...

– C'est lui qui le dit, se mit à rire Bertachou. Non, pas plus gentilhomme que mon pied gauche, mais sorte de rastaquouère qui sait manier une lame et connaît tous les secrets du métier. Tenez, Capitaine, voulez-vous mon idée ?

– Voyons toujours !

– Je me battrai à votre place.

– Non, Bertachou, cela ne serait pas convenable. D'ailleurs, Desprès refuserait certainement, connaissant ta force à l'escrime, de t'accepter pour adversaire.

– C'est vrai. Eh bien ! je vous servirai de témoin pour un.

– Merci, Bertachou, j'accepte. L'autre témoin sera mon ami d'Altarez, capitaine aux Grenadiers.

– C’est entendu. Mais comme le temps est court, si vous le voulez, Capitaine, aujourd’hui nous ferons des armes pour vous remettre en forme.

– J’accepte, mon vieux Bertachou. Car, je te le dis, ce cuistre devra rester sur le terrain.

Tout le reste de ce jour, en effet, après que le capitaine et Bertachou furent revenus à leur poste avec les outils, les deux officiers gagnèrent un endroit écarté dans les bois du voisinage et s’exercèrent au jeu de l’épée. Sur la fin de l’après-midi, Bertachou dit avec satisfaction :

– Capitaine, si vous tenez le terrain comme ça ce soir, et surtout votre épée, Desprès est un homme mort !

Il passait quatre heures de l’après-midi quand le capitaine Valmont et son lieutenant revinrent dans leurs retranchements. Tous les hommes étaient au travail, et tous se hâtaient afin de compléter leur besogne avant la nuit. Valmont quitta Bertachou et se mit à parcourir les équipes

et à examiner les ouvrages. Lorsqu'il eut terminé son inspection, il monta sur un petit plateau du voisinage pour prendre une vue d'ensemble du travail accompli. Le plateau était fortement boisé de bouleaux et de saules et traversé par un étroit sentier qui semblait conduire vers les hauteurs où s'élevait le Fort. Le capitaine, par pure curiosité, voulut s'assurer exactement de la direction que suivait ce sentier et savoir si, à l'occasion, il pourrait être utilisé. Il s'engagea sous les bouleaux et les saules et dans un ombrage bienfaisant après les ardeurs du soleil qui plongeaient avec intensité là-bas dans les abatis. Le sentier suivait tout d'abord une ligne droite vers l'Est, puis il obliquait vers le Nord-Est à peu près dans la direction du Fort Carillon. Valmont marchait d'un bon pas depuis quatre ou cinq minutes quand il crut distinguer devant lui à travers les feuillages une forme blanche. Il s'arrêta net pour mieux regarder ce qui venait d'attirer son attention. Il reconnut une femme vêtue de blanc, mais une femme dont il ne pouvait encore voir les traits. Elle ne voyait pas le capitaine, et elle marchait d'un pas assuré et

rapide comme si elle eût eu hâte de quitter cette solitude. Valmont n'entendait pas cette femme marcher à cause des feuillages remués par la brise, et, surtout, à cause du bruit continu des haches qui montait de l'abatis en bas du plateau. Mais il voyait sa robe, et peu après il put voir son visage blanc et rosé sous les bords d'un chapeau de paille rose. Mais au même instant l'inconnue apercevait le capitaine et s'arrêtait brusquement, l'air confus et timide. Vingt pieds au plus séparaient les deux personnages, et alors Valmont put reconnaître sans peine l'une des deux femmes qu'il avait entrevues au Fort le matin de ce jour, c'est-à-dire la fille du commissaire Desprès. Valmont ne connaissait cette jeune fille et sa mère que de réputation, mais sur le coup il demeura ébloui devant cette beauté blonde et délicate.

La jeune fille tenait dans sa main gauche un bouquet de roses sauvages et souriait avec une certaine tristesse. Valmont retira son tricorne et s'inclina sans mot dire, puis il s'effaça hors du sentier pour laisser libre passage.

– Pardon, Monsieur, fit la jeune fille d’une voix hésitante. Si je ne me trompe pas, vous êtes le capitaine Valmont ?

– J’ai bien l’honneur d’être la personne que vous avez nommée, mademoiselle, répondit le capitaine avec surprise. Et si, à mon tour, je ne me trompe pas, vous êtes l’une de ces deux dames que j’ai vaguement entrevues ce matin...

– Oui, capitaine, je suis Isabelle... Mon père est le commandant Desprès.

– Je suis enchanté, mademoiselle, de rencontrer celle qu’on surnomme la Belle de Carillon...

La jeune fille se mit à rire ingénument.

– J’ai en effet appris ce matin que les soldats du Général Montcalm m’ont ainsi surnommée...

– Et avec raison, interrompit galamment Valmont. Je répète donc, mademoiselle, que je suis enchanté de vous voir, non seulement parce que vous êtes belle et bonne selon qu’on le dit dans l’armée, mais surtout pour l’opportunité que j’ai de vous offrir mes excuses au sujet de

l'incident survenu ce matin entre votre père et moi. Je remercie donc le hasard...

– Oh ! capitaine, ne croyez pas à un hasard dans cette rencontre, du moins en ce qui me concerne. Je me rendais dans les retranchements avec le dessein d'avoir avec vous une courte entrevue.

– En ce cas c'est le hasard qui m'a fait m'engager dans ce sentier. Eh bien ! mademoiselle, je suis à votre disposition.

Et cette fois le capitaine s'approcha tout près de la jeune fille dont il put à son aise contempler la beauté. Et, disons-le, pour la première fois en sa vie le capitaine subit le charme de cette enfant, pour la première fois une jeune fille faisait battre son cœur plus vite que d'ordinaire, et pour la première fois il se sentit devenir gêné et timide. Mais c'est que pour la première fois aussi une jeune fille osait le regarder bien en face de ses yeux doux, caressants, profonds. Et il les aimait ces yeux bleus qui avaient toute la douceur d'un ciel d'aurore. Il aimait les longues boucles de cheveux dorés qui s'échappaient follement sous

le chapeau de paille pour se poser en un ravissant désordre sur les épaules de la jeune fille. Il aimait toute cette enfant, c'est-à-dire qu'il ressentit subitement pour elle une sympathie qu'aucune femme encore n'avait pu faire naître. Et il se grisa du sourire si bon qui entrouvrait des lèvres admirables, et pour dompter cette griserie qui aurait pu lui faire commettre des gaucheries, sinon des sottises, il dut faire un très grand effort de volonté.

De son côté, Isabelle considérait avec attention ce jeune capitaine dont elle avait à maintes reprises entendu vanter les exploits devant l'ennemi. Elle le voyait pour la première fois ce capitaine Valmont, si l'on omet la scène du matin, car le matin de ce jour elle ne l'avait vu que de loin et si peu. Elle lui trouva fort bonne mine, et surtout elle ne manqua pas de lire sur la physionomie ouverte du jeune homme ce mâle et rare courage dont on le disait doué, et elle découvrit dans ses regards des reflets de son âme qui révélaient un caractère généreux et droit. Elle se réjouit grandement en elle-même songeant que les qualités de ce jeune homme lui seraient

comme un appoint pour remplir avec succès la mission dont elle s'était chargée. Mais quel genre de mission la Belle de Carillon venait donc accomplir auprès du capitaine Valmont. Elle s'en expliqua de suite.

– Je vous demanderai d'abord, Monsieur, d'excuser mon importunité et ma hardiesse. J'avais assez souvent entendu parler du Capitaine Valmont, mais je ne l'avais jamais vu...

– Vous l'avez vu ce matin, Mademoiselle... sourit Valmont.

– Oh ! à peine... voyez-vous, je ne savais pas ce matin que c'était le Capitaine Valmont... Mais là je vous vois tel qu'on m'a fait votre portrait.

– Vous voyez un mauvais garnement, Mademoiselle, se mit à rire le Capitaine, très rude, un peu sauvage et manquant de savoir-faire. Que voulez-vous, je ne suis qu'un pauvre soldat toujours en guerre, et je n'ai pas eu le temps ni l'occasion de me faire au beau monde. Je vous prie donc de m'excuser... Oui, Mademoiselle, excusez le soldat, le sauvage qui, ce matin, n'a pas su se contenir... Et puis, je ne sais pas... Je

n'aurais pas pensé que cette jeune fille, si belle, si gracieuse, qui était là pas bien loin fût la fille de celui avec qui je me suis disputé...

– Soyez certain que je vous excuse, monsieur le Capitaine. Comme vous, mon père est vif, bouillant, il s'emporte aisément, mais ça ne dure pas. Il est bien bon, généreux, et il oublie les torts et les injures d'autrui...

Valmont voulut protester contre ces paroles. La jeune fille ne lui en donna pas le temps.

– Soyez calme, Capitaine, et comprenez bien que je ne vous impute ni torts ni injures à l'égard de mon père. Je veux simplement vous peindre à l'envolée le tempérament de mon père, afin que vous puissiez mieux l'excuser.

Malgré cette explication et se trompant sur les véritables intentions de la jeune fille, Valmont se révoltait. Il demanda rudement et avec défiance :

– Est-ce votre père qui vous envoie me faire des excuses, ou m'en demander ?

– Non, non, Capitaine, vous me comprenez mal. Je viens de moi-même, sans l'influence de

personne, et sans que personne connaisse ma démarche. Ne vous formalisez donc pas trop tôt, pas avant de m'avoir entendue, voulez-vous ?

Elle était si candide, si douce, si charmante...

– Pardonnez-moi, Mademoiselle, reprit Valmont confus et rougissant, vous le voyez de vos propres yeux, je suis un sauvage. Mais, au fait : je m'empresse de vous dire que l'incident de ce matin ne doit pas être tenu comme une chose qui vous touche de trop près, c'est-à-dire que vous ne devez le regarder que comme un événement étranger, une dispute entre deux officiers quelconques de l'armée, sans tenir compte que l'un de ces officiers était votre père. Me comprenez-vous ?

– Oui, oui. Seulement, moi, Capitaine, je désire que l'on tienne compte de ce détail...

– J'en serai bien fâché, Mademoiselle, car, je vous l'avoue, il me répugnerait que cette affaire vous touchât le moins.

– Je n'en suis pas moins fâché que vous, répliqua la jeune fille avec quelque impatience,

car je ne peux pas oublier, que c'est mon père qui est en cause. Et je l'aime, mon père... N'aimez-vous point le vôtre ? Je l'aime, parce qu'il est bon pour moi, mais surtout parce qu'il y a là ce secret de la Nature qui nous fait aimer nos parents. C'est donc à cause de cet amour de mes parents que je suis venue vous demander, Capitaine, de ne pas donner suite à cette affaire, en somme, très insignifiante.

– Vous me demandez cela, Mademoiselle, de votre part ?

– Je vous l'ai dit.

– Mais qu'en dira votre père ?

– Monsieur, je désire seulement votre promesse de ne pas vous rendre sur le terrain ce soir. Quant à mon père, soyez tranquille, je vous promets, de mon côté, qu'il n'y sera pas lui non plus à ce rendez-vous.

– Je vous comprends très bien, Mademoiselle, et j'admire votre dévouement et votre générosité. Mais, moi, ne passerai-je pas pour un poltron aux yeux de votre père et de ceux qui furent témoins

de l'incident ?

– Mais non, mais non, Capitaine, soyez donc tranquille, je vous dis. Je vous l'affirme, j'arrangerai la chose tout à votre honneur. Voyons, Capitaine, une seule petite fois pour toutes, voulez-vous me faire plaisir en abandonnant votre projet ?

Elle le regardait d'yeux si tendres, si suppliants, des yeux qui avaient envie de pleurer, que Valmont se sentit troublé jusqu'au tréfonds de son être. Ah ! s'il voulait faire plaisir à cette belle enfant !... Mais il ne demandait que cela, lui faire plaisir !

Il répondit :

– Mademoiselle, je suis incapable de vous refuser. Néanmoins, avant de vous donner ma parole, je désire que vous me disiez que vous consulterez votre père ; et quand vous l'aurez consulté, je vous prierai de me faire part de ses pensées.

– Mais, Monsieur, va-t-il falloir que je revienne jusqu'ici ? Il sera trop tard...

– Non ! Non ! Je ne veux pas vous imposer cette course et cette fatigue. Ce soir, avant l’heure du rendez-vous, je serai à la porte du Fort où j’attendrai votre message.

– Vous tenez absolument que je consulte mon père ? fit la jeune fille avec une petite moue dépitée.

– Comprenez, Mademoiselle, que c’est votre père qui m’a donné rendez-vous pour ce soir, ce n’est pas moi.

– C’est vrai, avoua la jeune fille avec confusion, j’avais oublié ce détail.

Et elle fit quelques pas de recul, comme si elle allait reprendre le chemin du fort.

Valmont sentit un gros chagrin gonfler son cœur.

– Croyez bien, Mademoiselle, reprit-il, que je veux vous faire plaisir ; aussi serai-je très heureux, à cause de vous, si votre père, le premier, renonce à ce rendez-vous. Je désire vous avouer aussi que, sachant maintenant qui vous êtes, j’aurai un bien grand regret de croiser l’épée

avec celle de votre père.

La jeune fille demeura une minute silencieuse et indécise, les yeux baissés sur son bouquet de roses sauvages que, de temps à autre, elle portait, à ses lèvres. Puis elle releva ses regards sur le capitaine qui crut voir des larmes tout près de tomber des beaux yeux bleus, et elle dit tout à coup et brusquement :

– C’est bien, Capitaine, à ce soir !

Elle pirouetta agilement, et, prenant son élan, elle se mit à courir vers le Fort, comme si elle eût été poursuivie par un ennemi qu’elle aurait redouté. Elle disparut peu après derrière le rideau de feuillages et dans l’ombre qui se faisait peu à peu sous les bois.

Pendant plusieurs minutes Valmont demeura immobile à la même place, le front chargé de pensées chagrinantes ; puis il poussa un long soupir, comme un soupir d’amertume, et il revint sur ses pas vers l’abatis.

## II

### *La rencontre*

À l'instant où Valmont atteignait le pied du plateau, il vit venir à lui, au travers des abatis, un jeune et bel officier des Grenadiers. Un tout jeune homme, vingt-trois ou vingt-quatre ans au plus, avec un visage d'adolescent, tout blanc et tout rosé. C'était le Capitaine d'Altarez, des Grenadiers, issu d'une famille de la noblesse espagnole. Depuis longtemps cette famille avait émigré en France, au temps de Charles-Quint, et elle avait donné au roi de France de beaux et braves soldats. Ce jeune capitaine en était le digne descendant, et c'est pourquoi il avait conquis ses grades en si peu de temps.

Le capitaine d'Altarez n'était pas d'une taille imposante ; il était plutôt petit, mince et élégant. À l'exemple du général Montcalm, il allait à la

bataille en habit de velours et culottes de soie. Il était très soigneux de sa personne, et pour préserver le teint de sa jolie figure – une véritable figure de jeune fille – du hâle, il portait un voile, mais lui affirmait que c'était pour se préserver de la morsure des moustiques. En outre, il gantait toujours ses mains fines et délicates, comme celle d'une jeune fille encore, de peau de chèvre ou de daim. Il apparut donc à Valmont ainsi voilé et ganté, mais il est vrai de dire que les maringouins, à cette heure du jour, devenaient très incommodants.

– Ah ! ça, mon cher Valmont, s'écria de loin le jeune officier, il paraît qu'on a une vilaine affaire sur les bras, si j'en crois l'histoire qu'est venu me narrer Bertachou ?

Valmont sourit avec un haussement d'épaules.

– Vilaine ? dis-tu, d'Altarez ? Moi, je la trouve magnifique !

Le jeune capitaine des Grenadiers sautait par-dessus quelques fûts d'arbres et arrivait bientôt près du Canadien. Son visage qui riait tout à l'heure sous le voile blanc se fit tout à coup

sévère et grave.

– J’ai dit, vilaine, reprit-il, et je maintiens le mot.

Il s’assit sur un tronc d’arbre et retira un de ses gants pour relever le voile jusqu’à son tricorne. Valmont s’assit à son tour et demanda :

– Pourquoi l’appelles-tu vilaine, d’Altarez ? Dois-je entendre que tu refuses de me servir de témoin ?

– Non, non, jamais ! Comment pourrais-je refuser ? C’est un service qu’on se doit entre amis. Mais là... te battre avec Desprès...

– Non seulement me battre avec lui, mais le tuer... interrompit durement Valmont.

– Le tuer ? Tu es fou ! Voyons, Valmont, ne fais pas cette bêtise !

– Oublies-tu qu’il m’a provoqué ?

– Mais tu l’as outragé...

– Peut-on outrager un pareil homme ? ricana Valmont avec mépris. Et, d’ailleurs, n’ai-je pas, le premier, reçu l’affront ?

– Soit. Mais observe bien que ce n'est pas toi qui tueras Desprès, mais Desprès qui te tuera, je le connais !

– Entendu, d'Altarez. Tu vois, je ne m'en plains pas.

– Mais, fou, mourir ainsi...

– En duel ?... Bah ! mourir comme cela ou autrement, là ou ailleurs, que m'importe ? Est-ce que j'ai peur de mourir ?

– Non ! Non ! Mais sans gloire...

– La gloire ?... D'Altarez, laisse-moi tranquille !

– Non, Valmont. Tiens, écoute : je dis que cette affaire n'ira pas plus loin.

– C'est-à-dire que tu refuses de me servir de témoin ?

– Non, tu me comprends mal.

– Ou dois-je penser que Mademoiselle Desprès...

– Évite, je t'en prie, des pensées qui seraient injurieuses ou injustes.

– Mais enfin, s’impatiente le Capitaine Valmont, quelles raisons invoques-tu ?

– Une surtout : celle de perdre un ami que j’aime.

– Rassure-toi, te dis-je, tu ne perdras pas cet ami. Sans présomption de ma part, je peux te jurer que Desprès restera sur le terrain. Donc, je peux compter sur toi ?

Le Capitaine des grenadiers ne répondit pas de suite ; il sembla retourner dans son cerveau quelques pensées qui, à coup sûr, le tourmentaient.

– Ah ! tu ne réponds pas ? reprit soupçonneusement Valmont. D’Alvarez, ajouta-t-il en accentuant chaque mot, je pense que tu tiens plus à la vie de Desprès qu’à la mienne...

Le jeune capitaine tressaillit et répliqua :

– Valmont, tu n’as aucune raison de douter de mes sentiments à ton égard.

– Alors, sois franc et dis toute ta pensée, de même que je dis toute la mienne ; ce sera le meilleur et peut-être le seul moyen de nous

comprendre.

– Soit. Je vais te confesser la vérité, mais n’oublie pas que tu auras été le seul homme à qui j’aurai dévoilé les secrets de mon cœur, parce que je regarde cet homme, toi, comme mon seul et meilleur ami. Valmont, acheva le jeune homme sans transition, j’aime Isabelle...

– Isabelle !... fit Valmont avec surprise et comme s’il n’eût pas bien compris.

– Oui, Isabelle... la fille de Desprès.

Valmont, sans pouvoir s’en expliquer la cause, sentit tout son sang se figer dans ses veines, et son visage devint très pâle. Heureusement pour lui, ou, peut-être mieux, pour l’amitié qui unissait les deux officiers, d’Altarez ne regardait pas son ami à ce moment ; les yeux baissés sur le sol, on eût pensé qu’en avouant cet amour il redoutait un désaveu. Et il continua, après une légère pause :

– Je l’aime sans le lui avoir déclaré. M’aime-t-elle, elle ?... Je n’en sais rien. Tout ce que je crois savoir, c’est qu’entre elle et moi il y a une irrésistible sympathie qui nous rapproche l’un de

l'autre. Mais une chose bien certaine, Valmont, moi je l'aime... je l'aime... je l'aime !

Le jeune homme termina cette confidence dans un murmure exalté. Puis, levant cette fois les yeux sur son ami, il demanda :

– Et maintenant, mon pauvre ami, me vois-tu ton second dans une affaire où la vie de son père est en jeu ?...

Le silence se fit entre les deux jeunes hommes. Valmont avait retrouvé son calme, et maintenant il réfléchissait tandis que ses yeux erraient çà et là. Au bout d'un moment, il répondit doucement :

– Je te comprends, d'Altarez. Ah ! pourquoi ne t'avoir pas expliqué de suite ? Eh bien ! non, je ne veux pas exiger de ton amitié un tel service... un tel sacrifice. Je m'adresserai à un autre, d'Altarez.

– Tu as le droit de l'exiger ce sacrifice, Valmont, ou, du moins, je t'en reconnais le droit parce que, un jour, tu m'as sauvé la vie...

– N'exagère rien, d'Altarez.

– Je te dois, Valmont, cette vie que tu as

sauvée, et je te la dois au même titre que ton fidèle Bertachou te doit la sienne. Oui, Valmont, je n'oublierai jamais cette nuit affreuse de l'hiver dernier alors que je m'étais aventuré par mégarde sur un lac dont les glaces avaient été brisées par un dégel récent. Vous autres, les camarades, vous étiez au bivouac sous une sapinière à plusieurs arpents de là. Oh ! je m'en souviens bien... J'étais parti vers la fin du jour pour aller à la recherche d'un gibier, il faisait déjà presque noir. Je marchai longtemps à travers bois sans rien découvrir. Je décidai de revenir au bivouac, remettant ma chasse au lendemain. Mais je m'égarai et j'errai pendant deux heures à l'aventure. Toi, Valmont, inquiet de ne pas me voir revenir, tu déchargeas trois fois ton fusil. J'entendis ton coup de feu et je répondis de même par un coup de fusil. Et alors je pus retrouver ma direction. Mais la nuit était très noire et un vent violent venait de s'élever. J'arrivai après une bonne marche devant un lac que je pris pour un marais ordinaire. À ce moment, je pouvais voir la lueur de votre feu de bivouac. Pour vous rejoindre plus tôt je me mis à courir,

sur le lac dont la glace était recouverte par une mince couche de neige. Tout à coup, je sentis que tout manquait sous mes pieds, et j'enfonçai dans une eau glacée. Je jetai un cri déchirant. Mais sachant nager j'avais chance de me tirer de là pourvu que la nappe d'eau ne fût pas trop étendue. Mais l'eau était si froide et j'avais eu tellement chaud à marcher, que je fus saisi de crampes... Je compris que j'étais fini. J'eus encore la force de pousser un cri... Puis, ce fut en moi et hors de moi le néant. Valmont, tu sais le reste mieux que moi, puisque c'est toi-même qui, à mon appel, étais accouru, puisque c'est toi-même, au risque de ta propre vie, qui se jetas à l'eau et réussis à m'arracher de l'abîme. Tu te souviens comme moi, n'est-ce pas, Valmont ?

– Tu me rappelles une vieille histoire que j'avais oubliée, d'Altarez. Voyons, ne parlons plus de cela !

– Je veux te dire, Valmont, que je me souviens, et je veux que tu comptes sur ma gratitude... Valmont, conclut d'Altarez en se levant, ce soir, je te servirai de témoin !

– Non ! Non ! d’Altarez, je ne veux pas t’imposer...

– Valmont, répéta le jeune grenadier sur un ton résolu, je serai là avec Bertachou, à huit heures... j’y serai !

Et pour ne pas entendre les protestations de son ami, il se jeta brusquement dans la futaie voisine et disparut.

– Brave cœur !... murmura Valmont après quelques minutes de méditation.

Et pensif encore, l’esprit tout plein d’Altarez et d’Isabelle, mais d’Isabelle surtout dont l’image douce et charmante s’attachait à lui malgré tous ses efforts pour la chasser, le capitaine Valmont regagna son bataillon.

Le soleil inclinait rapidement vers l’horizon et bientôt il disparaîtrait derrière la crête des montagnes. Une fraîcheur apaisante commençait à se répandre, les oiseaux qui, tout le jour, avaient somnolé sous l’ombrage, faisaient entendre leur chants joyeux et les douceurs du soir faisaient

oublier les misères du jour. Les clairons avaient sonné le rappel des hommes, les feux des cuisines crépitaient joyeusement et aux odeurs de sapin se mêlaient les parfums appétissants des potages et les arômes de gibier rôti et de soupe. Les haches avaient cessé leur rude besogne, et les bras qui les avaient tenues tout ce jour se reposaient un peu en attendant que fût prêt le repas du soir. Un silence relatif régnait sur tout le camp dont les ouvrages étaient loin d'être terminés. Il faudrait pas moins de deux jours encore pour terminer les défenses. Mais les bras étaient encore solides et les cœurs dispos, et demain on se remettrait à la tâche avec le même entrain.

Comme partout ailleurs, le bataillon de Léandre Valmont était au repos dans ses retranchements. Le Capitaine était parti avec Bertachou pour se rendre au Fort et de là au rendez-vous assigné par le commandant Desprès. Les miliciens parlaient de la rencontre qui allait avoir lieu, tous, naturellement, faisant des vœux pour le succès de leur Capitaine. Mais là seulement on parlait de cette affaire, car le bruit ne s'en était pas encore répandu dans l'armée.

Dans le bataillon de Valmont on gardait la chose secrète, parce qu'ainsi l'avait voulu le capitaine ; et quant à d'Altarez, il s'était bien gardé d'en souffler mot à quiconque.

Valmont et Bertachou étaient donc partis pour le Fort. À sept heures le Capitaine et son lieutenant se trouvaient près de la porte attendant un message d'Isabelle. Mais la jeune fille ne vint pas, comme l'avait espéré le capitaine, et nul n'apporta de sa part un message. Après un quart d'heure d'attente, le capitaine dit à son compagnon :

– Il faut penser, mon ami, qu'Isabelle n'a pas réussi dans sa démarche près de son père.

– Tant mieux, sacrédiable ! jura le lieutenant. Il me fera plaisir de voir aller ce Desprès en enfer ! Ah ! surtout, n'oubliez pas, capitaine, de lui porter ce coup que je vous ai montré, je jure que l'animal s'enferrera de lui-même.

– Sois tranquille, Bertachou, je n'oublie rien, sourit le capitaine. Ah ! dis donc, Bertachou, si on allait manger un brin à la cantine pour attendre l'heure ?

– C’est bien une bonne idée, et même une fameuse. Mais, sacrediable ! je devrai vous regarder manger, puisque je n’ai pas d’argent.

– Eh bien ! répliqua malicieusement le capitaine, si tu ne peux pas manger, tu pourras boire un peu...

– Boire ?... Boire quoi et avec quoi ?... Je vous dis que mon escarcelle a la gueule en bas !

– En ce cas, mon brave Bertachou, je te paierai à boire et à manger... viens !

La cantine était une longue et basse baraque qu’on avait élevée à quelques toises du Fort sous un bouquet de hêtres. Elle était tenue par deux hommes : un vieux militaire réformé et un jeune Canadien dont la jambe gauche avait été amputée à la suite de blessures graves que le jeune homme avait reçues dans un engagement, deux années auparavant, à la prise d’Oswégo. On avait réussi à l’accommoder d’une jambe de bois, et, après, il avait été surnommé Patte-de-bois. Le vieux militaire cuisinait, le jeune servait la clientèle. La baraque était aménagée de longues tables rectangulaires avec bancs rustiques de chaque

côté. Lorsque le soldat n'avait pu assouvir sa faim avec sa ration quotidienne, le soir venu et pour quelques deniers il pouvait aller à la cantine manger du gibier ou du poisson arrosé de cidre doux, ou d'un petit vin rouge acide qui avait pour unique effet de jeter quelque désordre dans le ventre de celui qui l'avait avalé. Mais, répétons-le, ceci était servi pour quelques deniers seulement. Mais si le client avait des écus, c'était différent. S'il avait de l'or, c'était encore mieux. Car le vieux militaire avait des réserves précieuses qu'alimentait le sieur Desprès, commissaire des vivres et sommelier de l'armée, et alors on pouvait boire des vins excellents, des bières mousseuses et l'on pouvait manger tout aussi bien qu'à la table de Monsieur le Commissaire lui-même. Naturellement, il n'y avait que les officiers qui pussent se payer ce luxe dont les profits allaient dans le gousset du Commissaire au détriment des coffres du roi.

Lorsque Valmont et son lieutenant entrèrent dans la cantine, il ne s'y trouvait encore que deux sous-officiers français qui, silencieux, mangeaient à l'autre extrémité, près de la cuisine.

Valmont, ne connaissant ces deux hommes que de vue, les salua seulement de la main, et s'assit à une table près de la porte. Bertachou prit place en face de son capitaine. Celui-ci commanda un potage et du vin... du meilleur, et dix minutes après les deux amis mangeaient en silence. Chose curieuse, Valmont était très calme, tandis que Bertachou paraissait très énervé. Ce dernier, une fois, échappa son gobelet rempli de vin. Il sacra avec fureur.

– Sacrediable ! suis-je un enfant que je ne sais plus tenir ma tasse !

– Au fait, dit Valmont en souriant, tu tiendrais mieux ta rapière, mon vieux.

– Ah ! pour ça, oui ; c'est vous qui le dites. Savez-vous, Capitaine, que j'aimerais à me voir à votre place ?

– Pas ce soir, Bertachou, tu es trop énervé.

– Pardieu ! qui ne le serait, à savoir qu'on va choquer de la lame et qu'on n'en sera point !

– Tu en seras comme témoin.

– Ça ne me suffit pas. Et puis, je redoute

toujours que vous ne teniez pas compte de mes conseils.

– Sois tranquille. Vois comme je suis calme...

– C'est vrai, Capitaine. Eh bien ! tant mieux que je me fasse des peurs inutiles...

Et, ayant dit, Bertachou remplit sa tasse de vin pour la vider aussitôt d'un trait énorme. Puis, silencieux, il se mit à ronger une côtelette de chevreuil.

Au fond de la baraque les deux sous-officiers s'étaient mis à causer à mi-voix. Plus loin, le vieux cantinier grillait sur la flamme d'un fourneau un brochet que Patte-de-bois avait tiré de la rivière dans l'après-midi. Et lui, Patte-de-bois, frottait des tasses et des gamelles avec ardeur, tout en sifflant l'air endiablé d'un cotillon. Ma foi, cet invalide avait bien l'air tout à fait heureux de son sort.

À huit heures moins dix minutes, Valmont se leva de table. Bartachou venait de finir aussi son repas et de vider sa dernière tasse de vin. Le Capitaine alla payer la dépense et sortit

accompagné de son lieutenant.

Le soleil venait de se coucher. Mais il faisait encore beau jour sous le ciel d'un bleu tendre que pas un nuage ne tachait. L'air était frais et plus embaumé. Des massifs qui se teignaient d'ombre partaient les chants crépusculaires, et sous le firmament et dans les échos paisibles ces chants se répandaient en rumeurs joyeuses.

– Un beau soir pour se battre ! remarqua Valmont.

Bertachou, silencieux et l'air inquiet, suivait son capitaine. Les deux hommes contournèrent l'angle d'un bastion et s'engagèrent peu après dans un chemin sinueux et bordé de saules. Après cinq minutes de marche ils débouchèrent dans une large clairière tapissée d'herbes et de fleurs multiples. Un personnage se trouvait là, debout et immobile au milieu de la clairière, et pensif et sombre : c'était d'Altarez.

À la vue des deux arrivants il sourit avec tristesse et dit :

– Ah ! mes amis, votre arrivée me fait perdre

tout espoir... Oui, j'avais espéré que l'affaire s'arrangerait hors du terrain.

– J'en suis bien chagriné pour toi, mon cher d'Altarez, répondit Valmont. J'ai peut-être eu le même espoir que toi ; néanmoins je suis content qu'elle soit réglée ici.

– Tu es donc bien résolu, Valmont ?

– Parbleu ! je le suis moi, si le Capitaine ne l'est point ! intervint Bertachou qui redoutait que Valmont ne fût ébranlé par quelque conseil inopportun du capitaine des Grenadiers.

Mais d'Altarez connaissait Bertachou, et il sourit.

– Parions, dit-il, que vous souhaiteriez de vous voir à la place de votre capitaine, Bertachou ?

– Eh ! Monsieur, vous l'avez bien deviné. Rien ne me ferait tant plaisir que d'envoyer cette canaille de Desprès en enfer. Tenez, Monsieur d'Altarez, foi de Bertachou, et j'en prends le Ciel à témoin, et toute la terre, et tous...

– Silence ! commanda tout à coup Valmont. Voici mon aimable adversaire...

Par le chemin qu’avaient suivi l’instant d’avant Valmont et Bertachou arrivait le Commissaire Desprès, accompagné de deux jeunes officiers du génie particulièrement attachés à la personne de l’ingénieur militaire Pontleroy. Ces deux officiers étaient inconnus à Valmont ; mais d’Altarez les connaissait bien, car ils faisaient partie de la brillante compagnie que le Commissaire réunissait souvent à sa table.

Desprès, tout vêtu de noir, apparaissait comme à l’ordinaire, hautain et méprisant. Il ne daigna saluer ni Valmont ni ses témoins. D’Altarez et Bertachou échangèrent un salut plutôt froid avec les seconds du commissaire, et, sans plus de cérémonie, les deux adversaires mirent l’épée à la main.

D’Altarez vint alors se placer entre les deux hommes en garde.

– Messieurs, dit-il d’une voix peu assurée, n’y aurait-il pas moyen, de régler la chose tout à l’honneur de chacun et sans l’intervention de l’acier ?

– Non ! répondit durement Valmont en

regardant Desprès avec défi.

– Non ! fit, à son tour, le Commissaire en jetant à Valmont son regard le plus méprisant.

D'Altarez baissa la tête et se retira, la mine chagrinée.

– Attaquez !... commanda Bertachou d'une voix forte.

Valmont fit trois pas, l'épée haute, dans le dessein de tâter d'abord la lame de son adversaire. Mais Desprès ne bougea pas. L'épée en garde, il est vrai, ployé sur ses jarrets, il demeurait immobile comme s'il eût attendu l'attaque. Et tout à coup, alors que Valmont ébauchait un mouvement de surprise, Desprès bondit... il bondit en avant, la pointe de son arme dirigée vers la poitrine du capitaine canadien. Ce fut un bond de tigre, prodigieux, presque gigantesque, qui surprit Valmont et qui étonna les témoins. Mais ce fut tout, sinon qu'on entendit un râlement... Puis on vit du sang jaillir et un corps d'homme s'abattre lourdement. Et c'était Desprès... oui Desprès qui venait, par on ne sait quel faux mouvement ou par quelle surprenante

et rapide tactique de son adversaire, de s'enferrer sur l'épée de Valmont. L'événement n'avait eu à peu près que la durée d'un éclair, tant et si bien que tous les personnages de cette scène en demeuraient stupéfaits. Le Commissaire était tombé, la poitrine percée d'outre en outre, et un flot de sang giclait et rougissait l'herbe.

Le premier, d'Altarez courut au Commissaire pour le secourir s'il n'était que blessé. Mais il ne trouva déjà qu'un cadavre... la mort avait été instantanée.

Malgré sa surprise, Bertachou souriait, il paraissait content.

Valmont, très pâle, essuyait la lame de son épée et disait :

– A-t-on jamais vu s'enferrer aussi bêtement !...

Les seconds de Desprès, revenus de leur stupeur, s'approchèrent à leur tour, et l'un d'eux dit avec un sourire ambigu :

– Ma foi, tant pis pour lui !

Ce fut l'oraison funèbre du Commissaire

Desprès, et ce fut tout.

Bertachou courut au Port pour en ramener des soldats et un brancard. Plus tard, dans la grande salle d'armes du Fort le corps du commandant était exposé ; mais près de là une orpheline s'évanouissait de douleur, tandis qu'une veuve se jurait de tirer une terrible vengeance contre l'auteur de cette catastrophe.

### III

#### *Bagarre*

À neuf heures du même soir, toute l'affaire était connue de l'armée. Montcalm venait d'arriver d'une excursion au Lac Saint-Sacrement ; il fit appeler Lévis, Bouchard et Pontleroy et tint conseil avec ces trois officiers supérieurs. Il fut décidé de mettre le capitaine Valmont sous arrêts. Mais dans les retranchements des milices on ne put trouver Valmont, ni d'Alvarez chez les Grenadiers. Qu'étaient devenus les deux amis ?... Qu'importe !

Naturellement, cette affaire avait pris l'importance d'un événement extraordinaire, et une foule de soldats de toutes armes et de miliciens s'étaient rendus aux abords du fort dans l'espoir de tirer plus de détails pour satisfaire leur

curiosité. La cantine débordait de buveurs, si bien que le cantinier avait dû envoyer Patte-de-bois au fort pour avoir les services de deux soldats de la garnison. Naturellement, on ne parlait pas d'autre chose que du duel tout récent et du dénouement tragique qui en avait résulté. Hormis la garnison, qui se trouvait plus particulièrement attachée à Desprès, toute l'armée paraissait contente de la mort du Commissaire. Seules, quelques voix blâmaient Valmont dans un angle de la cantine où s'étaient groupés quelques soldats de la garnison et un lieutenant qui les commandait. Ces hommes avaient reçu des faveurs du Commissaire, et il était naturel qu'ils rendissent hommages au défunt et blâmassent son adversaire.

Mais Bertachou était là. En effet, des camarades l'avaient entraîné à la cantine pour lui paver à boire et l'amener à raconter tous les détails de l'affaire. Nous avons dit que Bertachou aimait à boire, et souvent à boire plus que de raison. D'ordinaire Bertachou était bon garçon ; mais quand il était à demi ivre il devenait chatouilleux, et il ne fallait pas qu'on le contrariât et encore moins qu'on lui pilât sur les pieds : il

devenait alors terrible et dangereux.

Comme on était en train de discuter l'affaire et qu'on voulait savoir lequel des deux adversaires avait jeté le gant, Bertachou déclara sur un ton péremptoire :

– C'est Desprès qui, le premier, a lancé l'outrage... j'étais là !

– Et j'y étais aussi, Bertachou ! cria une voix forte venant de l'angle où étaient réunis les soldats de la garnison.

Bertachou se leva d'un bond et décocha un coup d'œil terrible à celui qui venait de parler.

– Ah ! ah ! fit-il, c'est toi qui parles, Peyrolet ? Eh bien ! vas-tu me contredire ?

Ce Peyrolet était un petit jeune homme qui, avec ses subalternes, affectait les façons d'un grand personnage. Il était lieutenant des soldats de la garnison, grade qu'il devait à l'influence de Desprès, et il se croyait supérieur aux officiers des milices canadiennes. Et dans les circonstances, il était tout naturel qu'il prit la défense du Commissaire. Il répondit à Bertachou

avec un air de suffisance :

– Je n’ai pas l’habitude de contredire les gens qui parlent à tort et à travers, mais tout de même j’aime à dire et à entendre la vérité.

– Et alors, est-ce que je n’ai pas dit vrai ? demanda Bertachou dont le visage prit toutes les couleurs.

– Je ne veux pas dire que tu n’as pas dit vrai, Bertachou ; mais je peux jurer que tu fausses les paroles et les faits.

– Oh ! tu m’en diras tant, freluquet !... s’écria le lieutenant des milices en frappant la table de son poing.

Les yeux de Bertachou s’étaient subitement injectés de sang.

– Allons ! allons !... dit en zézayguant un soldat ivre. Faut-il qu’on se harpaille pour si peu, quand c’est le temps de prier pour l’âme d’un trépassé !

On se mit à rire à la ronde.

Mais Bertachou, lui, n’avait pas envie de rire.

– Je dis, reprit-il avec force, que Desprès a insulté le capitaine Valmont, et je le répète, sacrediable ! Voyons ! qui me contredira pour tout de bon ?

– Moi ! répliqua Peyrolet sur un ton agressif.

Bertachou éclata de rire.

– Sais-tu, mon petit Peyrolet, que tu deviens très drôle ? Ah ! ah ! tu as pensé que j’allais me choquer ? Toi, me faire choquer ? Essaye, je t’en défie et je te fais mentir comme un porc qui a le bedon plein ! Voyons paye-moi à boire, canaille !

– Ne m’injurie pas ! cria le lieutenant Peyrolet avec un geste de colère.

– T’injurier ! fit Bertachou avec dédain. Depuis quand a-t-on vu qu’on peut injurier les jeunes gorets qui goinfrent dans leur auge ?

Un formidable éclat de rire partit de cent poitrines, et des applaudissements appuyèrent Bertachou.

– Holà ! vous autres... clama tout à coup Patte-de-bois, allez-vous cesser votre vacarme ? Savez-vous pas qu’un mort est sur les planches et que sa

veuve et son orpheline pleurent à chaudes larmes ? Pas si fort... pas si fort !

– C’est bon, c’est bon, Patte-de-bois, répondit Bertachou. Mais si tu veux qu’on soit sages, apporte du vin... mais du vin de France, sacrediable !

– Va au diable, Bertachou, tu n’a pas d’argent pour payer ! riposta Patte-de-Bois qui, avec le cantinier, était partisan de Desprès et, par suite, de Peyrolet.

– Hein ! qu’oses-tu dire, Patte-de-Bois. N’ai-je pas ma solde sur quoi te faire un bon ?

– Ah ! oui ! un bon pied-de-nez ! ricana Patte-de-Bois. Non ! Non ! C’est de l’argent ou de l’or, sinon...

Patte-de-Bois acheva sa pensée en sifflant narquoisement une gamme.

Bertachou eût été bien sot de se fâcher. Était-ce la faute à Patte-de-Bois s’il n’avait pas d’argent ou d’or ? Non, pas du tout. Aussi bien, Bertachou ne se fâcha pas le moins du monde, et pour le prouver il se mit à rire placidement.

À ce moment un capitaine d'infanterie, qui détestait Peyrolet, s'approcha et dit d'une voix haute pour être entendu de tout le monde :

– Si Bertachou n'a pas d'argent, moi j'en ai et je paye... Voici de l'or, ajouta-t-il dans un geste libéral.

Et, en effet, ce capitaine jetait négligemment sur une table une poignée de pièces d'or.

– Oh ! oh ! oh !... fit Bertachou avec admiration. Vous connaissez donc, Capitaine, le secret des coffres de l'honnête Varin, trésorier-royal !... S'il en est ainsi, à l'ordre, Patte-de-Bois, Monsieur le Capitaine paye !

– Et je paye pour tout le monde, reprit l'officier, sauf, bien entendu, pour ces gens-là !

Et du doigt il désignait Peyrolet et ses gens.

– Merci, Capitaine, répliqua Peyrolet avec mépris, de nous reconnaître pour des gens qui ne boivent point au dépens des autres. Dans les cantines, les tavernes et les auberges il y a toujours assez de pique-goussets et de ronges-tables... Non, merci, bien, je n'en suis pas !

Bertachou prit pour lui cette allusion, et il ne put maîtriser cette fois ses nerfs déjà tendus.

– Ah ! çà, Peyrolet, s'écria-t-il, tu deviens impertinent tout à fait. Faut-il que je te colle ma lame ?

En même temps il exécuta un bond de géant jusqu'à Peyrolet, tira sa rapière et la fit siffler sous son nez.

Un chahut se produisit : plusieurs soldats et miliciens se jetèrent sur Bertachou pour le calmer et l'empêcher d'engendrer bataille. Mais le lieutenant de Valmont repoussa ses amis en demandant d'un air de défi :

– Hé ! là ! qui empêchera, voyons, Bertachou de venger l'honneur de Bertachou ? Suis-je un muflard ou un soldat... un vrai soldat ? Dites, vous autres ! Et qui encore m'empêchera de glisser une correction à ce crocheteur de Peyrolet ? Il semble que les jeunes coqs s'émancipent trop tôt dans ce Nouveau-Monde ! Par l'enfer ! il n'y a plus d'hommes ! Les freluquets et les éphèbes bourdonnent autour de nos ouïes comme des moustiques, voire qu'ils

nous mordent même ! Ah ! ça, est-ce qu'on nous prend pour des saints de plâtre qui font la sourde oreille et qui se laissent gratter la plante des pieds sans rien dire ! Ah ! non, pas Bertachou... Trop vieux... On a roulé sa bosse, quoi ! On sait ce qu'est le monde ! Avec des princes, on est prince, on a la gueule torchée ! Mais avec des gorets comme ce Peyrolet et des cochons comme son Desprès, dame ! on bat de la langue comme on peut ! Et donc...

Et faisant un nouveau bond, la rapière au poing, il cria à Pevrolet :

– Ouste, frelouque, tâte ça un peu avant que je te sacre au peautre !

Chancelant, à demi ivre, mieux disposé pour le lit que pour le combat, Bertachou, au risque de tomber percé de coups, de la pointe de sa rapière piqua Pevrolet au ventre.

Ce dernier poussa un rugissement sauvage et dégaina. Le cantinier et Patte-de-Bois voulurent s'interposer, mais les compagnons de Bertachou les repoussèrent. Oui, à la fin, il était bon que Peyrolet reçût une correction. En un clin d'œil

tables et bancs furent rangés le long des murs et une place suffisante fut faite pour les deux adversaires.

– Et allez-y ! clama un soldat en vidant un gobelet de vin.

Les deux lames claquèrent aussitôt. Mais Peyrolet, beaucoup moins habile que son adversaire, reculait aussitôt sous les coups terribles que lui portait Bertachou. À peine avait-il le temps de parer. Déjà la rapière de Bertachou avait écorché son bras, déchiré son épaule, égratigné sa joue droite, piqué son front. Et Peyrolet entrevoyait déjà la seconde où la terrible rapière lui perforerait les entrailles ou la gorge... Brrrr !... Mais non ! tout à coup, son épée lui partit des mains, et il demeura là, cible sans défense devant la rapière qui décrivait des moulinets capables de terroriser mille Iroquois.

Pourtant, Bertachou, bon prince, ne profita pas de sa chance. Il partit d'un grand rire et planta la pointe de sa rapière dans le sol.

– Ha ! ha ! mon Peyrolet, nargua-t-il, est-ce qu'on apprend à la fin ce que vaut le vieux

Bertachou ? Ha ! Ha ! qui s'y frotte s'y pique... sacrediable !

Un ouragan de cris, de bravos et de coups de sifflet vola à l'adresse de Bertachou. Un moment on crut que la cambuse allait s'écrouler. Le cantinier et Patte-de-Bois se bouchaient les oreilles pour préserver leur tympan. Alors, Bertachou, pour faire cesser le tintamarre, claqua une table de sa rapière quatre ou cinq fois.

– Par le diable et ses vingt mille démons ! hurla-t-il, silence devant les morts ! Allons ! l'homme aux écus et aux louis sonnants et résonnants, payez-nous à boire maintenant qu'on peut se mouiller la tripe en paix !... Holà ! Patte-de-Bois, jeune coquin, qui refuse de donner à boire à ceux qui ont soif, ainsi que le commandait Notre Seigneur à ses ouailles, allons ! hop ! mouve ta cannelle et ton cannelon... sacrediable !

Le juron de Bertachou fut aussitôt couvert par une voix forte et impérieuse qui retentit dans la porte ouverte de la baraque.

– À l'ordre ! jeta la voix. Que chacun de vous rentre dans ses quartiers et que cesse ce

vacarme ! Allons ! videz la boutique !

Et celui qui venait de parler ainsi avec autorité était un aide-de-camp du général Montcalm.

Il y eut bien quelques grognements de mauvaise humeur ; mais ce fut tout. On sortit et l'on se dispersa. Bertachou quitta la cantine le dernier. En passant devant l'aide-de-camp, qui n'avait pas bougé, et qui était demeuré près de la porte pour s'assurer que tout le monde obéirait à son ordre, Bertachou dit dans un grognement :

– Moi, je vais au fort, j'y ai affaire !

– En ce cas, suivez-moi, dit l'aide-de-camp, j'y retourne.

Quelques minutes plus tard le plus grand silence régnât de toutes parts, sur les retranchements comme sur le fort. D'ailleurs, il était nuit...

Afin de permettre à notre lecteur de mieux suivre l'action de nos personnages et pour le familiariser avec les lieux, nous ferons ici une brève description du Fort Carillon.

Construit en 1750, il était un des postes de défense les plus importants de la colonie. De cette partie des frontières canadiennes il était la clef, parce qu'il fermait l'entrée du Lac Champlain, cette admirable voie d'eau qui conduisait au cœur de la Nouvelle-France. Comme la plupart des forts de cette époque, celui de Carillon avait été bâti en bois : c'étaient un système de pieux posés côte à côte, enfoncés dans le sol et renforcés horizontalement par des pièces de bois fortement chevillées. Et ce mur avait une hauteur de douze pieds. Mais tel quel, ce genre de fortification n'aurait été bon tout au plus que pour arrêter les flèches des sauvages ; contre les boulets de canons il ne pouvait tenir longtemps. Aussi, avait-on élevé un autre mur semblable et parallèle à quatre pieds de distance du premier ; et ces deux murs étaient reliés l'un à l'autre par des pièces de bois transversales, puis le vide était comblé de pierres et de terre. On avait donc maintenant une muraille capable de résister au plus puissants projectiles du temps. La muraille formait une sorte de quadrilatère très irrégulier, avec bastions et courtines, saillants et

redoutes. Mais ce n'était pas tout. À l'intérieur de cette muraille et tout le long de celle-ci se déroulait un large chemin de ronde qui traversait deux places d'armes, puis s'élevait une autre muraille avec parapets qui supportaient des pièces d'artillerie. Dans cette deuxième enceinte se trouvaient les bâtiments : corps de logis, casernes, magasins, arsenaux. Le corps de logis était réservé au commandant de la place, sa famille, ses serviteurs et aux principaux officiers. Il était flanqué d'une tour carré du haut de laquelle on pouvait découvrir une grande étendue de pays. Si ce fort, sur le point élevé où il était assis, eût été bâti en pierre, il aurait été une forteresse redoutable et presque inaccessible avec son camp retranché sur la pente qui s'abaissait doucement vers le Lac Saint-Sacrement, et avec ses fossés, ses ravins avoisinants et les divers ouvrages avancés qui en défendaient l'accès sur les quatre points cardinaux.

Dans la salle d'armes du corps de logis, salle où se réunissaient d'ordinaire les officiers de la

garnison, on avait exposé le cadavre du Commissaire. Il y avait là plusieurs officiers, dont Montcalm et Lévis, et tous, front découvert, demeuraient graves et silencieux autour de la couche funèbre. Une vingtaine de cierges alignés de chaque côté du corps éclairaient la salle. L'aumônier, à genoux, récitait tout bas les prières pour les trépassés. Tout à coup une porte s'ouvrit et le capitaine d'Altarez pâle et l'air inquiet, entra. Il se dirigea de suite vers le général Montcalm et à voix basse demanda :

– Est-il vrai, général, qu'on accuse le capitaine Valmont de meurtre et qu'on a décrété son arrestation pour le passer en jugement ?

– Rien de plus vrai, capitaine d'Altarez. Au fait, vous étiez l'un des seconds de Valmont ? Dites-moi où est le capitaine en ce moment, nous n'avons pu le découvrir nulle part.

– Le capitaine Valmont, général, vient de rentrer dans ses retranchements. Après l'affaire, lui et moi nous sommes allés sous les bois pour nous entretenir des circonstances qui ont précédé ce duel. Mais lorsque nous revîmes vers le fort,

on nous apprit l'accusation de meurtre portée contre lui.

– Et n'avez-vous pas appris encore que le conseil de l'armée a décrété son arrestation ?

– Oui, général. Mais inutile d'envoyer des soldats pour arrêter Valmont, car Valmont sera ici avant une demi-heure, c'est lui-même qui l'a dit.

– Bien, Capitaine, j'aime mieux cela que d'envoyer chercher par la force un officier que j'estime, que je sais votre ami et qu'il me fait peine de le voir en si mauvaise posture. Je ne crois pas dans le bien-fondé de cette accusation qu'a formulée Madame Desprès, et n'eût été la majorité du Conseil, je n'eusse jamais demandé l'arrestation du Capitaine Valmont. Ah ! à ce propos, ajouta le général, je pense que Madame Desprès désire vous entretenir... Allez, Capitaine, il ne faut jamais faire attendre les dames !...

Souriant, Montcalm congédia le jeune officier des Grenadiers pour revenir prendre sa place dans le groupe toujours silencieux et grave de ses officiers.

D'Altarez traversa la salle d'armes, ouvrit une porte et pénétra dans un large vestibule où deux domestiques en livrée orange et or, mais dont le bras gauche portait à ce moment un bracelet de soie noire en signe de deuil, semblaient attendre les ordres de la maîtresse de la maison.

Le Capitaine des Grenadiers donna à l'un d'eux l'ordre de l'aller annoncer à M<sup>me</sup> Desprès.

– Madame vous attend, Monsieur, répondit le domestique interpellé. Venez, je vais vous conduire.

D'Altarez suivit le laquais. Après avoir franchi deux salons, le domestique frappa doucement à une porte qu'une lourde draperie en fil d'argent et d'or masquait à demi, puis il s'effaça pour laisser libre le passage au jeune officier. L'instant d'après, la porte s'ouvrait de l'intérieur et M<sup>me</sup> Desprès, en grand deuil, paraissait... elle était tout en pleurs. Plus loin, sur un canapé, Isabelle sanglotait, le visage penché sur un mouchoir déjà tout imbibé de larmes.

À la vue du jeune homme, la veuve du Commissaire s'écria sur un ton de reproche :

– Ah ! monsieur, vous qui vous disiez notre ami, pouvez-vous m’expliquer comment il est arrivé que vous ayez servi de second au meurtrier de mon mari ?

Cette apostrophe inattendue frappa durement le jeune homme. Il devint très pâle et ne put, sur le coup, trouver le premier mot de cette explication que lui réclamait la malheureuse veuve. Interloqué, il regarda d’abord M<sup>me</sup> Desprès avec surprise, puis Isabelle qui, à son entrée, avait levé vers lui un visage tout inondé de larmes, mais un visage qui, en même temps que l’expression de la douleur, manifestait un plaisir de cette visite. La pâleur de la jeune fille s’empourpra légèrement, et elle daigna sourire au jeune homme.

D’Alvarez s’inclina gracieusement et, parvenant à retrouver l’usage de la parole, il répondit à la veuve qui le regardait avec un regard défiant :

– Madame, avant de vous offrir mes sympathies ainsi qu’à mademoiselle, je m’empresse de vous affirmer que l’on m’a

calomnié de même que l'on calomnie le Capitaine Valmont. Il est très vrai, Madame, que je suis votre ami, mais je suis aussi l'ami de Valmont à qui je dois la vie. Lorsque j'ai été instruit de la chose et que mes services comme second étaient requis, j'ai tout tenté pour empêcher cette rencontre malheureuse, mais inutilement, vous le voyez. Alors mon devoir, Madame, m'a contraint à accompagner Valmont sur le terrain.

– En ce cas, mieux que quiconque, vous devez savoir comment se sont passées les choses ? Qu'avez-vous vu, dites ?

– J'ai vu votre mari se jeter sur l'épée du Capitaine Valmont, rien de moins, Madame, rien de plus.

– Mais cette rencontre... le Capitaine Valmont l'avait provoquée ?

– Ceci, Madame, est un autre point sur lequel je ne saurais formuler de jugement.

– Maman, intervint la jeune fille, vous savez bien que tout le blâme dans cette affaire ne doit

pas retomber sur le Capitaine Valmont.

– Oh ! j’espère bien, répliqua M<sup>me</sup> Desprès avec un regard foudroyant à sa fille, que tu ne prendras pas la défense du meurtrier de ton père !

– C’est une accusation bien injuste, si l’on tient compte des paroles que vient d’émettre le Capitaine d’Altarez, reprit Isabelle. N’oubliez pas, maman, « qu’il a vu mon père se jeter contre l’épée du Capitaine Valmont » !

– C’est bon, Isabelle, je ne voudrais mettre en doute les affirmations du Capitaine d’Altarez. Tout de même, ajouta la veuve avec obstination, il faudra que cette affaire soit tirée au clair. Aussi, ai-je demandé à Monsieur de Montcalm de faire un procès au Capitaine Valmont.

– Madame, dit d’Altarez, voulez-vous me permettre un conseil ? Oubliez donc cette tragique affaire, puisqu’elle est irrémédiable !

– Hé monsieur, s’écria la veuve avec impatience, il vous sied bien d’intercéder en faveur de votre ami à qui vous devez un devoir de reconnaissance ; mais, d’un autre côté, souvenez-

vous que cet ami a fait une veuve et une orpheline !

– Certes, répondit d’Altarez, c’est là un grand malheur. Plus que d’autres, peut-être, je déplore la perte que vous venez de faire d’un mari cher et d’un père bon et dévoué, et veuillez bien croire que vous avez, vous-même, Madame, et mademoiselle Isabelle, toutes mes sympathies. Heureusement, et pour vous plus que pour bien d’autres, Madame, le malheur n’est pas toujours sans compensation. Regardez, Madame, celle que la Providence vous a laissée pour vous aider à supporter les dures épreuves de ce monde !

En prononçant ces dernières paroles d’Altarez s’était tourné vers Isabelle.

La jeune fille sourit encore à travers ses larmes au jeune officier et répondit :

– Merci, Monsieur, pour toutes ces bienveillantes paroles et les généreux sentiments que vous exprimez. Seules désormais, maman et moi, dans la lutte de la vie, nous avons en effet besoin de sympathies qui nous seront un réconfort et un encouragement.

Un silence suivit entre les trois personnages. M<sup>me</sup> Desprès s'était assise pour se replonger dans sa douleur et pour pleurer. Un peu plus loin, Isabelle toujours écrasée sur le canapé essayait, mais vainement, de calmer la violence de son chagrin et d'arrêter le flot de ses larmes.

Entre ces deux douleurs si poignantes, entre cette femme qui pleurait un mari et cette enfant frêle et si belle qui pleurait un père, d'Altarez se trouvait plutôt mal à l'aise. Il aurait voulu apaiser ces douleurs, déchirer le voile de la mort qui étendait ses sombres plis sur ces deux têtes de femmes, pour faire briller un astre de vie, mais il ne pouvait trouver les paroles capables d'accomplir un tel prodige. La souffrance de ces deux femmes, était pour lui aussi vive, car il aimait l'une de ces deux femmes, Isabelle, et la douleur de la jeune fille devenait sa propre douleur. Deux cœurs qui s'aiment subissent exactement les mêmes chocs, ils sont comme fondus l'un dans l'autre, et l'un et l'autre rayonnent des mêmes joies comme ils s'estompent des mêmes chagrins. Les dernières paroles d'Isabelle parurent à d'Altarez une sorte

d'invitation d'offrir ses services, sinon d'offrir son cœur pour la vie, et il s'approcha de la jeune fille pour lui dire d'une voix tremblante d'émotion :

– Mademoiselle, je suis jeune et vigoureux, et si vous me le permettez je vous offrirai, à vous et à votre mère, tout ce dont il dépendra de moi de faire qui vous soit utile et agréable.

– Merci, Monsieur, répondit la jeune fille en esquissant un beau sourire de reconnaissance, j'accepte vos offres pour moi-même et pour ma mère, car je me doute bien que nous aurons besoin de secours comme de sages avis.

M<sup>me</sup> Desprès dit à son tour :

– Capitaine, je sais que vous êtes un vrai gentilhomme. Mon mari vous estimait beaucoup, et moi-même j'ai pour vous une grande admiration. Puisque vous voulez demeurer notre ami dans le malheur qui nous atteint si durement, j'accepte aussi votre appui que je m'efforcerai de louer en temps opportun. La perte de mon mari, Monsieur, est bien plus grande que vous ne sauriez l'imaginer pour moi et pour Isabelle, mais

pour Isabelle surtout. Songez que mon mari ne faisait que de commencer à réussir en affaires ; il voulait amasser pour sa fille une belle dot afin de mieux assurer son avenir. Et voyez : maintenant Isabelle, comment pourra-t-elle se marier sans dot ?

Même dans sa douleur M<sup>me</sup> Desprès ne perdait pas le sens des affaires et son flair la rendait rusée. Car elle savait que d'Altarez aimait sa fille, elle avait deviné les sentiments du jeune homme. En outre, le Capitaine des Grenadiers appartenait à la noblesse, et, mieux encore, il serait un jour l'héritier d'une grosse fortune. Voilà donc un parti qui s'offrait pour sa fille et un parti qui possédait tous les avantages : la jeunesse, le nom et la fortune. Que désirer de mieux ? Et déjà, dans son esprit, la rusée femme formait des projets d'avenir pour elle et pour Isabelle. Au fond, sa douleur pour la perte de son mari n'était peut-être pas aussi vive qu'elle le faisait paraître. Bah ! un mari perdu, deux, dix, vingt de trouvés ! Quelle femme, jeune et belle ainsi qu'était M<sup>me</sup> Desprès, déplorera pour toujours la perte de son mari et considérera le malheur comme irrémédiable ?

Aucune. À trente-cinq ans – c'était l'âge de M<sup>me</sup> Desprès – et même à quarante, la femme espère et recherche encore les conquêtes. Et dame ! elle a raison... Est-ce que la mort de l'un doit éteindre la vie de l'autre ? Doit-elle se condamner à la réclusion et à la solitude ?

Telles étaient bien les pensées de M<sup>me</sup> Desprès, et pour un peu elle eût désiré pour elle-même la jeunesse et le nom du jeune et beau d'Altarez. Mais son cœur de mère dominait sur son égoïsme, et elle eût rougi de songer à elle avant de penser à l'avenir de sa fille.

D'Altarez avait l'esprit assez pénétrant pour sonder les pensées de la jeune et belle veuve que, après tout, il n'aurait certes pas dédaignée, s'il n'eût vu tout près de là une si exquise enfant que, du reste, il aimait en secret depuis quelque temps. Mais les paroles de M<sup>me</sup> Desprès lui mirent au cœur un espoir fou, et il s'écria avec exaltation :

– Oh ! madame, que parlez-vous de dot pour Mademoiselle Isabelle ? N'a-t-elle pas la plus belle et la meilleure des dots : sa bonté et sa beauté ?

C'était de la part du jeune homme une audacieuse déclaration, surtout dans les circonstances. Aujourd'hui, notre puritanisme affecté dans nos rapports sociaux, l'étiquette toute de convention et de pudibonderie idiote de nos salons et surtout la stupide crainte du ridicule n'accepteraient pas de telles audaces ; mais dans ce temps-là la bonne galanterie française s'exerçait en tout temps et en tous lieux, chaque fois que l'occasion se présentait... on était galant jusque dans l'église. Et plus la galanterie se montrait audacieuse, plus on l'appréciait, et le monde n'était pas plus méchant que de nos jours. Aujourd'hui, un d'Alvarez s'exprimant ainsi dans un salon moderne aurait eu « des gros yeux » de la dame de céans et peut-être aussi de la « dulcinée » à l'étalage... Mais M<sup>me</sup> Desprès, elle, voulut sourire largement au jeune audacieux, elle sourit d'un sourire approbateur, et d'un sourire qui sécha, momentanément du moins, les larmes de la veuve. Et cette même audace de d'Alvarez fit également sourire Isabelle qui rougit de plaisir et qui, comme toute jeune fille bien élevée de ce temps-là, répondit :

– Merci, Capitaine...

Ah ! oui, c'était le beau temps où l'on pouvait parler à une femme, à une jeune fille sans se voir exposé à chaque instant à la « fameuse gaffe » qui fait gloser tant de fats esprits et de maniaques puritains.

Donc, à sa plus grande joie, d'Alvarez voyait à l'improviste son chemin tout fait. En lui-même il exulta. M<sup>me</sup> Desprès aussi exultait. Quant à Isabelle, il serait difficile de dire exactement ce qui se passait dans son cœur ; mais chose certaine, le jeune et beau capitaine des Grenadiers lui plaisait.

Tout de même, la scène était devenue un peu embarrassante : ou il fallait changer le sujet de conversation, ce qui aurait paru désertter un terrain sur lequel on se plaisait de part et d'autre, ou s'engager plus avant dans la même voie. Mais là, il devait y avoir certaines convenances qu'il ne fallait pas oublier, ou, mieux peut-être, les circonstances tragiques qui enveloppaient nos personnages ne pouvaient permettre qu'on s'étendît sur un sujet plein de gaies promesses et

d'avenir riant ; c'est pourquoi M<sup>me</sup> Desprès trouva le biais utile. Elle se leva et dit en reprenant son masque douloureux :

– Je pense, mes amis, qu'il est bienséant d'aller maintenant prier près du corps qui nous est cher.

Isabelle y consentit de suite en se levant avec promptitude.

D'Alvarez courut prendre un candélabre à trois branches posé sur une table et dit en s'inclinant :

– Mesdames, permettez que je me fasse votre serviteur !...

Et, le candélabre à la main droite, la main gauche au pommeau de son épée, le jeune capitaine précéda les deux femmes vers la salle d'armes.

## IV

### *L'accusé*

Lorsque d'Altarez et ses deux compagnes pénétrèrent dans la salle funéraire, le général Montcalm conférait à voix basse avec ses officiers dans un angle de la pièce. À genoux au pied de la couche funèbre, l'aumônier continuait de prier. Un linceul recouvrait le cadavre des pieds à la tête, de sorte qu'on ne le pouvait voir, et, cependant, la veuve et sa fille posèrent leur mouchoir sur leurs yeux dans la crainte d'apercevoir ce corps inanimé. Mais à l'instant même, une porte s'ouvrait brusquement et un officier paraissait.

Une exclamation de surprise s'échappa de plusieurs bouches parmi le groupe des officiers. M<sup>me</sup> Desprès et Isabelle levèrent les yeux, et celui qui venait d'entrer les troubla bien

différemment : la première sentit une haine violente lui mordre le cœur ; la seconde rougit et dans son cœur sombre parut rayonner une lumière joyeuse.

D'Alvarez courut à l'arrivant et serra ses deux mains avec effusion.

Celui qui venait d'entrer, c'était le Capitaine Valmont.

Après avoir serré les mains de son ami, Valmont s'inclina gravement devant les deux femmes, puis devant la couche funèbre où reposait les restes de celui qui avait été son adversaire, et il s'avança ensuite vers le général et ses officiers.

– Général, prononça-t-il sur un ton fier et digne, j'ai appris l'accusation qui pèse sur moi et l'ordre qui a été donné que je fusse mis aux arrêts : me voici !

– C'est bien, Capitaine.

Et le général ajouta en se tournant vers un aide-de-camp :

– Veuillez prendre l'épée du capitaine !

Valmont pâlit légèrement, mais ne protesta point. Il tira son épée et la tendit à l'aide-de-camp.

Mais à l'instant même, Isabelle, incapable de contenir la générosité de son cœur qui se révoltait contre ce qui lui paraissait une injustice, s'élança vers le général et cria :

– Général, Général, veuillez lui laisser son épée ! Je vous en prie, Général...

Et, larmes aux yeux, mains jointes, elle avait un air si suppliant et si gracieux à la fois que le général et tous les officiers la considérèrent un moment avec une grande admiration.

Valmont, surpris et heureux à la fois, proféra d'une voix forte et émue :

– Merci, mademoiselle...

Il serait difficile de rendre la surprise de tous les personnages présents. N'était-il pas, en effet, étonnant qu'Isabelle défendît l'homme qui avait tué son père ? Plus d'un officier, qui se fût pensé le plus heureux des hommes s'il eût été le fiancé de cette belle enfant, plus d'un, qui était

antipathique au capitaine canadien, s'en demandait vainement la raison. D'Altarez lui-même, en entendant Isabelle, avait éprouvé un choc singulier et douloureux. Mais personne n'eut le temps d'analyser ses sentiments ou de chercher à comprendre, en l'interprétant à sa façon, le geste d'Isabelle, car de suite M<sup>me</sup> Desprès s'écriait avec force :

– J'ai demandé que fût jugé cet homme... qu'il soit jugé !

D'Altarez, chassant de sa pensée un curieux soupçon qui germait tout à coup, murmura à l'oreille de M<sup>me</sup> Desprès :

– Souvenez-vous, Madame, je vous prie, de ce que je vous ai déclaré. Le Capitaine Valmont ne peut être jugé pour un crime qu'il n'a pas commis.

À la même minute Isabelle reprenait en s'adressant à Montcalm :

– Général, le Capitaine Valmont n'est pas un criminel, et il est injuste de traiter ainsi un soldat qui s'est borné à défendre sa vie.

– Pourtant, répondit Montcalm, votre mère l'accuse et demande sa mise en jugement !

– Ma mère, Général, est un peu troublée par sa douleur, et elle a été induite en erreur par certaines gens qui ont prétendu que le Capitaine Valmont a été le provocateur.

L'étonnement des officiers grandissait. N'était-il pas étrange, en effet, de voir la veuve demander le jugement et l'orpheline le récuser ?

– Ah ! ah ! fit le général avec un sourire qui manifestait une joie secrète, vous dites que le Capitaine n'a pas été le provocateur ?

– Non, Général, il ne l'a pas été. C'est mon malheureux père qui a exigé cette rencontre qui lui a été funeste. J'étais là, Général, et ma mère aussi.

Montcalm se retourna du côté de la veuve et la regarda interrogativement.

– C'est vrai, Général, avoua timidement M<sup>me</sup> Desprès. Néanmoins, il faut dire que le Capitaine s'est montré arrogant avec mon mari.

Montcalm demeura silencieux et méditatif.

Alors le Chevalier de Lévis intervint.

– N'est-il pas vrai, Madame, que le Capitaine réclamait certains outils pour le travail des retranchements ?

– Oui, Chevalier.

– Et n'est-il pas vrai encore que votre mari aurait refusé catégoriquement de livrer ces outils ?

Isabelle répondit pour sa mère qui se troublait visiblement :

– C'est vrai, Chevalier, que mon père a refusé de livrer les outils, donnant pour raison qu'il fallait une réquisition signée par l'un des trois chefs de l'armée.

– Alors le Capitaine aurait déclaré, continua M. de Lévis, qu'il prendrait ces outils par la force, attendu que les trois chefs étaient absents du camp ?

– Oui, Chevalier, parce que plusieurs hommes du Capitaine se trouvaient inactifs et que la besogne était pressante, répondit encore Isabelle d'une voix haute et sûre.

Cette fois Montcalm reprit l'interrogatoire en s'adressant encore à M<sup>me</sup> Desprès.

– Est-ce bien ainsi que les choses se sont passées, Madame ?

– Je crois que c'est ainsi, balbutia la veuve, confuse.

– Et, naturellement, reprit Montcalm, il s'en est suivi un échange de paroles vives.

La veuve du Commissaire ne répondit pas de suite, car deux autres personnages faisaient leur entrée : c'étaient l'aide-de-camp, que Montcalm avait envoyé quelque temps auparavant pour faire cesser les bruits qui arrivaient de la cantine, et notre ami, Bertachou. Oui, Bertachou demi-ivre, mais solide encore... Bertachou qui regarda d'un œil sévère tous ces personnages. Digne et grave, il vint se placer près de Valmont, après avoir salué militairement le général et ses officiers.

Alors seulement M<sup>me</sup> Desprès répondit à l'interrogation de Montcalm :

– Oui, mais ce n'est pas mon mari qui, le premier, a employé un langage violent. Tout ce

qu'il avait dit au Capitaine, c'était de retourner à son poste et d'attendre le retour des chefs, s'il voulait avoir des outils. Le Capitaine, alors, a usé d'un langage qui n'était par celui d'un subordonné à son supérieur. Mon mari en fut froissé, mais il ne fut nullement le provocateur. Au contraire, le véritable provocateur fut bien le Capitaine en déclarant qu'il prendrait des outils par la force.

– Moi, ici, j'interviens... proféra tout à coup et rudement Bertachou. Moi aussi, général, ajouta-t-il, je dois avoir un mot à dire.

– Ah ! au fait, sourit Montcalm. vous étiez là aussi ?

– Parfaitement, Général, j'étais là de même que je suis ici. Car, voyez-vous, Bertachou, sans vouloir se vanter, est toujours là où il y a du danger !

– Mais ici il n'y a point de danger, fit Lévis avec un sourire ironique.

– Pardon, Monsieur le Chevalier, il y a du danger pour mon Capitaine !

Quelques officiers se mirent à rire. Bertachou s'indigna.

– Oh ! s'écria-t-il en haussant sa taille comme avec défi, ce n'est pas, il me semble, le moment de rire, sacrediable ! On rit, on bave, on pleure, on se mouche... quand on veut et tout ça regarde un quiconque, mais tout ça aussi doit se faire en son temps et en son lieu. Ici, c'est pas le lieu pour rire ou pleurer. Pleurer, passe ; mais rire, jamais, et encore moins à la face de Bertachou ! Ah ! qu'on vienne donc me rire au nez, pour voir !

Lui rire au nez ! Mais on ne riait plus... les rires s'étaient étouffés, les sourires même s'étaient effacés, Bertachou le voyait bien ! N'importe ! Et il continua :

– Et dites-moi donc, vous autres, qui de vous rirait si on lui retirait son épée et si on le traduisait devant un tribunal comme un vulgaire coquin ? Oui, dites ?

– C'est bon, fit Montcalm qui, connaissant Bertachou, redoutait que le lieutenant ne se laissât aller à sa volubilité coutumière. Et puisque vous étiez là, dites-nous comment les choses se

sont passées au juste.

– Voilà, Général. Le capitaine m’envoie avec quatre pions pour demander des haches et des scies dont nous manquions. Mais hue à droite !... Oui, le Commissaire nous esbrouffe d’abord, puis nous fait décamper les mains vides, tout comme si nous n’avions pas eu de moelle dans les os. Naturellement, les oreilles m’ont tinté ; je suis bien pour la consigne, mais la rebuffade me fait voir tout rouge. Alors, quand on me rebiffe, v’lan, ça y est ! C’est pourquoi j’eus bien envie de coller au Commissaire quelques mots de ma part, sauf votre respect. Madame... Mademoiselle... Mais je me contins, et j’allai rapporter la chose à mon capitaine. Lui me dit comme ça, et pas trop content, comme vous le devinez : « C’est bien, venez avec moi, j’en aurai des outils » !... Et il a dit vrai, Général, nous en avons eus, acheva Bertachou sur un ton énergique.

– Mais comment les avez-vous eus ces outils ? interrogea Montcalm, amusé.

– De la façon la plus simple : on les a pris,

v'là ! Voyez-vous, le Commissaire voulut faire pirouetter le Capitaine de la façon qu'il nous avait fait tourner les talons. Mais le capitaine, vous le savez, ne pirouette pas comme ça, rien qu'à le dire. Il a déclaré qu'il ne s'en irait pas sans les outils. Le commissaire lui commanda de quitter les lieux. Le capitaine refusa de mouver les pieds. Alors d'un mot à l'autre on s'est dit des choses à brousse-poil, mais rien pour tuer un homme en bonne santé comme le commissaire ou le capitaine. Seulement, le commissaire, lui, trouve qu'il y en a assez pour faire des armes, et pan ! il donne rendez-vous au Capitaine pour huit heures. Et bien, alors, dites-moi qui a péché le plus mortellement ?

– Il n'y a donc pas eu de geste offensant ? demanda encore Montcalm.

– Oh ! demi-geste seulement, Général, mais assez grave tout de même... Oui bien, le Commissaire a levé la main sur le capitaine.

– Ah ! ah ! fit Montcalm. Et qu'a fait le Capitaine ?

– Le Capitaine, Général, est un homme à poil

comme vous et moi, et, dame ! il a relevé le geste. C'est-à-dire qu'il m'a commandé de prendre les outils. Et je les ai pris avec les quatre pions qui m'accompagnaient. Et là, Général, dites maintenant si vous-même ou quiconque de cette honorable assemblée, à la place du Capitaine, n'aurait pas marché au terrain ? Qui aurait voulu passer pour un lâche ? Pas moi certainement, sacrediable !

Et pour mieux appuyer son affirmation Bertachou tira sa longue rapière et fit un grand geste de pourfendeur, qui ne manqua pas de faire naître des sourires parmi les officiers.

Montcalm à nouveau demanda à M<sup>me</sup> Desprès :

– Est-ce bien ainsi, Madame, que les choses se sont passées ?

– Oui, général, avoua encore la veuve qu'Isabelle avait rejointe et qu'elle soutenait.

Le général regarda ses officiers et dit :

– Messieurs, jusqu'ici aucun blâme dans cette affaire ne saurait être imputé au Capitaine

Valmont. Mais reste à savoir comment les choses se sont passées sur le terrain.

Alors d'Altarez narra comment le Commissaire, à l'ordre d'engager les fers, s'était brusquement jeté contre l'épée de Valmont et s'était de lui-même enferré.

Et cette déclaration fut confirmée par Bertachou et les deux officiers qui avaient servi de seconds au Commissaire Desprès.

– Messieurs, reprit Montcalm d'une voix nette en s'adressant à ses officiers, la conduite du Capitaine Valmont est irréprochable sur le terrain, et il ne saurait être tenu responsable de la mort du Commissaire Desprès.

Tous les officiers approuvèrent d'un signe de la tête cette décision du général.

– Capitaine Valmont, ajouta Montcalm, reprenez votre épée !...

Bertachou courut au Capitaine pour lui serrer la main et le féliciter. Puis tous les officiers s'empressèrent à leur tour d'offrir leurs félicitations au Canadien. D'Altarez vint le

dernier.

– À toi aussi, d'Altarez, s'écria Valmont, je dois un devoir de gratitude.

– Non ! Non ! Valmont, tu ne me dois rien, et je ne revendique rien. Mais si tu dois quelque chose, mon ami, c'est peut-être surtout à celle-là...

Et il indiquait Isabelle qui, seule maintenant, car M<sup>me</sup> Desprès, confuse et humiliée, venait de se retirer discrètement, oui, Isabelle qui regardait Valmont d'yeux humides et attendris.

Valmont alla à elle.

– Ah ! Capitaine, dit-elle, je suis contente que justice vous ait été rendue !

– Cette justice, dont je ne doutais pas, Mademoiselle, je vous la dois à vous plus qu'à tout autre. Aussi, permettez-moi de vous réitérer mes regrets de n'avoir pu éviter cette fatale rencontre. Au reste, j'avais compté sur vous. C'est pourquoi, à sept heures, j'étais à la porte du fort pour attendre de vous ce message qui m'aurait informé que la rencontre n'aurait pas

lieu. Mais rien n'est venu.

– Hélas, Capitaine, mon père n'a voulu rien entendre.

– S'il en est ainsi, j'espère bien que vous tiendrez compte de mes bonnes intentions et de mon désir que j'avais de ne pas donner suite à l'affaire. Et permettez-moi d'ajouter que, dans la dure épreuve qui vous atteint, je vous offre, à vous et à votre mère, un dévouement sans bornes. Si un jour il arrivait que vous eussiez besoin d'un bras pour vous secourir, le mien vous est acquis et à quelque heure que ce soit. À votre appel, Mademoiselle, ou à celui de votre mère, j'accourrai, et si j'ai commis une faute dans cette malheureuse affaire, ce me sera une opportunité de la réparer.

Et Valmont s'inclina aussitôt pour se retirer.

Isabelle le retint.

– Pardon, Monsieur, un mot encore. Je sais que vous êtes un homme de cœur et je prends votre parole comme une promesse. Il est donc entendu que je vous appellerai le jour où je

pourrai avoir besoin de vos services.

Et sans plus, mais avec le plus beau sourire au capitaine, elle pirouetta et quitta la salle d'armes pour aller rejoindre sa mère.

En se retournant pour quitter les lieux à son tour Valmont se trouva face à face avec d'Altarez.

– Mon cher ami, dit-il, sois heureux d'être aimée par cette jeune fille... c'est un ange ! Oui, d'Altarez, c'est un ange !...

Et Valmont serra la main de son ami avec force.

– Mon cher Valmont, répliqua d'Altarez, je te l'ai dit : je ne sais pas si elle m'aime. Mais demain, peut-être, je le saurai...

Les funérailles du Commissaire Desprès eurent lieu le lendemain, et la cérémonie religieuse fut célébrée dans la salle d'armes que, selon les besoins, on convertissait en chapelle. Tous les officiers de l'armée étaient présents. De tous les personnages que nous connaissons il ne

manquait que M<sup>me</sup> Desprès ; la veuve du Commissaire ne s'était pas sentie la force d'assister au service funèbre, et encore moins celle de suivre la dépouille mortelle de son mari au lieu de la sépulture. Mais Isabelle était là, dans sa longue robe noire. La pâleur de son visage la faisait ressembler, elle si menue, si délicate, à une poupée de cire. Mais qu'elle était belle cette gracieuse poupée, et combien fragile, dans son chagrin, elle avait l'air : nul n'eût osé la toucher de crainte de la voir se briser au moindre contact.

Puis, six officiers se chargèrent du cercueil pour aller le porter dans la fosse qui avait été creusée non loin du lieu où le duel avait tourné en une fin si inattendue et si tragique. Le cortège se forma. Isabelle se plaça d'elle-même immédiatement après les porteurs. Alors d'Altarez, la voyant seule, s'approcha et offrit son bras.

La jeune fille en levant ses yeux humides et tristes sur le jeune homme, aperçut derrière lui la silhouette grave et fière du Capitaine Valmont.

– Monsieur d'Altarez, murmura-t-elle avec un

sourire reconnaissant, je vous remercie de cette attention de votre part. Mais je vois là votre ami...

Et assez haut pour être entendue du Capitaine canadien elle ajouta :

– Au fait, Capitaine d’Alvarez, permettez à votre ami le Capitaine Valmont de m’offrir son bras !

Et, se disant, elle regardait Valmont avec un sourire invitant.

D’Alvarez se troubla visiblement et recula, mais nul ne vit son trouble, car tous les yeux se trouvaient fixés sur la belle enfant. Et Valmont vint à son appel... Quoi ! déjà la jeune fille se rappelait la promesse que lui avait faite le jour précédent le Canadien, « que, si elle avait besoin de lui, de l’appeler, et lui accourrait... » Et lui, Valmont, n’oubliait pas sa promesse.

– Mademoiselle, dit le capitaine canadien en s’approchant, c’est pour moi un honneur dont je ne me reconnais pas digne. Mais puisque vous daignez m’y convier, je m’empresse de me rendre à vos désirs qui, pour moi, sont des ordres

désormais.

Et, galamment, il offrit son bras à Isabelle. Celle-ci s'y suspendit aussitôt avec une grâce charmante et en même temps, aurait-on pensé, avec une confiance sans bornes. Lorsque le cortège se mit en marche, Isabelle recommença de pleurer. Valmont lui souffla quelques consolations à l'oreille, mais la jeune fille ne paraissait pas l'entendre ; elle marchait en chancelant, et n'eût été le bras solide de Valmont, elle n'aurait pas été capable de faire cinq pas sans tomber.

Mais Isabelle n'était pas seule à chanceler : derrière le cortège, le dernier de tous, seul et livide, venait d'Altarez. Oui, il chancelait lui aussi... de désappointement et, peut-être, de jalousie. Quoi ! était-il possible qu'Isabelle lui préférât Valmont ? D'Altarez, à cette pensée atroce, sentait son cœur se fondre comme s'il eût été posé sur un feu de charbon. Mais fier, et possédant encore l'orgueil de sa race, il n'eût voulu pour rien au monde qu'on surprît les secrets de son cœur et les tourments de son esprit.

Il se raffermir sur ses jambes et commanda à son masque un air indifférent. Quand on atteignit le lieu de la sépulture, le jeune homme avait repris à peu près sa physionomie ordinaire.

La dernière cérémonie fut courte ; en moins de vingt minutes le cercueil avait été descendu dans la fosse et celle-ci comblée. Puis le cortège s'apprêta à revenir au fort.

Jusque-là Isabelle n'avait pas cessé de pleurer malgré toutes les paroles de réconfort que lui avait chuchotées Valmont. Mais alors, avec une énergie et une volonté qu'on ne lui connaissait pas, la jeune fille sécha ses larmes et leva ses yeux brillants et doux sur son cavalier.

– Monsieur le Capitaine, dit-elle avec un sourire plus doux encore que l'effluve de ses yeux, je vous remercie, et j'ajoute que si vous avez commis une faute, ou, mieux, si vous croyez avoir commis telle faute, cette faute est désormais oubliée et pardonnée. Adieu, Capitaine ! conclut la jeune fille en dégageant discrètement son bras.

Et elle fit un prompt mouvement comme pour s'éloigner. Mais elle parut se raviser aussitôt.

Amplifiant son bon et beau sourire, elle reprit :

– Non, Capitaine, je n’ai pas le droit de vous dire adieu... Mettons que nous nous reverrons... Oui, oui, nous nous reverrons, car Dieu ne voudra point que nous soyons séparés à tout jamais !

Et, cette fois, elle quitta Valmont qui demeura tout abasourdi par ces paroles de la jeune fille, paroles qui résonnèrent à son ouïe avec un accent prophétique bien singulier. Et ce fut à son tour de suivre, le dernier, le cortège qui reprenait le chemin du fort. Quant à Isabelle, elle était allée à d’Altarez, disant :

– Monsieur d’Altarez, je viens vous prier de me ramener au fort. Puisqu’il m’est donné d’avoir deux amis qui m’ont offert leur dévouement, j’en profite, et, selon les circonstances, je compterai sur l’un ou sur l’autre.

La joie faillit étouffer le cœur meurtri du Capitaine des Grenadiers, et sur son visage assombri la lumière se répandit. Le commencement de jalousie qui avait mordu le cœur du jeune homme s’était éclipsé, car

d'Altarez venait de comprendre qu'Isabelle, en réclamant tout à l'heure le bras de Valmont, avait simplement obéi à une convenance. Donc le beau rêve n'avait été qu'assombri au lieu d'avoir été brisé, et d'Altarez se voyait transporté dans un ciel rayonnant.

Mais Valmont... n'avait-il pas lui aussi fait un rêve ? Il regardait aller devant lui ce couple si charmant... Ah ! oui, tous les officiers le regardaient avec envie ce beau couple ! Car ils étaient de même taille, lui et elle, gracieux et délicats tous deux. Par le physique déjà la Nature les avait rapprochés, et pourquoi cette même Nature n'achèverait-elle pas le lien qui semblait commencer ?

– C'est vrai, pensait Valmont, ils sont bien faits l'un pour l'autre... et qu'ils soient heureux !

Mais, tout de même, le Capitaine Valmont était bien triste quand, un peu plus tard, il rentra dans ses retranchements.

## V

### *L'ennemi approche*

Le 3 juillet au matin Montcalm envoya en reconnaissance le long du Lac Saint-Sacrement un détachement de Canadiens. Il importait de savoir si l'ennemi approchait et en nombre aussi imposant que croyait le savoir le Marquis de Montcalm. Disons ici que, dans un rapport de ce même jour adressé à M. de Vaudreuil à Montréal, le général donnait un aperçu des moyens qu'il prenait pour arrêter les envahisseurs dont il fixait le nombre à « au moins » dix mille hommes, et ajoutait que les Anglais avaient rassemblé au Fort George un très gros matériel de guerre destiné à suivre l'armée envahissante. Comme on le voit, Montcalm, qui s'était basé sur les dires des émissaires qu'il avait dépêchés pour surveiller les apprêts de l'ennemi, estimait à beaucoup moins la

véritable force numérique des Anglais. Mais ces « dix mille hommes et ce très gros matériel de guerre » était encore un formidable capital ennemi. L'erreur des émissaires du général était due au fait d'une énorme flotte de berges que l'ennemi construisait pour « conduire à Carillon par voie du Lac une armée de dix mille hommes. » Ces émissaires ignoraient qu'une autre armée de cinq mille combattants s'était acheminée pour Carillon par des voies de terre. Et, en effet, ce jour-là, 3 juillet, les éclaireurs Canadiens, envoyés en reconnaissance, se heurtèrent subitement à l'avant-garde de cette petite armée à douze mille seulement du Fort Carillon. Il y eut là plusieurs échanges de coups de feu et quelques corps-à-corps entre Canadiens et Anglais avec pertes à peu près égales des deux côtés. Naturellement, les Canadiens cédèrent le pas et prirent leur course pour revenir au Fort rendre compte de leur mission. Quelques Canadiens s'étaient momentanément égarés, et ils avaient pu voir défiler sous les bois et à travers des marais plusieurs régiments de cette armée. Aussi, à leur retour au Fort le 4 juillet,

estimèrent-ils à dix mille hommes cette armée qui n'en comptait que cinq mille.

Montcalm et ses officiers ne purent s'empêcher de frémir de malaise en calculant que leur poignée d'hommes devrait faire face à vingt mille soldats anglais !

Par surcroît, d'autres émissaires, chargés de surveiller le Lac Saint-Sacrement, vinrent le même jour affirmer que les Anglais descendaient le Lac avec trois cents berges, quatre ou cinq cents chaloupes et plusieurs centaines de radeaux, le tout chargé d'hommes, de vivres et de matériel de guerre dont, encore, le total était exagéré.

L'armée de la Nouvelle-France, à l'ouïe de ces rapports, fut vivement impressionnée et quelque peu consternée. Pigmée qu'elle était, en effet, comment pourrait-elle résister ou arrêter la marche du géant qui marchait contre elle à grandes enjambées ?

Montcalm réunit son état-major et tint conseil. Le courage des officiers raffermi celui des soldats, et l'émoi fut tôt dissipé. Si, à la vérité, l'armée française était petite et médiocrement

équipée, elle possédait l'avantage de la position. Montcalm et ses officiers savaient que le nombre n'est pas nécessairement un facteur de victoire, et que le bon moral d'une armée, fût-elle dix fois inférieure numériquement à l'ennemi, son courage, sa discipline et certains avantages de terrain sont de bons appoints de victoire. Au surplus, l'Histoire leur avait enseigné qu'une poignée de braves peut suffire pour arrêter la marche d'une nombreuse armée ennemie et, quelquefois, la mettre en déroute. Au temps de la superbe Sparte, Léonidas arrêtait au Thermopyles la redoutable armée de Xerxès et il n'avait à sa suite que trois cents hommes. Plus près de nous voyons notre fougueux Salaberry, avec ses trois cents Canadiens, arrêter à Chateauguay et mettre en déroute une armée américaine de pas moins de sept mille hommes.

Montcalm et son armée possédaient bien l'avantage de la position, mais quand le général eut été informé que vingt mille hommes au lieu de dix mille, comme il l'avait pensé, marchaient contre Carillon, il jugea alors ses défenses trop faibles et son camp moins bien établi qu'il avait

cru. Toute l'armée, en effet, avait pris position en bas des hauteurs de Carillon. Elle occupait un bas-fond où l'ennemi, à cause de son nombre, aurait pu l'assaillir et l'anéantir. Montcalm fit changer la disposition du camp, en ce sens qu'il fit retrancher son armée sur les pentes douces qui aboutissaient à la sortie du promontoire où s'élevait le Fort Carillon, et il fit étendre ses deux ailes de façon à couvrir le plus de terrain possible. Dans le bas-fond il laissa trois cents Canadiens sous les ordres du Capitaine Valmont.

Donc, le reste de ce jour du 4 juillet et toute la nuit qui suivit, l'armée française se remit à l'œuvre pour refaire ses retranchements. En outre, dans le bas-fond, Montcalm ordonna de nouveaux abatis pour que l'ennemi, en sortant des bois qui bordaient le Lac Saint-Sacrement, se trouvât en face d'un vaste champ de tronc d'arbres et de branches entremêlés qu'il aurait à franchir avant de pouvoir aborder les ouvrages de l'armée française. Celle-ci, alors, des points élevés qu'elle occuperait aurait l'avantage de faire pleuvoir sur l'ennemi à découvert une grêle de projectiles susceptibles de causer de lourdes

pertes. En plus, par des sorties opportunes les défenseurs du Canada pourraient non seulement, inquiéter l'ennemi, mais même le harasser. Tout bien pesé, Montcalm pensa qu'il lui serait possible, sinon de gagner une grande bataille, de malmener l'ennemi au point de le forcer à la retraite et de le décourager tout à fait dans sa tentative de marcher jusqu'à Montréal.

On sait, depuis, que Montcalm voyait juste et que ses prévisions furent tellement dépassées que l'action de son armée fut un prodige.

À présent que notre lecteur possède une assez bonne vision du camp français, nous reviendrons aux faits et gestes de nos principaux personnages.

Au cours de cet après-midi du 4 juillet, et plutôt sur le déclin du jour, au moment où le Capitaine Valmont, pour obéir aux ordres venus de l'État-Major, mettait ses hommes à l'œuvre pour pousser plus loin le champ d'abatis, un soldat de la garnison vint lui remettre un message, disant :

– Capitaine, j'ai ordre de rapporter une réponse à cette missive.

– De qui cette missive ? interrogea le capitaine en ne découvrant sur le pli aucune souscription et rien qui pût le renseigner sur le nom de la personne qui lui écrivait.

– De Mademoiselle Desprès, répondit le soldat.

Valmont était si peu préparé à ce nom qu’il trembla d’une émotion inquiète et joyeuse à la fois. Il n’avait pas revu Isabelle depuis le matin de l’enterrement du Commissaire Desprès, c’est-à-dire depuis deux jours, mais il n’avait pas cessé de songer à elle, bien qu’il fît mille efforts pour chasser un souvenir et une image qui l’obsédaient. Car, croyant qu’Isabelle aimait d’Altarez, l’amitié qui le liait à ce dernier lui interdisait de penser à cette séduisante jeune fille. Et Valmont n’avait pas davantage revu d’Altarez qui, depuis l’affaire du duel, dépensait tous ses loisirs auprès de la veuve et de l’orpheline. Au surplus, Valmont croyait que M<sup>me</sup> Desprès et sa fille avaient quitté le fort, car il avait été rumeur dans le camp le lendemain des funérailles du Commissaire que la mère et la fille devaient

retourner à Montréal immédiatement. Ce message étonna donc Valmont grandement : d'abord parce qu'il pensait Isabelle partie et en route pour Montréal, ensuite parce qu'il s'imaginait et croyait qu'Isabelle l'avait oublié.

Voici ce qu'il lut, non sans une grande joie qu'il sut dissimuler aux yeux du soldat qui le lorgnait.

« Monsieur le Capitaine, vous me ferai grand plaisir si ce soir, à huit heures, vous vous trouvez à la porte du Fort. J'aurai une communication à vous faire...

Isabelle. »

Ce laconique billet voulait dire peu de chose... une communication « quelconque » qu'Isabelle voulait lui faire ! Et, pourtant, Valmont sentit toute son âme tressaillir de bonheur.

– Rapporte à Mademoiselle, dit-il au soldat, que je me rendrai à son désir.

Le soldat s'en alla. Valmont se mit à réfléchir,

tantôt le cœur assailli de joie, tantôt d'inquiétude. Que lui voulait Isabelle ? Une communication... disait le billet. Était-ce un danger qui menaçait Valmont que lui ignorait et que connaissait Isabelle ? Mais un danger... d'où ? Valmont ne se connaissait pas d'ennemis. Il pensa tout à coup à d'Altarez, mais non comme à un ennemi. Puis le souvenir de M<sup>me</sup> Desprès se présenta à lui... Quoi ! est-ce que la malheureuse veuve songeait à tirer vengeance ? Non, ce n'était pas possible. Incapable de résoudre le problème qui énervait son esprit, Valmont se mit à penser à Isabelle. Il se complut à la revoir, à se griser de ses charmes. Et c'était contre sa volonté. D'ailleurs, depuis deux jours toute sa pensée était remplie d'Isabelle. Ses nuits avaient été peuplées de beaux et radieux songes où étincelait l'image de la jeune fille. Mais entre lui et elle survenait l'image d'Altarez, d'Altarez qui se montrait à Valmont comme un ennemi. Alors le capitaine canadien avait de terribles soubresauts sur son lit, et il sortait de ses rêves et de son sommeil en poussant des grognements indistincts. Et la nuit d'avant il avait été si agité dans son sommeil que

Bertachou, qui couchait à côté de lui. lui avait demandé s'il était malade.

– Non, avait répondu Valmont, c'est la chaleur, mon vieux...

– La chaleur !... Pourtant, avait songé Bertachou, les nuits sont fraîches, et quelquefois même elles sont plutôt froides.

– Il me semble, avait répliqué Bertachou, qu'il ne fait pas trop chaud.

Valmont s'était impatienté.

– Eh bien ! si ce n'est pas la chaleur, mettons que c'est le froid...

Et le capitaine s'était brusquement replongé dans le sommeil et dans ses rêves exquis.

Un peu intrigué, Bertachou, qui avait l'expérience de cinquante années d'existence, se mit à réfléchir. Puis il sourit...

– Je tiens le fil, se dit-il, c'est « la petite »  
Quoi ! c'est, plus clair que l'œil d'un chat !

Bertachou avait bien deviné. Plus que ça, il avait deviné ce que lui-même, Valmont, n'osait

penser : que le Capitaine aimait Isabelle. Oui, Valmont aimait Isabelle, mais sans le savoir et encore moins le vouloir, attendu que la jeune fille lui paraissait une promise à laquelle il lui était, par les lois de l'honneur et de l'amitié. défendu de penser et de toucher.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il dût arriver, le capitaine se présenta à la porte du Fort sur les huit heures sonnantes. Bertachou avait accompagné son capitaine jusque-là, puis il s'était dirigé vers la cantine où, avait-il déclaré, il sentait le besoin de se mouiller un peu la lulette.

C'était encore un de ces splendides crépuscules d'été remarquables surtout en ce pays accidenté avec ses lacs et ses rivières, ses bois touffus et nuancés, ses coteaux et ses montagnes. Le soleil venait de se coucher. De légers nuages, teints d'une ocre rouge ou jaune et à peine mobiles, flottaient au-dessus de l'horizon de l'Ouest semblables à des panaches de fumée sortis de quelques gueules de volcans inconnus. Puis toute la voûte du firmament était magnifiquement bleue, et à la voir se poser à la

crête des monts lointains puis s'élever graduellement et à l'infini au-dessus des vallées profondes, cette voûte merveilleuse semblait être une immense coupole. Pleine d'échos mystérieux, elle retentissait de toutes espèces de bruit, de rumeurs et de chants. C'était, vers les abatis, le bruit d'arbres s'abattant sur le sol, et c'était le choc des haches ; puis montaient dans l'espace les ordres des officiers, des appels, des coups de sifflet et quelquefois de longs et interminables éclats de rire. Et c'étaient encore les trémolo et les gazouillis tombant des rameaux des arbres, l'ululation de curieuses chouettes perchées aux cimes qui dominaient le fort, le glapissement de jeunes loups rôdant sous la futaie voisine et le monotone ramage des grenouilles dans les marais.

Tous ces bruits, toutes ces rumeurs se confondaient en échos joyeux qui remuaient doucement le cœur de Valmont. Car le capitaine, en attendant celle qui lui avait donné rendez-vous, contemplait le paysage environnant et prêtait une oreille ravie à cette harmonie qui semblait palpiter d'amour. Oui, de toutes parts,

ainsi le sentait Valmont, la joie et l'amour se manifestaient dans la nature. Mais est-ce que cette joie et cet amour n'étaient pas plutôt des reflets ou des échos partis du cœur de Valmont ? Est-ce que cet amour qui emplissait l'espace autour de lui, amour qui chantait au-dessus de sa tête, qui fourmillait dans les herbes sous ses pieds, n'était pas son amour à lui qui s'exhalait de son âme ? Oui, et pour la première fois en sa vie un luth vibrait en lui, qu'il avait jusque-là ignoré et dont les sons et les accords si doux le ravissaient. Il entendait avec délice un mystérieux carillon à huit clochettes d'or lui murmurer en sourdine le nom d'Isabelle. Et Valmont tressaillit violemment et de joie et de peur. Il aimait, enfin, il le sentait et ne pouvait plus repousser la caresse d'amour qui l'enveloppait de son étrange fascination. Il aimait, lui qui n'avait jamais aimé, lui qui n'avait jamais songé à aimer. Il aimait tout à coup. Était-ce possible ? Oui, car l'amour jaillit d'un cœur fermé comme l'étincelle du brasier mourant, un souffle suffit. Oui, Valmont sentit tout à coup son cœur tout inondé de cette joie d'aimer, de même qu'il en sentit en même temps

l'épouvante... l'épouvante d'aimer une enfant qu'il n'avait pas le droit d'aimer parce qu'elle était la promise d'un autre qui se trouvait son ami. Or, chez Valmont l'amitié primait, tout, et il aurait brisé son cœur, si ce cœur eût voulu être traître à l'amitié. Ah ! non ! non !... s'il est vrai qu'il aimait Isabelle, il arracherait son cœur plutôt que de courir le risque de succomber sous l'attrait qui le captivait ! Non ! non, Isabelle appartenait à d'Altarez, elle ne pouvait lui appartenir ! Et l'amour qui, la seconde d'avant, venait de naître dans un souffle de joie indicible, s'abîma soudain dans un vent d'amertume et de douleur.

Hélas ! c'est, ainsi qu'est fait l'amour... l'amour vrai : c'est un composé de joie et de douleur ! Et Valmont en sentait pour la première fois la douce et en même temps l'âpre expérience.

C'est à ce moment, cinq minutes à peine depuis qu'il était là, qu'une voix mélodieuse bien connue... une voix du Ciel peut-être – dit dans un murmure derrière lui :

– Je savais bien que vous viendriez à mon appel, Monsieur le Capitaine... Merci !

Valmont, se retournant en sursaut, demeura ébloui devant la radieuse enfant qui lui souriait de ses lèvres rouges, qui le regardait de ses grands yeux bleus si profonds qu'ils semblaient des gouffres d'azur illuminés de rayons d'or.

La jeune fille reprit aussitôt, en promenant un regard inquisiteur autour d'elle :

– Donnez-moi votre bras, Monsieur, et prenons quelque sentier désert où nous pourrons nous entretenir sans crainte de nous voir dérangés par les importuns.

Valmont fut incapable de parler. L'émotion gonflait sa poitrine et obstruait sa gorge. Automatiquement il offrit son bras. Isabelle s'y attacha, elle serra fortement contre elle ce bras d'homme, et ce fut elle qui entraîna le capitaine, sous bois, dans un sentier tout à fait solitaire, un sentier qu'elle connaissait bien, dans lequel trois jours avant elle avait rencontré Valmont. Le sentier menait vers les abatis, puis il côtoyait un moment la rivière la Chute, s'engageait sous de

grands bois d'épinettes et allait aboutir sur les rives du Lac Saint Sacrement. Dans ce sentier déjà envahi par les ombres du soir Valmont se laissait entraîner d'abord, puis à son tour, sans savoir, il entraîna Isabelle, car il s'était mis à marcher très vite. Des perdrix surprises s'envolaient brusquement en caquetant d'émoi. Les oiseaux se taisaient pour regarder passer cette belle fille et son beau cavalier. Tous deux marchaient, de plus en plus vite, silencieux. Sur sa robe de deuil Isabelle avait jeté une longue mante grise à capuchon, et les pans de la mante balayaient les herbes et faisaient un bruit de battements d'ailes. Le capuchon retombait en arrière laissant à découvert la jolie tête blonde dont les mèches de cheveux d'or papillotaient. Et plus la marche avançait, plus le teint riche de la jeune fille s'animait. Ses joues au velouté de pêche devenaient rouge grenat, et c'étaient comme deux beaux fruits juteux avec les perles de sueur qui y miroitaient. Si à cette minute, Valmont l'eût regardée, il aurait été tenté de mordre dans ces fruits. Mais Valmont ne regardait pas sa compagne, il regardait droit

devant lui. Mais elle, parfois, le regardait d'un coup d'œil scrutateur comme pour essayer de saisir la pensée de ce taciturne. Car l'on marchait depuis vingt minutes et pas un mot n'avait été échangé. Isabelle comprit qu'il attendait qu'elle, la première, engageât la conversation. Au reste, n'était-ce pas à elle à parler la première ? N'avait-elle pas une communication à faire à ce beau capitaine ? Eh bien ! oui, elle le trouvait beau ce Capitaine Canadien, ce fier garçon de sa race ! Car elle était canadienne aussi, cette Isabelle : elle était venue au monde dans la capitale de la Nouvelle-France. Plus tard, son père alla remplir un poste à Montréal. Et c'est là que grandit Isabelle, et Isabelle s'était dit depuis longtemps qu'elle marierait un Canadien de préférence à un Français. Non pas qu'elle manquât de sympathie pour les Français, dont son père et sa mère étaient, mais elle craignait que, on épousant un Français, elle fût contrainte plus tard de quitter son pays, qu'elle aimait beaucoup, pour aller vivre ou en France ou dans une autre colonie où elle serait comme étrangère.

Est-ce à ces choses que pensait la jeune fille ?

Peut-être ! Mais le silence entre elle et Valmont, à force de se prolonger, finissait par devenir un peu gênant, et ce fut le capitaine qui le rompit. On venait d'atteindre le champ d'abatis, et de là le sentier gagnait la rivière La Chute. On était déjà loin du fort. Valmont dit d'une voix un peu timide et sans regarder sa compagne :

– Mademoiselle, j'ai bien hâte de recevoir de vous cette communication...

– Au fait, interrompit Isabelle en riant avec ingénuité, suis-je un peu distraite. Mais plus loin, si vous le voulez, Capitaine, je vous la ferai cette communication. Tenez... lorsque nous aurons atteint le lac !

– Le lac !... fit Valmont avec surprise et en regardant, cette fois, sa compagne qu'il trouva si belle, qu'il détourna les yeux par crainte que l'éblouissement ne le fit tomber. Mais c'est un peu loin, le lac, ajouta-t-il, et, il sera tard...

– Tard ? sourit Isabelle avec une moue d'indifférence. Bah ! cela ne m'inquiète pas. Ne suis-je pas avec vous ?

Elle le regarda de grands yeux pleins de confiance et d'amour, peut-être.

– Mais vous serez fatiguée !... dit encore le capitaine.

– Non. J'aime la marche, savez-vous. Si je ne me retenais pas, je courrais, tout le jour, la forêt, les coteaux et les vallons. Allons au lac, Capitaine...

Il consentit d'autant plus qu'il se plaisait, même sans échange de paroles, dans la compagnie de cette enfant. Il aimait, là, la sentir s'appuyer sur son bras tant elle paraissait s'abandonner à lui ; et il frémissait de cet orgueil de l'homme qui vient de conquérir la compagne de sa vie. Oh ! qu'il fût allé loin ainsi, au bout du monde si on le lui avait commandé, quitte à porter dans ses bras un fardeau qui lui aurait été le plus cher et le plus précieux.

Tous deux marchèrent encore en silence durant plusieurs minutes. À un tournant du sentier qui devenait plus sombre de moment en moment, Isabelle ralentit son allure et retenant son cavalier, elle dit avec un accent candide :

– Pas si vite, mon Capitaine... il fait si bon !

– Oui... et si beau ! murmura le capitaine en soupirant d'aise.

Ils marchèrent moins vite. Là, sous de hautes épinettes et sur un tapis de mousse soyeux le sentier devenait sinueux et plus étroit. Souvent, elle et lui devaient se serrer l'un contre l'autre pour ne pas se heurter aux fûts résineux des arbres. Et l'ombre, presque épaisse, était saturée des odeurs de résine et la fraîcheur y était plus grande. Un grand silence planait sous cette voûte de rameaux verts au travers desquels glissait le rayon d'une timide étoile qui venait de s'allumer dans la voûte plus lointaine et moins sombre des cieux.

Tout à coup, il sembla que les fûts et les rameaux s'écartaient sur le passage des deux amis, que la forêt entière s'éclipsait dans une nuit mystérieuse et que le sentier se changeait en une large avenue... Ou, plutôt, il leur sembla, par un effet d'optique, qu'ils abandonnaient la terre pour entrer dans l'azur du firmament. Et ils s'arrêtèrent d'un commun accord, éblouis tous

deux, devant une nappe d'eau si tranquille qu'elle était un miroir dans lequel le ciel se regardait...

C'était le Lac Saint-Sacrement.

Une belle pierre blanche était là sur le sable gris de la rive. Isabelle y entraîna son compagnon. Ils s'assirent et demeurèrent rêveurs en contemplant les poétiques paysages autour d'eux.

Tout à coup Isabelle tressaillit, regarda son compagnon avec surprise et demanda :

– Qu'est-ce cela, Capitaine ? Entendez-vous ?...

– Cela, Mademoiselle, fit Valmont avec un sourire énigmatique... Écoutez bien encore, et voyez d'où cela vient !... Ce sont les fanfares des Anglais...

Le son de musiques guerrières et joyeuses à la fois arrivait jusqu'à eux, mais si faible, que ces musiques devaient être très loin. Quand l'écho devenait plus sonore, on les entendait mieux et elles avaient des airs de victoire. Isabelle et Valmont comprirent que les Anglais, confiants en

leur force, se plaisaient à acclamer d'avance la victoire pour leurs armes.

Durant dix minutes ils écoutèrent les sons mourants de ces musiques ennemies, puis tout se tut et le silence solennel de la nuit domina de toutes parts.

Valmont, alors, parla.

– Mademoiselle, le moment n'est-il pas venu que vous me fassiez part...

La jeune fille l'interrompit en égrenant un joli petit rire.

– Ah ! ah ! que vous êtes impatient, mon Capitaine ! Mais vous avez peut-être raison... Pourtant, à présent et sans savoir pourquoi, il me coûte de vous faire cette confidence...

– Une confidence ! balbutia Valmont, surpris et ému.

– Oui, une petite confidence. Et je vais me hasarder à vous la faire. Mais vous n'aurez garde de me mal juger. Mais auparavant, et pour éviter un jugement défavorable, pourquoi ne pas vous dire de suite que mon père et mère m'ont toujours

laissé beaucoup de liberté, à ce point que j'ai peur, souvent, d'en abuser. Soyez tranquille, Monsieur, je n'en ai pas abusé, je l'aimais tellement cette chère liberté que je faisais en sorte de la conserver longtemps, sinon toujours. Eh bien ! je ne l'aurai pas conservé aussi longtemps que j'eusse désiré, car déjà on songe à me la retirer.

– Et pour quelle raison ?

– Celle-ci : ma mère veut me marier !

Oh ! cette confiance que Valmont attendait... Elle survint si brusquement que le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir... Il tressaillit violemment... et trop visiblement, Isabelle lui demanda en riant :

– Avez-vous froid. Capitaine, que je vous sens frissonner ?

– Non, Mademoiselle... c'est la surprise !

– D'apprendre qu'on veut me marier, n'est-ce pas ? Oh ! mais je fus bien plus surprise que vous lorsque, ce matin, ma mère m'a annoncé la chose presque à brûle-pourpoint. Et pourtant je m'y

attendais un peu... j'en avais une sorte d'intuition.

Cette nouvelle n'avait pas seulement surpris le capitaine, elle le bouleversait. D'un côté, cette nouvelle lui faisait mal, très mal, sans qu'il sût dire pourquoi ; de l'autre, elle le remplissait de joie, parce que, selon les paroles de la jeune fille, ce mariage n'était pas de son goût puisqu'elle le considérait comme une atteinte à la liberté qu'on lui avait laissée jusqu'à ce jour. Et Valmont devinait que la jeune fille, prise dans une sorte d'étau tel qu'un futur mari – qu'elle n'aimait probablement pas – qui la convoitait et sa mère qui lui commandait de prendre ce mari, accourait à lui, Valmont, pour lui demander conseil ou requérir sa protection contre ceux-là qui voulaient asservir la volonté et le cœur d'Isabelle. Mais la chose lui paraissait si délicate, et il avait tellement peur d'apprendre quelque pire nouvelle, comme celle-ci, par exemple : qu'Isabelle, aimant d'Altarez et s'étant donnée à lui, se voyait contrainte par sa mère d'épouser, peut-être, un autre officier de l'armée. Et Valmont, qui aimait Isabelle maintenant et qui, en son tréfonds, aurait souhaité que des circonstances se fussent alliées

pour favoriser son amour... oui Valmont avait peur d'apprendre qu'il n'y avait pour lui nul espoir. Et cette peur lui suggéra de changer le sujet de conversation. Il dit, la voix mal sûre, presque tremblante :

– Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

– Certainement.

– Je voulais vous demander, depuis un moment, s'il est vrai que vous deviez regagner Montréal le lendemain des funérailles de votre père ?

– C'est très vrai. Mais voilà qu'est survenue tout à coup cette affaire de mariage, ou, plutôt, de fiançailles qui a retardé notre départ. Ah ! je vous l'annonce de suite : nous partirons demain. Monsieur de Montcalm a mis à notre disposition un petit navire à bord duquel nous remonterons le Lac Champlain. De là à Montréal, à moins de trouver un véhicule plus confortable, nous voyagerons en charrette. Mais je reviens à ce que je vous disais... à ces fiançailles que ma mère veut faire ce soir.

– Ce soir !... fit Valmont dans un souffle oppressé.

– Oui, ce soir... Et peut-être, à l'heure présente, seraient-elles faites, consommées, si je ne m'étais pas échappée du fort.

Elle se mit à rire doucement en considérant le visage altéré de Valmont. Et son rire résonnait avec un quelque chose de malicieux ou de taquin. Quoi ! avait-elle deviné le secret du capitaine ? Oh ! c'est que les femmes, souvent, dans les affaires de cœur voient plus loin, ou, mieux, plus profondément que les hommes. Même la jeune fille qui ne fait que de s'exercer aux jeux de l'amour, elle pénètre un cœur d'homme avant que le sien n'ait été scruté, et elle se dit avec assurance : celui-là m'aime ! Si elle n'affirme pas toujours au présent, elle se rattrape au futur : il m'aimera ! Isabelle, avec la sagacité qui semblait orner son esprit, avait dû lire au fond du cœur de Valmont, et, à cette minute, elle pouvait se dire peut-être : il m'aime ! Et son rire était aussi heureux, et la joie du rire, la confiance qu'elle manifestait à l'égard de ce jeune homme qui lui

était encore un étranger, son abandon, tout semblait prouver qu'Isabelle avait deviné la vérité. Elle demanda en voyant le capitaine demeurer silencieux :

– Dois-je penser que vous désapprouvez ma conduite ?

– Oui, je pense que vous avez eu tort, répondit Valmont en essayant de retrouver son calme.

– Oh ! s'écria Isabelle avec une certaine confusion et peut-être avec une grande déception, est-il possible, Capitaine, que vous me blâmez ?

– Non que je veuille vous blâmer, Mademoiselle ; mais je comprends que vous aurez causé un grand chagrin à votre mère et un terrible désappointement...

– À mon futur ?... C'est vrai que j'ai bien pensé à tout cela. Ah ! à propos, voulez-vous savoir quel est mon futur... celui qu'on me destine pour mari ?... Votre ami, le Capitaine d'Altarez...

Valmont s'attendait un peu à ce nom, et il ne se troubla pas. D'ailleurs, il avait réussi à

reprendre tout son sang-froid, à imposer le silence aux voix de son cœur. Il répondit avec assurance et un grand accent de sincérité qui impressionna Isabelle :

– D’Altarez, mademoiselle, est un brave garçon, un excellent gentilhomme, et riche, jeune, joli... Je vous félicite de tout cœur.

Isabelle ne riait plus, elle ne souriait même pas. Elle était devenue très grave, presque chagrine.

– Monsieur le Capitaine, dit-elle, vous ne me comprenez pas, car si vous m’aviez comprise, vous ne m’auriez pas félicitée pour ce dont je ne me félicite pas moi-même. Eh bien ! apprenez que je n’aime pas Monsieur d’Altarez, et vous m’aurez comprise après !

– Mais lui, Mademoiselle, il vous aime peut-être... ardemment même !

– C’est vrai, il m’aime... il m’aime beaucoup. Voilà bien ce qui me peine. Car j’ai pour lui une certaine estime, mais cette estime ne me paraît pas suffisante pour que je consente à unir pour

toujours ma destinée à la sienne. Je ne me sens pas pour lui d'amour... c'est-à-dire ce sentiment intime qui me porterait, sans regret, sans crainte, à me donner à lui avec confiance, avec bonheur. Sans cet amour, Monsieur, pourrai-je être heureuse avec lui, sera-t-il heureux avec moi ? Je ne le crois pas.

– C'est vrai, soupira Valmont, il ne saurait y avoir de bonheur ni pour vous ni pour lui.

– Ah ! je suis contente de vous entendre parler ainsi. Et à présent il ne m'en coûte plus autant de vous demander un grand service.

– Parlez, Mademoiselle, je suis prêt à me rendre à vos désirs.

Et la voix du capitaine avait maintenant un accent curieux, méconnaissable. Oh ! c'est que depuis deux minutes il faisait d'inouïs efforts pour empêcher son cœur d'éclater. Quoi ! Isabelle ne venait-elle pas d'avouer qu'elle n'aimait pas d'Altarez ?... Et maintenant, l'âme frissonnante d'angoisse, il attendait de connaître la nature du service qu'Isabelle allait lui demander.

– Capitaine, reprit la jeune fille avec quelque timidité dans l’accent de sa voix, je n’ai pas oublié ce que vous m’avez promis l’autre jour : de compter sur vous si j’avais besoin de vos conseils ou de votre appui ; et vous avez ajouté que je pourrais vous appeler à quelque heure que ce fût. Je suis donc venue ce soir... ou, plutôt, je vous ai dit de venir à moi parce que je veux vous prier de voir votre ami, Monsieur d’Altarez, et de lui confier que je ne l’aime pas et que ce mariage de nous deux est impossible. Moi, voyez-vous, je n’aurais pas le courage de lui dire ces choses... J’ai pensé à vous, Capitaine, et j’ai cru que vous ne refuseriez pas de vous charger de cette mission.

Valmont demeura confondu. Il ne regarda pas Isabelle qui, elle, le regardait en attendant sa réponse. Il ne la regardait pas parce qu’il craignait qu’elle ne surprît dans la lumière de ses yeux le secret de ses pensées. À cette minute le cœur de Valmont se trouvait partagé entre deux sentiments à peu près égaux : la joie, l’amertume. La joie, parce qu’Isabelle n’aimait pas d’Altarez et ne le voulait pas pour époux ; l’amertume,

parce que son amitié pour d'Altarez souffrait de la terrible déception qui frapperait le Capitaine des Grenadiers. Et là surgissait pour Valmont une troublante interrogation : si Isabelle n'aimait pas d'Altarez, qui donc était l'heureux élu de son cœur ?... Mais là aussi de sombres idées l'assaillaient, et le pauvre Valmont s'imagina tout à coup qu'il n'était rien pour Isabelle... tout au plus un grand ami qu'on aime à choisir pour confident. Non, assurément, Isabelle ne pouvait avoir jeté son dévolu sur ce fils de paysan, sans nom, sans fortune, un petit capitaine de milices simplement. Et Valmont voulut se faire à cette déception pour s'accoutumer à la souffrance. Oh ! il n'en avait pas fini avec la souffrance... il ne faisait que de commencer à souffrir. Et déjà une autre souffrance se joignait à la première : se faire auprès d'un ami cher un messenger de malheur ! Aller dire à d'Altarez qui aimait... qui aimait avec toute la sève brûlante de son jeune cœur : « Mon pauvre ami, Isabelle ne t'aime pas... elle ne veut pas être à toi ! » Non, Valmont ne se sentait pas le courage d'accomplir cette mission. Pourtant, n'avait-il pas donné sa parole à

Isabelle de lui venir en aide au moment opportun ? Il le reconnaissait bien. Mais la mission que lui confiait la jeune fille était si difficile... presque impossible. Et puis – ah ! non, Valmont n'était pas meilleur qu'un autre, tout généreux que fut d'ordinaire son caractère – il se sentait froissé, mortifié, dans sa déception de ne pas se savoir l'élu d'Isabelle. Il lui en voulait et s'irritait contre elle, comme si c'eût été sa faute, à cette pauvre enfant, d'avoir fait naître dans le cœur de Valmont un amour illusoire. Et alors, par revanche, par malice, par cruauté, et que savait-il ? il était tenté de lui refuser le service demandé. Quoi ! était-il sensé qu'il souffrit seul ? Ne serait-il pas bon de faire souffrir un peu cette jeune fille qui, savait-on ? pouvait bien être une de ces terribles coquettes dont le plus piquant plaisir est de martyriser le cœur de leurs soupirants. Qui assurait à Valmont que cette petite fille de seize ans, seulement, voyez-vous ça ?... n'eût pas délibérément, par caprice, par fantaisie, sinon par méchanceté – car la femme est souvent méchante avec un cœur d'homme – simulé quelque amour pour d'Altarez ? Combien de femmes se sont plu

à enflammer des cœurs, pour les laisser se consumer ensuite et souffler avec dédain et mépris sur leurs cendres ? Valmont croyait que de telles femmes existaient ; aussi était-il porté, dans son irritation, à placer Isabelle dans la même catégorie. Mais pourtant... elle avait l'air si chagrin, elle paraissait si sincère... Et puis, est-ce qu'une enfant de seize ans peut être comédienne à ce point, avec cette assurance, cette maîtrise ? Il est vrai que, en dépit de son jeune âge, Isabelle était une fille précoce, mûrie plus tôt que la plupart des jeunes filles ; souvent on lui découvrait des airs de femme expérimentée, et dans son jeune corps d'adolescente elle pouvait porter un cœur de trente ans.

Toutes ces pensées tourbillonnaient avec une rapidité d'éclair dans le cerveau du capitaine, et à la fin, sans se décider à se charger de la mission d'Isabelle, il essaya d'un biais pour se dégager.

– Il me semble, dit-il, que votre mère pourrait mieux que moi faire cette démarche auprès du Capitaine d'Alvarez...

– Oh ! monsieur, s'écria la jeune fille avec

effroi, qu'osez-vous me suggérer ? Ma mère... Mais c'est à elle surtout que je redouterais de me présenter ! Mon ! non ! jamais je ne dirai à ma mère que je m'oppose à ses projets à mon sujet. Je vous assure, Capitaine, que j'ai pensé à tout et que j'ai pesé toutes choses : ou que j'aille à Monsieur d'Altarez, ce que je redoute, ou que vous y alliez pour moi, ce que je désire. Il ne saurait être d'autre alternative. Et que vous y alliez, me semble le meilleur moyen, car Monsieur d'Altarez est un gentilhomme, ainsi que vous me l'avez dit vous-même, et, à ce titre et avec la galanterie d'un gentilhomme, Monsieur d'Altarez comprendra de suite qu'il doit se rendre auprès de ma mère pour lui annoncer, et d'après des raisons qu'il saura imaginer, qu'il renonce à ma main. Voilà tout. Si, après, Monsieur d'Altarez me conserve quelque rancune, ce dont je le blâmerais, au moins je n'aurai rien à redouter de ma mère. Voyons, Capitaine, que décidez-vous ?

– Mademoiselle, répondit Valmont avec un courage héroïque, je ne reviens jamais sur ma parole. Puisque je vous ai promis assistance, j'irai

ce soir, cette nuit, trouver d'Altarez...

– Merci, Capitaine, merci, s'écria joyeusement Isabelle.

L'instant d'après, alors que la nuit était tout à fait venue, mais une nuit si pleine d'étoiles qu'elle était claire comme un demi-jour, Valmont et Isabelle s'engageaient dans le sentier qui remontait vers le fort. Ils allaient, silencieux encore, bras dessus bras dessous...

Lorsqu'ils furent arrivés à ce point où le sentier quittait la haute futaie pour se glisser entre le champ d'abatis et la rivière La Chute, et là où, en cette clairière, la nuit était plus lumineuse, une silhouette d'homme se dressa devant eux et en plein milieu du sentier.

C'était d'Altarez...

## VI

*Où l'amitié pourra se changer en haine...*

– Bonsoir, Mademoiselle !... dit avec un accent ironique le capitaine des Grenadiers.

Valmont et sa compagne s'étaient arrêtés brusquement, très surpris d'abord, très mal à l'aise ensuite. Isabelle, sur le coup et mue par la crainte instinctive de se voir prise en faute, abandonna le bras du capitaine. Une minute de silence gênant de part et d'autre suivit. Puis, Isabelle, avec une fort belle bravade et, peut-être, pour révéler nettement son choix, reprit vivement le bras de Valmont, le serra contre elle avec plus de force qu'auparavant et parut faire comprendre à d'Altarez que ce bras était son bras de confiance.

D'Altarez crut comprendre le geste de la jeune

filles, pour lui c'était clair... Aussi, se mit-il à ricaner avec un sarcasme outrageant, puis il dit sur un ton impossible à rendre, mais à coup sûr tout plein de la mordante ironie :

– Ah ! ah ! mademoiselle, mes soupçons deviennent une réalité : vous m'avez fui pour courir...

Il ne put en dire davantage. Valmont, pressentant l'injure, l'interrompit durement :

– Assez, d'Altarez. Prends garde de prononcer des paroles regrettables ! Si tu désires des explications avec mademoiselle, il me semble que tu aurais pu choisir un autre lieu et une autre heure.

– Ce qui veut dire, sourit d'Altarez toujours sarcastique, que je suis très importun en ce moment et que ma conduite frise l'espionnage ?

– Reconnais qu'elle est pour le moins singulière.

– Soit, admit d'Altarez. Mais en admettant que je veuille demander à mademoiselle des explications, n'ai-je pas le droit de choisir mon

heure ?

– Monsieur, s'écria vivement Isabelle en intervenant cette fois, pour couper court à toute discussion qui pourrait se prolonger et à laquelle le capitaine Valmont et moi nous ne tenons pas, apprenez que je ne vous dois aucune explication, et sachez bien surtout que vous n'avez aucun droit sur ma personne.

Cette fière réponse parut confondre d'Altarez. Il se troubla visiblement. Et, sans perdre tout à fait son accent railleur, il répliqua :

– Au fait, suis-je un peu sot ! Mademoiselle n'est ni ma fiancée, ni ma maîtresse, ni ma femme !

– D'Altarez... cria Valmont avec colère.

– J'ai fini déjà, mon cher ami, écoute seulement une seconde, poursuivit d'Altarez sur un ton de défi. Je ne veux nullement m'imposer en intrus dans vos... Enfin, je reconnais n'avoir aucun droit sur mademoiselle. Oui, je suis un sot. Je ne voyais pas non plus... je ne savais pas voir, j'étais aveugle. Quand on croit à l'amitié comme

à l'amour, on fait aisément de ces erreurs ; on est dupe à son insu parce qu'on s'est trop grisé d'espérances illusoires... Mais que dis-je ?... Allons ! je me retire. Allez votre chemin, mes amis, je suis un véritable sot !

Il jeta un éclat de rire sardonique et s'enfuit. En quelques bonds il avait disparu. Valmont et Isabelle demeurèrent un moment troublés et muets.

– Monsieur le Capitaine, murmura Isabelle rompant le silence, je crois bien que la mission dont je vous ai chargé est accomplie, c'est-à-dire qu'il me paraît inutile d'aller trouver votre ami pour l'inciter à renoncer à ses projets de mariage avec moi. Si, avant mon départ pour Montréal, il se présente au fort, ce dont je doute, je lui donnerai volontiers l'explication qu'il paraît désirer.

– Je veux bien me soumettre à vos désirs, Mademoiselle, mais il importe maintenant que j'aïlle chez d'Altarez, non pour lui parler de vous, mais de moi. Mon amitié pour lui me le commande. Il a conçu à mon égard, je pense, des

soupçons que je ne veux pas laisser subsister. D'ailleurs, demain d'Altarez comprendra mieux sa sottise, surtout quand je lui aurai parlé. Et comme je le connais pour un parfait gentilhomme, je suis certain qu'il vous portera des excuses.

– Non, non, je ne lui demande aucune excuse. Je serai satisfaite de savoir que vous lui aurez fait voir toute l'indignité de sa conduite ce soir.

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Il était environ dix heures et demie quand ils se trouvèrent à la porte du fort. Ils se séparèrent en promettant de se revoir le lendemain.

Lorsqu'Isabelle pénétra dans le boudoir de sa mère, celle-ci, très inquiète et nerveuse, attendait le retour de sa fille.

– Ah ! enfin, c'est toi, s'écria M<sup>me</sup> Desprès avec un accent de reproche dans lequel, cependant, dominait le plaisir de revoir sa fille. Veux-tu me dire d'où tu viens ?

– Chère maman, sourit Isabelle en s'asseyant

près de sa mère dont elle entoura la taille avec une filiale tendresse, faut-il que je te dise la vérité ou que je te fasse un mensonge ? Voyons, que préfères-tu ?...

– Que veux-tu dire, Isabelle ? fit M<sup>me</sup> Desprès avec surprise. Tu parles de mensonge... m'aurais-tu déjà menti par hasard ?

– Jamais, vous le savez bien ! C'est pourquoi je ne voudrais pas vous mentir ce soir. Mais si vous prenez un air trop rébarbatif, alors...

Elle se mit à rire doucement, câlinement. M<sup>me</sup> Desprès regardait sa fille avec un œil scrutateur et sévère à la fois, un œil qui n'était pas sans un gros brin de défiance.

Voyons, dit-elle avec quelque brusquerie, parle sans mentir ! Explique-moi... Car, je te le dis de suite, le Capitaine d'Altarez m'a quitté tout à l'heure avec un air... Ho ! un air...

– Ah ! oui, maman, un air qui ne chantait pas, je gage. Eh bien ! je suis contente de vous entendre me parler ainsi de Monsieur d'Altarez, car je pourrai vous dire toute la vérité sans qu'il

m'en coûte trop. D'ailleurs, à quoi me servirait de mentir, quand je suis certaine que, pas plus tard que demain, vous serez instruite des faits réels.

La jeune fille fit une pause pour considérer la physionomie sévère de M<sup>me</sup> Desprès, puis elle sourit d'une façon énigmatique et embrassa longuement sa mère.

– Maman chérie, dit-elle en même temps, je me suis égarée dans les bois...

– Oh !... fit la veuve avec effroi...

– Mais il n'y avait pas de danger pour moi, reprit vivement la jeune fille avec son sourire finement moqueur, parce que, voyez-vous, j'étais accompagnée...

– Malheureuse ! interrompit rudement M<sup>me</sup> Desprès. Vas-tu m'apprendre que tu as osé une de ces escapades...

– Une très honorable escapade, chère maman, juge toi-même : j'avais pour cavalier le Capitaine Valmont !

– Miséricorde ! s'écria la veuve que le nom du capitaine canadien avait fait sursauter d'horreur.

Isabelle souriait candidement.

– Mais vas-tu me dire, reprit sévèrement M<sup>me</sup> Desprès, quels rapports il peut y avoir entre ce Valmont et toi ?

– Je te dirai cela tout à l’heure, maman. Avant je veux t’informer que j’ai eu le plaisir ce soir de rencontrer Monsieur d’Altarez...

– Ah ! ah !

– Vous vous imaginez bien que cette rencontre n’était pas tout à fait prévue...

– Tandis que celle avec Valmont l’avait été ?... sourit moqueusement M<sup>me</sup> Desprès.

– C’est vrai, chère maman : j’avais donné rendez-vous au capitaine Valmont.

– Malheureuse ! Malheureuse ! s’écria M<sup>me</sup> Desprès avec honte et désespoir. Que vas-tu m’apprendre encore ? Est-ce que tu complotes avec cet assass...

– Fi ! Fi ! petite maman, ne te fâche point, veux-tu ? Et veux-tu être juste ? Et ne serait-ce pas à moi de me fâcher ? Car, avoue-le, c’est toi qui complotes... Hein, dis ?...

Câlinement elle embrassa sa mère. Celle-ci serra amoureusement la jeune fille dans ses bras, mais sans se retenir de gronder :

– Oh ! tu feras toujours mon désespoir, Isabelle !...

– Maman, je veux faire ton bonheur et le mien.

– Oh ! prends bien garde à ce que tu vas me dire !

– Rien qui ne t’offensera, sois certaine. Vois-tu, tu t’es trompée à mon sujet, tu as pensé... que j’aimais Monsieur d’Altarez...

– Ah ! mon Dieu ! tais-toi, Isabelle.

– Je ne l’ai jamais aimé...

– Tu ne l’as jamais aimé ! fit M<sup>me</sup> Desprès en pâlisant.

– Et je ne l’aime pas, Hélas ! Vois-tu, maman, je lui ferais une mauvaise épouse...

– Oh ! Isabelle, ne me parle pas ainsi, va-t’en !

– Pauvre maman, ne m’envoie pas ! Que ferais-tu désormais sans moi ?

– Oui, c’est vrai, Isabelle. Ah ! tout de même

que tu me fais souffrir ! Tu n'aimes pas Monsieur d'Altarez, dis-tu ? Mais notre situation... l'oublies-tu ? Je suis veuve et tu es orpheline, et pauvres comme nous sommes qu'allons-nous devenir ?

– Rassure-toi, maman.

– Monsieur d'Altarez sera riche un jour, et avec cela il est gentilhomme !

– Bah ! si nous perdons Monsieur d'Altarez, nous en trouverons un autre qui le vaudra bien.

M<sup>me</sup> Desprès tressaillit et décocha à sa fille un coup d'œil pénétrant.

– Quoi ! fit-elle sur un ton de méfiance, aurais-tu...

– Maman, interrompit la jeune fille en souriant avec un air énigmatique, je pense que j'ai trouvé celui qu'il me faut. Veux-tu que je te dise son nom ?

– Non ! Non ! je ne veux pas le savoir... Oh ! ne me dis pas ce nom...

– C'est bon, je te le dirai plus tard, et tu seras contente, heureuse. D'ailleurs, rien ne presse

encore.

Cette fois la veuve regarda sa fille avec une expression de vive curiosité. Tantôt, M<sup>me</sup> Desprès s'était imaginée qu'Isabelle allait lui dire le nom du capitaine Canadien, et elle avait redouté d'entendre ce nom qui, pour elle était un nom maudit. Mais à présent que sa fille lui assurait qu'elle serait contente et heureuse, la veuve croyait comprendre qu'il s'agissait d'un autre jeune homme, officier de l'armée ou gentilhomme, et peut-être aussi un plus grand gentilhomme que d'Altarez. Car, après tout, la famille du capitaine d'Altarez, comme elle se le disait, était de très petite noblesse. Et la veuve ne tenait pas uniquement à d'Altarez : elle voulait un bon parti pour sa fille, et si elle, sa fille, pouvait trouver mieux que le Capitaine des Grenadiers, elle s'en réjouirait certainement. Aussi, se sentait-elle maintenant très curieuse et elle aurait bien souhaité qu'Isabelle lui confiât le secret de son cœur. Mais comme la jeune fille ne paraissait pas encore disposée à lui dévoiler le nom de son amoureux, elle osa le lui demander. Isabelle se borna à rire doucement.

– Non, pas maintenant, maman. Plus tard... dans quelques jours. Vois-tu, il ne s'agit encore que d'un projet ; rien n'est décidé.

– N'importe ! voulut insister la veuve. Tu n'as pas le droit de cacher à ta mère le nom de celui que tu désires pour mari.

– Mais je n'ai pas le droit non plus de dévoiler à qui que ce soit, pas même à ma mère, le nom d'un galant homme, avant que ce galant homme et moi nous ne nous soyons engagés formellement. Je vous ai dit, maman, que ce n'est encore qu'un projet. Et puis, je ne voudrais pas que le capitaine d'Altarez sût...

– Il ne saura pas, interrompit M<sup>me</sup> Desprès, je t'en donne ma parole. Voyons, dis-moi le nom...

– Plus tard, maman.

– Est-ce un gentilhomme, au moins ?

– Un des plus beaux gentilshommes que je connaisse, répondit Isabelle avec une fervente admiration.

– Est-il fortuné ?

– Il apportera à sa femme la plus belle des

fortunes, maman.

– Je le souhaite bien. Mais, tout de même, Isabelle, songe que je vais me trouver dans une jolie posture avec le capitaine d’Altarez.

– Bah ! tout cela va s’arranger avec le temps. Et toi-même oublies-tu que tu m’as mise en une fâcheuse posture en me promettant comme femme à Monsieur d’Altarez ?

– Tu sais bien, Isabelle, que je ne l’ai pas fait exprès, je croyais si bien qu’il y avait entente entre toi et lui. Mais là, je suis assez embarrassée de savoir que dire à Monsieur d’Altarez pour lui expliquer...

– Laisse donc, maman, ça va s’arranger. Mieux encore, la chose est arrangée, car Monsieur d’Altarez sait à quoi s’en tenir à mon sujet. Une chose certaine, il apprendra à ne pas se croire le maître des cœurs !

– J’espère bien que tu n’as pas fait de bêtises, Isabelle ?

– Moi ?... Tu sais bien que non. La bêtise, c’est lui qui l’a faite !

– Et moi aussi... confessa timidement M<sup>me</sup> Desprès qui réconfortée à la pensée que sa fille avait trouvé mieux que d'Altarez pour compagnon de vie, s'en voulait d'avoir agi à l'insu d'Isabelle.

– Non, mère chérie, toi tu as pensé que la démarche de Monsieur d'Altarez avait mon appui. Mais, enfin, c'est fini. À présent, je vais me coucher, il est tard...

Elle embrassa longuement sa mère et se retira dans une petite pièce voisine qui était sa chambre à coucher.

M<sup>me</sup> Desprès demeura seule et pensive pendant un quart d'heure, puis, à son tour, elle gagna sa chambre à coucher voisine de celle d'Isabelle.

Lorsque Valmont, après avoir quitté Isabelle à la porte du fort, pénétra dans ses retranchements et sous la petite hutte qu'il avait dressée pour lui et son lieutenant, il trouva celui-ci assis par terre, adossé à un tronc d'arbre et fumant une pipe qu'il avait lui-même fabriquée d'une racine de saule. À

ses pieds fumait un petit feu de branches, de mousse et de terre destiné à écarter les importuns moustiques qui, malgré la fraîcheur de la nuit, et peut-être même à cause de cette fraîcheur qui les rendait avides d'un peu de sang chaud, tournoyaient autour de la hutte en soufflant dans leur petite lancette. L'armée dormait, et dans le silence qui régnait sur le camp on n'entendait que le continuel et agaçant zizi de ces petites volatiles.

– Y a-t-il longtemps que tu es rentré, Bertachou ? interrogea Valmont en pénétrant sous la hutte basse, si basse que pour entrer il fallait ployer l'échine en deux.

– Une demi-heure, trois-quarts d'heure au plus, répondit le lieutenant.

– Pourquoi ne t'es-tu pas couché ?

– Je vous attendais, capitaine.

– As-tu quelque chose à me confier ?

– Rien, sinon qu'à la cantine, ce soir, on a parlé de vous.

– Qui a parlé ?

– Oh ! des pions de la garnison du fort. On a l’air de vous garder une dent par là.

– Que peuvent me vouloir ces gens ? demanda Valmont avec un sourire méprisant.

– Je ne sais pas. Seulement, j’ai remarqué de la rancune, de la haine même. Ces Pions-là avaient tous de vilains regards, et quand on voit du chicotin dans l’œil de son voisin, il y a quelque chose qu’on médite en dessous et faut se défier. C’est pourquoi je veux vous dire de vous tenir sur vos gardes.

– C’est bien, merci.

Et Valmont, sans plus, se jeta sur sa couche, pensant un peu à M<sup>me</sup> Desprès qui, peut-être pour venger la mort de son mari et par haine contre Valmont, méditait d’embaucher des gredins et de les jeter contre lui, mais pensant, surtout à Isabelle. Il s’endormit peu après. Bertachou, ayant terminé sa pipe de tabac, s’allongea à son tour près de son capitaine. Mais Bertachou ne put dormir. Il avait l’esprit préoccupé. Étendu sur le dos, les mains sous la tête, il demeurait les yeux ouverts et regardait, distrait, le ciel plein d’étoiles

dont il apercevait une bonne partie par l'ouverture de la hutte.

Une heure se passa ainsi, peut-être deux heures. Soudain, Bertachou vit un homme s'arrêter devant l'ouverture. La nuit n'était pas assez claire pour lui permettre de voir distinctement les traits de ce nocturne visiteur. Seulement, l'homme était de petite taille et il paraissait léger et agile, attendu qu'il n'avait fait aucun bruit en s'approchant. Bertachou, intrigué, regardait sans bouffer ni parler. L'inconnu, s'étant arrêté un moment, courba la tête et les épaules et doucement, pénétra sous la hutte. Là, il se mit sur les genoux et les mains et rampa sans bruit vers la couche où Valmont dormait profondément à côté de Bertachou éveillé. Le lieutenant ne distinguait plus qu'une ombre vague, mais il ne la perdait pas de vue. Un autre, à la place de Bertachou, se fût dressé debout pour se jeter sur l'inconnu, ou, tout au moins, il eût jeté un « Qui va là » prudent. Mais Bertachou ne pensait pas à cela, il pensait à d'autres choses ; au surplus, il était curieux de savoir ce que voulait cet étrange visiteur. Il le vit bientôt : en effet,

l'homme s'arrêta au pied de la couche, il parut prendre un objet quelconque et l'assujettir dans l'une de ses mains et, se haussant un peu et avançant la tête, et, le buste au-dessus de Valmont, il leva un bras... Alors, Bertachou vit briller faiblement quelque chose qui pouvait, ressembler à la lame d'un poignard, un poignard qui allait s'enfoncer dans la poitrine du capitaine canadien. Il n'y avait pas de temps à perdre : Bertachou se dressa, bondit, se jeta sur l'homme, l'enserra dans ses bras, le souleva et l'étendit sur le sol pour l'y maintenir solidement. Et pas un mot n'avait été échangé ; mais le bruit de cette courte lutte avait réveillé Valmont, et diffusément il vit son lieutenant agenouillé sur la poitrine d'un inconnu.

– Qu'est-ce donc, Bertachou ? interrogea Valmont.

– Venez voir, Capitaine.

Valmont se souleva et se pencha vers l'inconnu. Bertachou d'un coup de pied avait repoussé terre et mousse qui recouvraient le petit feu de branches, et les tisons mourants firent un

peu de clarté dans la hutte.

Valmont fit un bond de surprise et demeura interloqué... Il venait de reconnaître son grand ami, d'Altarez.

Bertachou se mit à ricaner, et, goguenard :

– Ah ! ça, monsieur d'Altarez, ne pouvez-vous prévenir vos amis que vous êtes somnambule ? Une bonne chance que je ne dormais point. Non, pas moyen de fermer mes deux quinquets cette nuit. Oh ! mais, tonnerre de tonnerre, qu'est-ce que je sens là ? Ai-je la berlue dans les narines ? Mais point. Je sens bien ça, car ça me connaît aussi et je me suis moi-même mouillé joliment le ventre ce soir à la cantine. Oui, oui, le jeune monsieur d'Altarez a pris un coup de trop. Voilà bien ce qui m'étonne : je ne savais pas que vous preniez de la boisson plus qu'il faut pour un gentilhomme. Pour Bertachou, passe ! Bertachou n'est qu'un rustaud, quelquefois une brute ! Bertachou se soûle comme un iroquois ! Mais Monsieur d'Altarez... Et encore, à Bertachou la boisson ça fait pas faire de bêtises. Mais à Monsieur d'Altarez...

– Lâche-moi, Bertachou ! gronda sourdement d'Altarez dont les yeux enflammés se rivaient sur Valmont pétrifié.

– Que je vous lâche ? On sait bien, sacrediable ! Mais avant, vous allez, vous, lâcher votre poignard. Si vous connaissez Bertachou, vous devez savoir qu'il n'aime pas cette sorte de chamaillerie. Flamberge contre flamberge, va bien, et c'est ce qui me tient, debout, devant les chambardeurs. Tenez, je vous le prends délicatement et vous le rendrai quand vous serez redevenu bec-sec.

Ce disant, il désarma la main droite de d'Altarez et se leva laissant au jeune homme sa liberté.

D'Altarez, disons-le, n'avait pas pris de boisson, et Bertachou se l'imaginait, en respirant sa propre haleine, parce qu'il ne pouvait comprendre que le jeune homme voulût tuer Valmont, son meilleur ami. Bertachou ignorait que d'Altarez était, et depuis quelques heures seulement, terriblement jaloux de Valmont, et il mettait sur le compte de l'eau-de-vie ce qu'il

aurait fallu attribuer à la jalousie.

Après s'être remis debout, d'Altarez jeta sur Valmont toujours immobile et figé un regard de folie, puis, tout à coup, il s'élança dehors et disparut.

Sans mot dire, Valmont retomba sur sa couche et se mit à penser.

Ce que voyant, Bertachou s'assit près du petit feu mourant et se mit à grogner d'une voix à peine distincte :

– Sacrediable ! est-ce que je peux m'affirmer sans mentir que je ne suis pas réveillé et que je rêve ? Qu'est-ce que ça veut bien dire toute cette turbule de Monsieur d'Altarez ? Ah ! au fait, n'avais-je pas une sorte de pressentiment dans la giberne ?

Il se frappa la tête, grommela quelques « sacrediable » et reprit :

– Si je dors et si je rêve, bien chanceux encore je suis que mes bésicles y voient. Si je ne dors pas, chose certaine je ne suis pas bigle, puisque je vois et tâte le bibelot.

Il retournait dans ses mains le poignard qu'il avait l'instant d'avant enlevé à d'Altarez.

– Oui, je le vois bien ce petit joujou, poursuivait le lieutenant et ça se peut pas que je rêve. À moins, peut-être, que je sois devenu maillet sans m'en apercevoir ?... Allons ! c'en est assez tout ça pour me rendre braque et boudeur, et je vais me mettre à dire des sottises à...

– Bertachou !

Le lieutenant sursauta et tourna la tête du côté de Valmont.

– Capitaine ?...

– Donne-moi ce poignard, Bertachou !

– Voilà !

– Jette quelques brindilles sur ce feu qui se meurt !

– Voilà encore, capitaine !

Et à la faible clarté que fit surgir Bertachou du feu mourant Valmont examina l'arme qui, une seconde, avait failli tranché le fil de sa vie. Puis, soudain, il en serra énergiquement la poignée,

leva son bras et la lame tournée vers sa propre poitrine...

Ah ! non, Bertachou n'était pas bigle, comme il avait dit, et aveugle encore moins. Il étendit sa main juste au moment où le poignard s'abaissait, arrêta le bras à mi-chemin, désarma son capitaine comme il avait désarmé d'Altarez, brisa en deux tronçons la lame du poignard et les jeta dehors.

Valmont, retombé sur sa couche, rugissait de rage impuissante.

– Hé là ! capitaine, cria Bertachou tout éberlué par les deux scènes bizarres auxquelles il venait d'assister, allez-vous me dire une bonne fois ce que signifie toutes ces simagrées que vous faites vous et votre ami ? C'est à croire que le monde devient fou, moi le premier...

## VII

### *Premières escarmouches*

Dès l'aube suivante, Valmont et Bertachou furent brusquement tirés de leur sommeil par une vive mousqueterie et une grêle de balles qui vinrent crépiter contre les abatis. Le capitaine et son lieutenant bondirent, mirent l'épée à la main et se jetèrent hors de leur hutte.

– Ah ! mon pauvre Bertachou, répondit Valmont avec un accent tout à fait désespéré, tu ne comprends pas parce que tu ne sais pas !

– Eh bien ! faites-moi savoir pour que je comprenne !

– Hélas ! d'Altarez, oui ce pauvre d'Altarez est jaloux, et moi, Bertachou, je suis amoureux...

– Amoureux !...

Bertachou éclata d'un rire énorme, puis il

s'abattit sur le sol en disant :

– Oui, j'avais ce pressentiment que le monde était devenu fou... moi le premier !...

Les Canadiens, également réveillés en sursaut, se levaient, saisissaient leurs armes et couraient se poster aux principaux points de défense. Par delà les abatis et à l'orée des bois on pouvait apercevoir un détachement des troupes ennemies. Les Anglais avaient cessé leur feu et, immobiles, silencieux, ils paraissaient attendre une riposte de l'armée française, comme si leur mousquetade matinale eût été une invite à engager les préliminaires du combat. Mais, à environ cinq cents verges des premières défenses que tenaient les Canadiens de Valmont, l'ennemi n'offrait pas à ces derniers une cible bien alléchante. Au surplus, il se trouvait à demi masqué par un rideau de jeunes pousses et d'arbustes. Autant que le capitaine Valmont put juger, ce détachement ennemi n'était pas très nombreux ; ce n'était probablement qu'une avant-garde. Curieux de savoir exactement à quelle force il avait affaire, il décida immédiatement de faire

une sortie. On avait ménagé entre les abatis et la Rivière La Chute une sorte de couloir qui, des premières défenses, gagnait les fourrés voisins, de sorte qu'il était possible d'aller sans danger reconnaître l'ennemi. Valmont prit cent hommes avec lui, en donna cent autres à Bertachou et sur deux hommes de front la petite troupe s'engagea dans le couloir et marcha sans bruit vers la forêt. L'ennemi ne pouvait les voir venir, et si ce détachement anglais n'était pas en nombre, Valmont pourrait faire un léger détour sous bois et prendre le détachement par en arrière et par surprise. Après vingt minutes de marche les Canadiens atteignirent la lisière des bois ; mais là une surprise les attendait : en effet, Valmont et ses cent hommes se heurtèrent soudain à un autre détachement ennemi dissimulé près des abatis. Reculer, c'était s'exposer à se faire hacher par les balles des Anglais. D'ailleurs, il n'y avait pas de temps à la réflexion, car les Anglais qui n'avaient pas vu venir ces Canadiens épaulaient déjà leurs armes à feu après la première surprise.

Valmont jeta un ordre retentissant :

– Canadiens, en avant !...

À cet instant Bertachou arrivait avec ses hommes. Les Canadiens déchargèrent les premiers leurs fusils et se dardèrent contre l'ennemi le chargeant à la baïonnette. L'attaque fut si subite que les Anglais n'eurent pas le temps de riposter par le feu de leurs armes, et une courte lutte corps à corps s'engagea au travers des arbres. Comme on ne pouvait se battre masse à masse, on se prenait homme à homme. Les Canadiens poussaient de tels cris et de telles clameurs que les échos du matin répercutaient de toutes parts sous la forêt, qu'on eût pensé qu'ils étaient là des milliers. Les Anglais, saisis de peur, se mirent à fuir dans toutes les directions de la forêt mais le plus grand nombre vers le Lac Saint-Sacrement. Certain de n'avoir affaire qu'à une petite avant-garde Valmont donna ordre de les poursuivre à outrance. Plusieurs Anglais avaient déjà succombé sous les coups et les balles des Canadiens qui, eux, n'avaient pas encore perdu un seul homme. C'était encourageant. Aussi, Valmont n'eut pas de peine à les lancer, lui en tête, contre la troupe en fuite. Mais cette

course à travers le bois ne dura pas longtemps. Valmont trouva devant lui au bout d'une demi-heure Bertachou qui, avec ses hommes, avait pris par la droite pour aller assaillir le premier détachement ennemi qu'on avait aperçu à l'orée du bois.

– Holà ! capitaine, cria le lieutenant, n'allez pas plus loin, nous donnons dans un piège !

Et brièvement il expliqua qu'une nombreuse armée ennemie était en train de prendre ses dispositions pour envelopper les Canadiens et marcher ensuite contre le camp retranché de l'armée française. Valmont, nous l'avons dit, n'était pas un téméraire ; aussi donna-t-il aussitôt l'ordre de la retraite.

Revenu dans ses retranchements, Valmont dépêcha immédiatement un sous-lieutenant à Montcalm pour l'instruire de l'incident et l'informer que l'armée ennemie s'apprêtait à marcher contre le camp.

Toute l'armée française était déjà sous les armes et prête au combat, et Montcalm attendait justement le rapport de Valmont.

Or, tandis que les Canadiens se jetaient contre les Anglais sous la forêt, Bourslamaque, qui commandait l'aile gauche de l'armée et dont les retranchements dominaient la rivière La Chute, avait envoyé des éclaireurs pour s'enquérir des événements qui se passaient. Une heure après la rentrée des Canadiens dans leurs retranchements, Bourslamaque était informé par ses éclaireurs que, outre une très grosse armée ennemie campée sur les rives du Lac Saint-Sacrement, une autre armée ennemie qu'ils estimaient à cinq ou six mille hommes s'avançaient par voie de terre pour venir faire sa jonction avec la première. Plus que jamais l'on croyait bien avoir affaire à une armée anglaise de pas moins de vingt mille hommes.

Comprenant que l'ennemi n'était pas encore prêt à donner l'attaque, Montcalm ordonna de terminer les ouvrages du camp. À Valmont et à ses Canadiens, il commanda d'inquiéter l'ennemi chaque fois qu'il se montrerait et de retarder le plus possible leur marche contre le camp.

L'heure de la bataille allait donc sonner bientôt. En dépit du nombre écrasant des Anglais,

la petite armée de Montcalm demeurait tranquille et confiante. Ce fut avec la plus belle diligence qu'elle se remit à l'œuvre pour consolider ses défenses.

Montcalm apporta aussi quelques changements de troupes dans le camp, entre autres le bataillon de grenadiers que commandait d'Altarez. Le premier jour on avait assigné à d'Altarez un poste dans l'aile droite sous les ordres de M. de Lévis. Mais Montcalm, après avoir passé un examen de son camp, avait trouvé que les Canadiens de Valmont dans leur bas-fond n'auraient aucun appui immédiat, si tel appui devenait nécessaire. C'est pourquoi il ordonna à d'Altarez d'aller se poster avec ses grenadiers sur un plateau qui s'élevait au-dessus des retranchements des Canadiens. Étrange ironie des choses : Montcalm qui voulait donner un ami pour soutien à Valmont, lui donnait en réalité un ennemi. Mais Montcalm, comme toute l'armée d'ailleurs, ignorait ce qui s'était passé la nuit précédente entre d'Altarez et Valmont. Aussi, grande fut la surprise de ce dernier en apprenant qu'il aurait pour l'appuyer en cas de besoin

d'Altarez et ses grenadiers. Le capitaine canadien fut saisi d'une grande émotion en se remémorant la scène de la nuit, alors que d'Altarez, follement jaloux, s'était présenté sous sa hutte armé d'un poignard pour l'assassiner. Et à présent il voyait d'Altarez commander au-dessus de ses retranchements... d'Altarez qui, probablement très irrité et humilié de son échec de la nuit d'avant, serait tenté de se reprendre. Oui, d'Altarez aurait là un bel avantage : à un moment donné au cours d'une action, dans le bruit d'une fusillade, il pourrait fort bien dépêcher une balle adroite dans le dos de Valmont. Il n'aurait qu'à surveiller les mouvements de ce dernier, et Valmont disparaîtrait de sa route sans qu'on eût le soupçon d'un meurtre.

Et Valmont avait d'autant plus cette pensée qu'il savait avoir maintenant en d'Altarez un ennemi irréductible. Mais cette pensée le chagrinait plutôt qu'elle ne l'effrayait. Valmont n'avait pas peur de la mort, de quelque façon qu'elle vînt et à quelque endroit que ce fût, il était prêt à mourir pour son pays. Au reste, depuis la veille de ce jour il souhaitait la mort, il l'appelait

à lui comme une délivrance, et c'est pourquoi ce matin-là il s'était maintes fois exposé aux coups de l'ennemi. Et il était sorti sans une égratignure et presque avec désespoir de cet engagement où il aurait souri à la mort. Car Valmont croyait souffrir trop pour vivre plus longtemps. Il aimait sans espoir Isabelle, croyant que la jeune fille avait jeté son dévolu sur quelque autre officier. Il était en outre très affecté par la perte de l'amitié qu'il avait vouée pour toujours à d'Altarez, et il s'imaginait que la vie ne lui réservait plus rien d'agréable. Eh bien ! oui, valait mieux mourir, et si les Anglais le manquaient, il était content de penser que d'Altarez saurait bien, lui, atteindre sa cible.

Cependant, Bertachou, lui, pensait tout autrement. Il savait aussi que d'Altarez avait été posté avec ses Grenadiers dans les défenses qui s'élevaient au-dessus des retranchements occupés par les Canadiens de Valmont. De même que son capitaine il avait eu de suite la pensée que d'Altarez, profitant de l'avantage et des circonstances, pourrait bien être tenté de réparer l'échec de la nuit précédente. Oui, mais

Bertachou serait là, et il ne permettrait pas encore au jeune capitaine d'assouvir par le meurtre une stupide haine. Non ! Bertachou aurait l'œil ouvert, et quand il voulait, lui, Bertachou, pouvait voir en avant et en arrière à la fois et en même temps. Il avait comme un œil derrière la tête, et cet œil il le braquerait sur d'Altarez.

– Ma foi, se disait le brave Bertachou, j'aimais Monsieur d'Altarez autant que mon capitaine, et pour lui je me serais fait écorcher tout vif. Mais là, s'il veut devenir coquin pour de bon, sacrediable ! je lui promets une brimballe de ma façon. Bertachou est tendre, oui, des fois pour ses amis... mais pas toujours !

Comme on le voit, cette circonstance faisait réfléchir non seulement Valmont, qui était le but à atteindre, mais aussi et peut-être davantage Bertachou qui défendait le but.

Et il pensait encore avec raison :

– S'il n'y avait encore entre les deux amis que l'histoire de la jolie donzelle, mais il y a aussi cette sacrée sottise rivalité entre Canadien et Français, comme si on se battait pour savoir qui

sont les meilleurs soldats, les Français ou les Canadiens. Mais ce sont les Français qui ont commencé cette histoire en dénigrant les Canadiens et les appelant des « bons-pour-la-bourre » ou bien « les sauteurs ». Dame ! je suis Français et autant Français que quiconque, et si les Canadiens sont bons pour bourrer les fusils, ils savent aussi et mieux que bien de nous placer leur plomb. Et encore ils sautent plus agilement que nous les obstacles, mais ils sautent par en avant et rarement par en arrière ! Et puis, une autre chose, ça grogne jamais de mécontentement, c'est toujours bon, même si l'on est deux jours sans manger dans une marche. Mouille ou neige, chaud ou froid, ça marche gaiement quand même et à la belle lurette, et ça paillasse dans la neige, dans l'eau, n'importe où ! Rien qu'une chose, ça n'a pas d'ordre dans la bataille, et chacun tape à sa guise : si on leur dit bourrez les fusils, ils tirent ; si on crie tirez, ils chargent les fusils. Tout de même ils savent coller les ennemis bien mieux que nous. Eh bien ! oui, j'en reviens à cette rivalité, et je ne serais pas étonné que si Monsieur d'Altarez avait la

répugnance de faire lui-même le coup, qu'il embauche quelques gredins de son bataillon pour tirer sur le capitaine. Oui, mais là encore je verrai bien...

Ce que redoutait Bertachou allait probablement survenir.

Tout ce jour-là, cependant, se passa sans autre incident. Au soir, il fut défendu sous les peines les plus sévères aux soldats de quitter leurs quartiers pour aller à la cantine. Seuls officiers et sous-officiers eurent ce privilège. Valmont, pour demeurer seul avec ses pensées, resta sous sa hutte, et c'est pourquoi il autorisa Bertachou à se rendre à la cantine pour vider une tasse d'eau-de-vie.

– Tiens, Bertachou, fit-il, voici tout l'argent qui me reste, va boire à ma santé.

Ce disant, il remit à son lieutenant une pièce d'or et une d'argent. Bertachou accepta les deux pièces en assurant :

– Lorsque je toucherai ma solde, capitaine, je vous retournerai ces deux pièces et les autres que

je vous dois déjà.

– Ne parle point de remboursement, Bertachou. Lorsque tu toucheras ta solde, j’aurai, moi, touché le sol de l’autre monde.

Et Valmont se mit à rire sourdement et congédia son lieutenant.

Bertachou trouva à la cantine une dizaine de sous-officiers que l’eau-de-vie avait rendus très bavards. C’étaient tous aussi de jeunes hommes à peu près inconnus à Bertachou.

Lui, ne voyant personne de sa connaissance, s’assit à l’écart et appela Patte-de-Bois pour lui commander un carafon d’eau-de-vie, car notre ami sentait qu’il avait besoin d’un rude stimulant.

– Et rien de nouveau au fort ? interrogea le lieutenant.

– Non, rien, lieutenant, répondit Patte-de-Bois. Ah ! peut-être bien sauf que M<sup>me</sup> Desprès et sa demoiselle ne sont pas encore parties !

– Ah ! ça, qu’est-ce qu’elles attendent donc pour partir les colombes ? Que les Anglais leur aient coupé les ailes ?

– Non, mais c’est par rapport que le navire qui devait les conduire a été envoyé par Monsieur de Lévis au ravitaillement, et qu’il n’est pas encore revenu.

– Bon, bon.

– Ah ! et puis faut aussi vous dire que la demoiselle a demandé l’autorisation de rester au fort pour soigner ceux qui seraient peut-être blessés durant le charivari.

– Oh ! oh ! fit Bertachou avec admiration, on me contera tant de dévouement chez une poulette de son âge !

– Vous devez bien savoir, lieutenant, que c’est l’âge qu’on a du cran ; car moi à cet âge-là, bien que je ne sois pas encore bien bien vieux...

– Sacrediable ! interrompit Bertachou, t’as peut-être raison. Et à mon jeune âge aussi... Mais d’ailleurs je connais la poularde, elle affronterait cent Anglais et cent autres encore !... Un autre carafon, Patte-de-Bois !

Bertachou jeta sur la table et d’un geste princier sa pièce d’or qui rendit un son agréable.

– Dites donc, s’écria Patte-de-Bois émerveillé, avez-vous soulagé la caisse du général ?

– Eh ! pardieu ! que parles-tu de caisse du général ! Penses-tu qu’un lieutenant, tout lieutenant qu’il est, soit sans caisse ? Allons, ouste ! j’ai soif. Et puis, qui sait ? c’est peut-être la dernière fois que je me mouille les entrailles bénies !

Hin-han-hin sur sa patte de bois l’invalidé alla quérir le carafon commandé par Bertachou.

Pendant ce temps les jeunes sous-officiers plus loin s’égayaient, plus bruyamment de minute en minute et se bombardaient de plaisanteries piquantes. Quelque fois l’on tournait la plaisanterie contre un officier supérieur qu’on ne tenait pas, pour certains motifs, en sainte amitié et vénérable respect. D’autres fois, on ridiculisait par force calembours les bataillons canadiens. Puis le tout tournait aux fariboles, calembredaines et facéties de très mauvais goût.

Bertachou, tout en buvant, ne prêtait pas attention aux sottises débitées non loin de lui, il pensait à autres choses.

Un peu plus tard les sous-officiers se mirent à critiquer les plans de défense des chefs de l'armée. Un jeune blanc-bec disait avec une suffisance vraiment extraordinaire :

– N'est-ce pas manquer un peu de clairvoyance qu'un général abandonne un point important pour un autre qui rend moins avantageuses les dispositions de son armée ?

– Que veux-tu dire ? demanda un autre.

– Que Monsieur de Montcalm a manqué de jugement en retirant les régiments de Monsieur de la Bourlamaque du point qu'ils occupaient en bas près de la rivière La Chute. Voyez-vous ce qui arrivera ? Quand les Anglais approcheront, ils ne trouveront là que de craintifs Canadiens qui prendront la poudre d'escampette.

– C'est vrai, approuva un autre sous-officier, Monsieur Montcalm a commis là une grande faute. Mais dites donc, n'est-ce pas ce Valmont qui commande là ?

– Justement.

Le nom de Valmont avait frappé l'oreille

distraite de Bertachou.

– Ce Valmont, fit avec mépris un autre jeune homme, je me demande ce qu’il vaut comme soldat. Pas grand chose à coup sûr. Tous ces Canadiens sont meilleurs à manier la hache et la pelle que le fusil et l’épée.

– Pourtant, faut avouer qu’il a assez bien démoli Desprès !

– Oui, répliqua le premier sous-officier, mais ce fut un coup de hasard.

– Sinon un coup de traître !

– Mes amis, s’écria un autre, ce n’est pas là, il me semble, ce qui est le plus extraordinaire. Ne trouvez-vous pas singulier que Monsieur de Montcalm tienne ce Valmont en particulière estime ?

– Et qu’il lui accorde une confiance outrée en lui donnant des postes de combat qu’il n’a ni les talents ni la capacité de défendre. Au surplus, n’est-il pas curieux de constater que le général laisse de plus aller ses préférences à ces Canadiens. Que valent-ils comme soldats ? Rien !

Et cependant, on en fait des officiers, tel ce Valmont, et l'on ignore de bons soldats comme nous... C'est écœurant !

Bertachou qui, depuis un moment, écoutait ces discours non sans faire de grands efforts pour maîtriser la colère qui grondait en lui, bondit cette fois et marcha rudement vers les sous-officiers qui, à sa vue, demeurèrent béants.

– Ah ! ah ! vous dites que ça vous écœure, vous autres, dit Bertachou d'une voix éclatante, qu'on fasse des officiers avec les braves, soient-ils Canadiens ?... Ah ! ah ! vous voudriez peut-être qu'on mette les épaulettes aux capons comme vous autres !

– Capons !... firent les jeunes sous-officiers en se levant avec indignation.

– Pardieu ! qui ne serait capon quand il dénigre un brave comme le Capitaine Valmont.

– Ah ! oui, ton capitaine ! fit narquoisement un jeune fat qui, du haut de sa petite taille, essayait de toiser Bertachou avec mépris.

– Oui bien, mon capitaine. Lui Canadien, moi

Français... Oui, Français comme vous autres ! Français d'Abbeville, en Picardie ! Bertachou, Picard et bon Français, qui me démentira ? et lieutenant dans les armées du roi, temporairement versé dans les milices. Oui, lieutenant, subalterne d'un capitaine canadien, mais d'un Canadien français comme vous et moi et bon français aussi ! Qui le niera à ma face picarde ? Dites donc, vous autres les fignolets Sacrediable ! On n'est pas marquis, le capitaine et moi, ni jabot ni dentelles, et à peine quelques ronds dorés dans nos escarcelles, et pas la moindre particule... Mais si on n'a pas la gentilhommerie du nom, on a celle du cœur ! Voyez nos mains brûlées, regardez ces ampoules... c'est à manier la hache. On a du nerf, que diable. Et voyez ces Canadiens... seize heures de soleil dans l'abatis, et pas un grognement de mauvaise humeur... Mais des bons mots, mais des chansons, mais surtout de la besogne, allez voir ça ! Et vous autres, regardez vos petites mains de femmes qui s'attifent ! Ah ! dites donc, à quoi ont servi ces mains ? À vous tripoter en fignolage ? À vous caresser l'imberbe menton ? Oui, j'admets que

vous vous battez bien, des fois, mais eux aussi les Canadiens, eux surtout ! Qui donc ce matin a cogné les premiers Anglais ? Vous autres ? Non ! Mais nous et les Canadiens. Aux premiers coups de feu on se coule vers la forêt. Valmont l'a commandé. Lui en tête, les autres ensuite. Et bredi-breda, pan ! pan ! pan !... Et après ça, est-on des couards ? Et vous verrez demain, foi de Bertachou ! Oui, c'est moi qui vous le dis, il y aura de la cogne et de la claque, et les Canadiens ne seront pas les derniers ! Ni leur capitaine Valmont, ni leur lieutenant Bertachou... Crac ! Approuvez, mes poulets, sinon je vous embroche un par un de cette rapière que voici, et malheur, sacrediable ! à qui dira que Bertachou ne vaut pas son homme ! Allez-y, tas de fripons... je flambe...

Échauffé par l'eau-de-vie et ses propres paroles, Bertachou de sa rapière décrivait de terribles moulinets. Prudemment les jeunes sous-officiers mirent deux tables entre le fougueux lieutenant et eux.

Plus loin, le cantinier et Patte-de-Bois assistaient à cette scène amusés et inquiets en

même temps. Bertachou, dans sa colère pouvait faire une affreuse boucherie !

– Voyons, tas de canardeaux, hurla le lieutenant, qui frotte le premier ?

– Moi ! proféra tout à coup une voix résolue à l'entrée de la cantine.

Bertachou pivota, fit entendre un grondement féroce, puis, surpris, murmura seulement :

– Lui, sacrediable !...

Un jeune officier s'approchait, l'épée nue à la main... c'était d'Altarez !

– J'ai une revanche à prendre, Bertachou, dit le jeune capitaine.

– Elle est à vous, Monsieur ! répondit, troublé, le lieutenant.

– En ce cas, pare celle-ci !

Et rapide comme la pensée d'Altarez poussa à Bertachou une botte terrible. Et Bertachou qui n'était pas en garde !... Les spectateurs de cette étrange scène crurent, sur la seconde, que l'épée du jeune capitaine des Grenadiers allait

s'enfoncer tout entière dans la poitrine de Bertachou. Il n'en fut rien... La rapière de Bertachou avait relevé l'épée de d'Altarez.

Il y eut un moment d'indicible surprise chez ce dernier comme chez ceux qui assistaient à ce duel inattendu.

Mais aussitôt, chargeant avec une furie terrible, d'Altarez porta successivement dix coups mortels à son adversaire... Mais les coups ne portaient point : chaque fois que l'épée du jeune capitaine allait toucher, la rapière de Bertachou faisait obstacle.

– Ah ! ah ! se mit à rire le lieutenant qui était revenu de la stupeur que lui avait causée l'arrivée de d'Altarez... ah ! ah ! monsieur d'Altarez, on a donc changé de bimbetot ? Au juste, ça vous va mieux cette épée que ce... Ah ! au fait, Monsieur d'Altarez, je vous demande pardon de vous avoir mal jugé hier...

– À quel propos ? demanda d'Altarez, surpris.

– Je vous ai cru soûl, ou tout au moins fort ivre !

– Ensuite ?

– Eh bien ! est-ce que je savais, moi, qu’il y avait poulette qui piaillait entre vous et le capitaine ?

– Silence, misérable ! Pare encore...

– Je pare, Capitaine, je pare.

Et tout en se tenant sur la défensive contre les furieuses attaques de d’Altarez, Bertachou, gouailleur, poursuivait :

– Savez-vous que vous vous êtes mal flambé en croyant que le capitaine était votre rival ? Vos lucarnes voyaient certainement trouble. Quoi ! est-ce que le capitaine peut donner dans les minauderies d’une belle ?

– Tu ne sais pas ce que tu dis ! gronda d’Altarez en attaquant, si possible, avec plus de fureur.

– Vous allez voir... répliqua simplement Bertachou.

Mais d’Altarez, pas plus que les spectateurs du combat, n’y vit goutte ; la rapière de Bertachou se mit tout à coup à esquisser de rapides et

vertigineux zigzags qui effarèrent tout à fait d'Altarez, puis tout à coup encore le jeune capitaine sentit son épée lui échapper... La lame alla tomber à quelques pas plus loin.

– Et voilà, messieurs ! prononça Bertachou en s'inclinant avec une politesse moqueuse devant les jeunes sous-officiers émerveillés et béants.

Et, tandis que d'Altarez tout essoufflé se laissait choir honteusement sur un siège, Bertachou remettait sa rapière au fourreau et s'en allait, disant :

– Oui, demain, devant les Anglais on verra Bertachou... mais on y verra aussi Valmont et ses Canadiens...

## VIII

### *Isabelle*

Bertachou sortit, fier comme un conquérant.

Dans la nuit blanchâtre il vit surgir de l'ombre que faisait l'un des saillants du fort et venir à lui une petite silhouette humaine.

– Monsieur Bertachou... proféra une voix si douce que le lieutenant crut s'entendre appeler par une voix céleste.

Il s'arrêta net et frémissant.

À peine reconnaissable dans sa longue mante grise dont le capuchon avait été ramené sur sa tête, Isabelle s'approcha tout à fait de lui.

– Monsieur Bertachou, reprit la jeune fille avec angoisse, avez-vous tué le Capitaine d'Altarez ?

Bertachou tressaillit et pensa :

– Oh ! oh ! elle l’aime donc, la bécasse !

Il la regarda un moment comme pour essayer de trouver sur la physionomie de la belle enfant le véritable secret de son cœur. Non, Bertachou ne pouvait voir suffisamment le beau visage qu’il devinait plutôt.

– Ah ! non, mademoiselle, répondit-il, sur ma foi ! Pas même blessé. Voyez-vous, sacre... pardon ! voyez-vous je me suis contenté de lui faire sauter des mains sa colichemarde. Ah ! non, je ne tue pas les perdreaux moi, sacre...

Isabelle respira avec grand allègement.

– Merci, souffla-t-elle, d’avoir eu pitié de lui, pauvre jeune homme !

– Pauvre jeune homme !... soupira Bertachou très ému par la voix musicale de la jeune fille.

– Oh ! oui, il est si malheureux...

– C’est peut-être par sa faute ! gronda Bertachou avec une sorte de ressentiment.

– Non pas, Lieutenant, c’est la mienne !

– La vôtre ?... Je ne comprends plus !

– Plus tard vous comprendrez. Pour l’instant, je désire vous demander un service... Je voudrais savoir si votre capitaine a fait ma commission. Et s’il l’a faite, le prier de me faire parvenir un message demain matin.

– Certainement, mademoiselle.

– Mais je veux être certaine que j’aurai ce message demain matin sans faute.

– Soyez certaine, mademoiselle, sans faute, foi de Bertachou !

Tout à coup Isabelle tressaillit et saisit avec force un bras du lieutenant, disant dans un souffle craintif :

– Silence. Voici Monsieur d’Altarez. Écartons-nous de son chemin. Tenez, là, dans ce pan d’ombre... venez !

Bertachou, avant d’obéir, se retourna. Il vit également venir un homme... mais un homme qui titubait comme un ivrogne. Il reconnut aussi d’Altarez.

Mais déjà Isabelle, pour ne pas être vue s’était

élançée seule dans l'ombrage d'un bastion tout proche. Mais déjà aussi d'Altarez avait reconnu la jeune fille comme elle courait vers le bastion.

– Isabelle ! appela d'Altarez d'une voix méconnaissable.

Elle ne répondit pas, croyant qu'elle était invisible dans l'ombrage.

D'Altarez voulut courir à elle. Dans son élan il se heurta brusquement à Bertachou qu'il n'avait pas paru voir ni reconnaître.

– Ah ! c'est encore toi ! proféra le jeune homme d'une voix frémissante. Place ! ajouta-t-il.

– Pardon, Capitaine, on ne passe pas sans le mot d'ordre !

D'Altarez voulut passer outre et courir à Isabelle.

Bertachou le repoussa.

– On ne passe pas, j'ai dit !

D'altarez fit entendre un rugissement et, bondissant, il se rua contre Bertachou qu'il saisit

à la gorge.

– Ah ! sacrediable ! par exemple... hurla Bertachou à demi étranglé... est-ce que maintenant Bertachou va se laisser mordre par les jeunes tigres !

Il empoigna le jeune homme par les côtés avec tant de force que d'Altarez poussa une exclamation de douleur et lâcha prise. Oui, mais cela ne suffisait point ; car Bertachou était si irrité qu'il n'avait plus de contrôle sur lui-même. Il souleva le jeune capitaine et marcha vers une grosse pierre près de là comme pour lui fracasser la tête. Isabelle se précipita vers lui.

– Non ! Non ! Bertachou, de grâce ne lui faites aucun mal !

Bertachou s'arrêta.

– Non ?... Vous ne voulez pas ? dit-il. Bien... Voici votre oiselet !

Il déposa d'Altarez, souffla rudement et grogna en s'en allant :

– Demain matin, mademoiselle, vous aurez votre message...

Et très fâché de l'intervention de la jeune fille, Bertachou marchait d'un pas rude en grommelant :

– La Bécasse... elle y tient pour de bon à d'Altarez... Ah ! mon pauvre Capitaine... Eh bien ! c'est tant pis, le mal est fait ! Oh ! c'est pas pour dire ni pour me vanter, mais ce n'est pas moi, qui suis un vieux renard, que la coquine de colombe prendrait dans ses filets !... Ah ! non, sacrediable !...

Peu après et sans cesse ronchonnant il disparaissait.

À ce moment Isabelle remarqua que d'Altarez la considérait d'une étrange façon et avec des yeux si enflammés que la jeune fille se sentit tourmentée de peur instinctive.

– Bertachou ! appela-t-elle pour implorer la protection du lieutenant.

Bertachou était trop loin à présent pour l'entendre.

– Oh ! pour l'amour du Ciel, Isabelle, supplia d'Altarez, cessez d'appeler vos amants quand je

suis là !

En même temps il saisit durement les mains de la jeune fille.

Elle voulut se dégager.

– Non ! Non ! gronda d’Altarez entre ses dents. Pas avant que vous ne m’ayez dit la vérité !

Il serra les mains avec autant de force et de rage qu’il avait l’instant d’avant serré la gorge de Bertachou.

Une plainte de souffrance tomba des lèvres d’Isabelle.

D’Altarez ricana avec sauvagerie, et, penchant son visage effrayant vers celui de la jeune fille, il demanda encore en serrant les dents :

– La vérité ! La vérité !... Tu aimes Valmont ? Dis...

Isabelle se cabra. À la fin elle se révoltait contre la conduite de ce détraqué. Que lui devait-elle ? Rien ! Quelle promesse lui avait-elle faite ? Aucune ! Quel pouvoir voulait-il sur elle exercer de force ? De quel droit osait-il la traiter en

maître ?

– Laissez-moi, Monsieur, commanda-t-elle, si vous tenez à conserver votre titre de gentilhomme !

– Ah ! mon titre de gentilhomme ! se mit à rire d'Alvarez avec un accent de folie. Coquine, ne vois-tu pas que tu fais un coquin de ce gentilhomme ?

Il continuait de coller sa figure affreuse sur le visage horrifiée de la jeune fille qui vainement se débattait.

– Mon Dieu !... Mon Dieu !... gémissait-elle, laissez-moi, Monsieur, allez-vous-en ! Je ne vous aime point ! Et maintenant je sens que je vais vous haïr... Laissez-moi !

– Oh ! me haïr, dis-tu... rugit la voix du jeune homme. Regarde-moi, Isabelle...

Oh ! non, le regarder, elle ne pouvait plus. Elle sentait qu'elle allait perdre connaissance. Elle ferma les yeux...

À l'instant même une sorte de long râlement frappa son ouïe. Elle sentit qu'on libérait ses

mains... Et, libérée, elle chancela. Mais elle eut peur de tomber. Elle réagit, se raffermi et rouvrit les yeux... Elle vit d'Altarez se sauver en sanglotant... Oui, le malheureux sanglotait comme un enfant à qui on a refusé une faveur. Pendant près de cinq minutes la jeune fille demeura immobile à la même place, en proie aux plus divers sentiments de pitié, de haine, d'amour... Elle écoutait surtout les sanglots du jeune homme, sanglots qui peu à peu se mouraient dans le lointain, mais à travers lesquels la jeune fille pouvait saisir par bribes ces paroles :

– Oui... demain je me ferai tuer !...

Puis le silence glacial de la nuit se fit de toutes parts.

Alors, Isabelle, d'un pas mal assuré se mit à marcher vers la porte du fort. Mais elle ne put faire dix pas... Elle buta et s'écroula sur le sol pour demeurer sans mouvement.

Dix minutes se passèrent. Un homme sortit brusquement d'un bosquet du voisinage et marcha rapidement vers la porte du fort. Mais

avant d'y arriver il découvrit tout à coup le corps de la jeune fille. Il s'agenouilla près d'elle et murmura tout en essayant de ranimer la pauvre enfant :

– Mademoiselle, revenez à vous !... Bertachou vient de m'informer qu'il est encore venu... Et Bertachou craint qu'il ne vous tue ! J'accours à votre secours...

Et Valmont se penchait sur le visage de la jeune fille pour voir si elle l'entendait. Il vit ce visage si livide qu'il crut la jeune fille morte.

– Oh ! elle est morte... elle est morte ! gémit-il.

Il la prit dans ses bras et s'élança vers la porte du fort. On eût dit que ce contact ramenait Isabelle à la vie. De ses lèvres s'échappèrent ces paroles :

– Laissez-moi, je ne vous aime point ! Vous êtes un coquin !... Allez-vous-en ! Allez-vous-en !...

Tout à coup elle se débattit violemment dans les bras de Valmont.

Lui s'était arrêté, frappé au cœur par les paroles d'Isabelle. Un moment, il parut demeurer indécis. La jeune fille ne bougeait plus, et cette fois elle avait l'air bien morte.

Valmont la laissa choir sur le sol, pirouetta et comme un fou se mit à courir du côté de ses retranchements. Et, comme d'Altarez et à son tour, il sanglotait... Comme d'Altarez, il disait dans son désespoir :

– Demain, si on se bat, je veux me faire tuer !...

Et Isabelle, inanimée toujours, morte peut-être, demeura étendue sur le sol et dans la froidure de la nuit...

## IX

### *La démence d'Isabelle*

Une heure s'écoula.

La porte du fort s'ouvrit tout à coup et plusieurs soldats, munis de torches résineuses, la franchirent avec une sorte de précipitation. La veuve du Commissaire Desprès, affolée, se tenait au milieu de ces hommes et elle se lamentait :

– Il lui est certainement arrivé malheur !... Oh ! Mon Dieu ! je l'avais pressenti !... Cherchez bien, mes amis, elle n'est peut-être pas loin. Une sentinelle l'a vue ce soir rôder autour des murs...

Les soldats marchaient en éclairant le sol de leurs torches.

Isabelle était tombée à deux cents verges environ de la porte du fort. Il ne fallut donc que quelques minutes aux soldats pour découvrir la

jeune fille. Toujours inanimée, elle reposait sur le côté droit dans l'herbe humide de rosée. M<sup>me</sup> Desprès se jeta sur elle en pleurant, croyant que sa fille était morte. Mais non, heureusement ; Isabelle était évanouie seulement, et peu après l'arrivée des soldats et de sa mère elle reprit connaissance.

– Oh ! maman, maman, murmura-t-elle avec joie et en attirant sa mère à elle pour l'embrasser avec effusion, je ne suis donc pas morte ! Dieu soit loué !

Elle se réjouissait de se retrouver vivante, elle était bien heureuse parce que, durant son évanouissement, elle avait eu un très beau songe. Elle avait revu Valmont, et lui l'avait prise dans ses bras, l'avait embrassée avec un amour passionné et il lui avait murmuré :

– Je t'aime, Isabelle... je t'aime de toutes les forces de mon âme !

Mais avait-elle rêvé réellement ? Oh ! comme elle aurait voulu être certaine que ça n'avait pas été un songe, mais une réalité !

M<sup>me</sup> Desprès n'était pas moins heureuse que sa fille. Perdre celle-ci, c'était perdre ce qui lui restait de plus cher au monde. Dans l'infortune, le deuil et la pauvreté où elle se voyait depuis quelques jours non sans de terribles appréhensions pour l'avenir, elle sentait que sa fille était pour elle un appui comme une grande consolation.

Tout à fait ranimée par la fraîcheur de la nuit et vivifiée par la pensée que Valmont l'aimait, Isabelle put se lever. Peu après les deux femmes – la mère supportant la fille – et leur escorte rentrèrent dans le fort.

De suite M<sup>me</sup> Desprès, qui se doutait bien que quelque chose d'anormal survenait dans l'existence de sa fille, voulut savoir ce qui lui était arrivé. Mais Isabelle se sentait trop brisée pour engager un entretien, et elle manifesta le désir de s'aller coucher.

– Demain, maman, je te dirai quelque chose...  
À présent j'ai besoin de repos !

Ce dont Isabelle avait surtout besoin, c'était de se retrouver seule et de repasser ses souvenirs.

Elle avait hâte de vivre un moment avec l'image de Valmont, espérant qu'elle entendrait encore ses paroles d'amour.

M<sup>me</sup> Desprès n'était plus dupe, et l'instinct de son cœur maternel lui faisait bien deviner le secret de sa fille. Elle consentit à laisser Isabelle à elle-même, et avant que la jeune fille gagnât sa chambre, M<sup>me</sup> Desprès voulut l'embrasser longuement et la reconforter, si elle avait quelque chagrin. Mais la veuve savait bien que la jeune fille n'éprouvait aucun chagrin, car les yeux et la physionomie d'Isabelle rayonnaient d'une joie mystérieuse. Oh ! oui, elle avait trouvé la clef du mystère : c'est-à-dire pourquoi Isabelle n'aimait pas d'Altarez !

Aussi, lorsqu'elle fut demeurée seule, sa physionomie changea-t-elle subitement. Son visage s'assombrit, l'éclair de douceur et d'amour qui avait illuminé jusqu'alors la prunelle de ses yeux se transforma en un éclair de haine.

– Oh ! murmura-t-elle, il n'est pas possible que je permette à cet homme de s'emparer du cœur de ma fille ! Je ne laisserai pas accomplir

cette monstruosité que le meurtrier de mon mari épouse sa fille ! Si le crime est nécessaire, j'irai jusqu'au crime ! D'ailleurs, j'ai un droit de vengeance... celui de venger la mort de mon mari ! Eh ! bien ! c'est décidé, cet homme mourra !

Et elle ajouta avec un accent impossible à rendre :

– Ah ! Capitaine Valmont, tu apprendras à tes dépens qu'on ne marche pas impunément sur le cœur d'une mère !

Elle s'enveloppa aussitôt d'un manteau de couleur brune et sortit de son logis. Après avoir traversé une place d'armes elle se trouva en face d'une sentinelle qui faisait les cent pas.

– Peux-tu me dire, mon ami, où je trouverai le lieutenant Peyrolet ?

– Madame, je sais qu'il s'est rendu à la cantine ce soir, mais je ne sais pas s'il est de retour. Si madame veut se rendre jusqu'au corps de garde, elle saura si le lieutenant Peyrolet est là ou à la cantine.

– C’est bien, merci. Tiens ! ajouta-t-elle, prends ceci et lorsque tu seras relevé de ta faction tu iras à ton tour à la cantine !

Elle mit dans la main du factionnaire quelques pièces d’argent, et poursuivit son chemin.

Le corps de garde se trouvait situé à l’extrémité opposée du fort et à l’entrée des casernes. M<sup>me</sup> Desprès y arriva après cinq minutes de marche. Des conversations animées et des éclats de rire partaient de l’intérieur du poste, et M<sup>me</sup> Desprès, qui connaissait les habitudes des soldats de la garnison, comprit qu’on était en train, là, de boire et de jouer aux cartes. Elle frappa à la porte.

Un soldat vint entrouvrir discrètement la porte et manifesta une grande surprise en reconnaissant la veuve du défunt commissaire et commandant.

– Veux-tu me dire, mon ami, si le lieutenant Peyrolet est là ? interrogea M<sup>me</sup> Desprès à voix basse.

– Je regrette, madame, de vous dire que le lieutenant est allé à la cantine.

– Eh bien ! veux-tu aller le prévenir que je désire le voir et l’entretenir de choses urgentes ? Dis-lui que je l’attendrai en mon logis !

– Bien, madame, je cours à la cantine.

Et, tout comme au factionnaire, elle donna à ce soldat quelques pièces d’argent. Le soldat remercia avec effusion, referma la porte du poste et prit sa course vers la sortie du fort et, de là, vers la cantine.

M<sup>me</sup> Desprès, satisfaite, rentra tranquillement chez elle.

À l’aube suivante, un ciel nuageux menaçait la terre d’orage ; mais bientôt un grand vent de l’ouest s’élevait et soufflait les nuages par delà les montagnes vertes, puis le soleil, comme les jours précédents, paraissait sur l’horizon, tiède et joyeux. Et à mesure que ce beau soleil, beau comme un soleil de victoire, montait dans le firmament sans tache, le grand vent de l’Ouest s’apaisait peu à peu jusqu’à devenir une brise molle et caressante.

M<sup>me</sup> Desprès ne s'était pas couchée de la nuit qui venait de finir, car une grande partie de cette nuit avait été passée en une mystérieuse conférence avec le lieutenant Peyrolet. Celui-ci avait quitté la veuve juste un peu avant l'aube, et elle n'avait pas crut devoir se coucher. D'ailleurs, elle ne sentait nul sommeil. Trop de soucis accablaient son cerveau. Et elle avait encore besoin de réfléchir, d'autant plus qu'elle préparait un interrogatoire en règle pour tirer de sa fille la vérité ou les secrets de son cœur. Quand vint le grand jour, elle se sentait prête à aborder avec Isabelle l'entretien définitif. Disons que M<sup>me</sup> Desprès voulait à tout prix faire épouser Isabelle par d'Altarez, et elle s'imaginait que Valmont était l'obstacle. Mais Valmont disparu, elle croyait qu'Isabelle, après le premier chagrin, ouvrirait son cœur au capitaine d'Altarez. Aussi avait-elle hâte de voir apparaître sa fille. Mais le jour grandissait sans que la jeune fille donnât signe de réveil. À huit heures, M<sup>me</sup> Desprès sonna l'unique servante qu'elle avait, une jeune indienne abénaquis, et lui commanda d'aller voir si Isabelle dormait encore ou si elle était

réveillée. La servante s'étant rendue à l'ordre, revint pour annoncer que la « demoiselle » dormait encore.

M<sup>me</sup> Desprès, désappointée, ne savait trop que faire pour passer le temps. Mais elle avisa tout à coup sur un guéridon un travail de broderie qui s'achevait. C'était un drapeau qu'Isabelle voulait présenter au général le jour de la bataille qu'on prévoyait. À ce drapeau M<sup>me</sup> Desprès avait elle-même travaillé, et ce matin-là, en attendant sa fille, elle pensa qu'elle pourrait peut-être l'achever. Elle se mit à l'œuvre. Lorsque sonnèrent dix heures, le drapeau se trouva terminé. Néanmoins, Isabelle n'apparaissait pas encore. Alors, M<sup>me</sup> Desprès résolut d'aller la réveiller.

Elle trouva la jeune fille assise dans son lit. Mais au lieu d'une Isabelle joyeuse et rayonnante qu'elle s'attendait de revoir, elle se trouva en face d'une Isabelle très pâle et très sombre.

À la vue de sa mère, la jeune fille ébaucha un amer sourire et dit en soupirant avec angoisse :

– Ah ! maman, si tu savais le vilain rêve que

j'ai fait !

En proférant ces paroles ses lèvres tremblaient et ses yeux s'humectaient. Émue, M<sup>me</sup> Desprès voulut consoler sa fille.

– Il ne faut pas, Isabelle, penser aux mauvais rêves qu'on a faits. Éloigne de ton esprit les sombres pensées ! Vois comme le soleil est beau ! Vois comme la nature est riante ! La vie est bonne et belle, voilà ce qu'il faut se dire.

Non... Isabelle, ce matin-là, ne voyait rien de tel. Les paroles douces et encourageantes de sa mère parurent empirer son esprit malade. Elle se renvoya brusquement sur son oreiller et se mit à pleurer lourdement.

– Maman ! Maman !... bégayait la jeune fille au travers de sanglots qui l'étouffaient... Maman ! Maman !... disait-elle seulement, comme si elle eût imploré sa mère de trouver le remède pour la guérir.

Devant cette douleur étrange dont elle ne pouvait entrevoir ou deviner la cause exacte, M<sup>me</sup> Desprès ne put faire autrement que pleurer elle

aussi : les larmes de sa fille faisaient jaillir les siennes à flots ; la secrète douleur de l'enfant perçait mortellement le cœur de la mère. Elle parvenait, cependant, à balbutier des paroles de consolation, et elle embrassait avec une tendresse sauvage cette enfant dont la souffrance était pour elle une torture. Elle l'étreignait sur son sein avec une sorte de farouche désespoir, comme si elle eût vu la mort la menacer de lui ravir ce fruit de sa chair. Oh ! tous ces trésors de tendresse, de dévouement et d'abnégation dans le cœur des mères, trésors inépuisables et dont l'œil de l'homme ne saura jamais sonder la profondeur. Oui, M<sup>me</sup> Desprès eût brisé son propre cœur pour soulager celui de son enfant. Mais, hélas ! Isabelle paraissait inconsolable...

Tout à coup la jeune fille repoussa durement sa mère, et avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, et elle se dressa sur son lit en disant avec un accent de mortelle angoisse :

– Écoute ! maman... Écoute ! Entends-tu ?...  
Qu'est-ce cela ?

La brise molle du dehors venait d'apporter un

bruit de fusillade.

– Une escarmouche encore entre les Canadiens et les Anglais, émit M<sup>me</sup> Desprès sans assurance.

– Non ! Non !... Écoute encore, maman !...

Mais nul coup de feu ne vint de nouveau troubler la paix de cette matinée.

– Maman, reprit Isabelle avec agitation, Ce n'est pas une escarmouche... Je veux aller voir !

– Voir quoi, ma chérie ?

– Ah ! le sais-je ?... Mais il me semble qu'on l'a tué !

– Qui ? demanda M<sup>me</sup> Desprès en pâlisant.

– Le sais-je encore ?... Mais lui... peut-être !

Soudain elle jeta un cri perçant, tendit les mains dans un geste de désespoir et dit :

– Oui, oui, on l'a tué... on l'a tué !

Elle sauta hors de son lit, tremblante, hagarde.

– Es-tu folle, Isabelle ? Couche-toi !...

– Non ! répliqua la jeune fille en s'habillant à

la hâte. Je veux aller pleurer sur son cadavre !...

– Tu es folle ! Tu es folle !...

Plus tremblante que sa fille, plus hagarde, épouvantée peut-être, M<sup>me</sup> Desprès voulut user de force pour faire entendre raison à Isabelle.

La jeune fille la repoussait, disant :

– Laisse-moi, laisse-moi, maman... je veux aller voir !

Elle était si énervée, ses mains étaient si mal habiles qu'elle prit un long temps pour se vêtir convenablement.

Quand elle fut habillée, elle sécha avec violence ses yeux, et d'un pas saccadé elle sortit de sa chambre. M<sup>me</sup> Desprès, à demi folle d'épouvante et de douleur, la suivait en chancelant.

Onze heures sonnaient à une horloge.

À cette minute même une sourde rumeur parut s'élever dans l'enceinte du fort.

Isabelle s'arrêta net, saisit sa poitrine à deux mains et regardant sa mère de curieuse façon, elle

murmura :

– Oh ! si c’était lui qu’on apporte, expirant... mort...

– Isabelle, je te répète que tu es folle... C’est l’effet de ton mauvais rêve. Prends sur toi !

Isabelle, pour la première fois, parut remarquer la lividité de sa mère, et elle vit encore que M<sup>me</sup> Desprès chancelait.

– Oh ! gronda Isabelle avec une sorte de reproche et de ressentiment, tu sais ce qui se passe, maman, et tu ne veux pas me le dire !

M<sup>me</sup> Desprès venait d’enserrer la taille d’Isabelle comme pour la garder près d’elle. Mais la jeune fille, toujours avec cette énergie et cette force que donnent les grands désespoirs ou les vives douleurs, se dégagea des bras de sa mère et courut à la porte... La mère s’élança sur les traces de son enfant. Et, l’instant d’après, lorsque les deux femmes pénétraient dans la salle d’armes d’où paraissaient venir maintenant de mystérieuses rumeurs, des soldats posaient par terre un brancard, et sur le brancard un jeune

officier, tout ensanglanté, gisait livide et inanimé.

Alors Isabelle ne put retenir un cri... Mais ce ne fut pas un cri de douleur... ce cri résonna joyeux dans les sombres échos de la salle funèbre. Et on aurait pu l'entendre balbutier :

– Ce n'est pas lui... ce n'est pas lui... Oh ! merci, Mon Dieu !

Et, tournant sur elle-même, elle regagna à toute course ses appartements, tandis que, pétrifiée, M<sup>me</sup> Desprès considérait le cadavre de d'Altarez...

## X

### *La fusillade*

Que s'était-il passé ? Le capitaine d'Altarez avait-il été frappé à mort par les balles anglaises ?...

Non. Il n'y avait pas eu bataille ou engagement ce matin-là, 7 juillet 1758. Les armées anglaises demeuraient toujours invisibles derrière les massifs qui dérobaient la vue du Lac Saint-Sacrement. Quant à l'armée française, elle terminait ses derniers ouvrages de défense.

Au bas du plateau, les Canadiens de Valmont étaient au repos ; ils n'avaient plus rien à faire qu'à attendre l'ennemi.

Le capitaine Valmont était sous sa hutte et allongé sur sa couche, sorte de grabat fait de perches de bouleau, et, les yeux ouverts, il

paraissait abîmé dans ses pensées. Et ces pensées ne devaient pas être riantes, à voir son visage pâle et les sombres effluves qui jaillissaient de ses prunelles.

Bertachou, sombre et pensif aussi, était assis hors de la hutte, à l'écart des miliciens qui, par groupes s'entretenaient joyeusement et avec une certaine animation. Plusieurs fumaient, silencieux comme Bertachou. Car Bertachou était d'ordinaire le baromètre de la jovialité dans le camp : s'il était taciturne, certaines fois, les soldats de son voisinage se taisaient. S'il était sombre, le front des soldats s'obscurcissait. Mais s'il riait, s'il était gai, tout le monde semblait heureux. Oui, Bertachou pensait, il songeait en fumant aussi à grosses bouffées. Ce qui rendait Bertachou songeur et taciturne, c'était parce que son capitaine était ainsi. Quand Valmont était de bonne humeur, Bertachou était joyeux et le reste du bataillon se réjouissait. Mais, ce matin-là, ce n'était pas uniquement la triste figure de son capitaine qui tourmentait Bertachou, dans son cerveau deux noms trottaient et deux noms qui portaient avec eux présages de malheur. C'étaient

les noms de d'Altarez et d'Isabelle. Et Bertachou savait que ces deux noms causaient à son capitaine les mêmes tourments.

Vers les neuf heures, un grenadier de la compagnie de d'Altarez se présenta dans les retranchements des Canadiens. Avisant Bertachou, il lui demanda où il pourrait trouver le capitaine Valmont.

– Là ! répondit laconiquement Bertachou en indiquant la hutte.

Le grenadier pénétra sous la hutte et remit au capitaine une petite note, disant :

– Si vous voulez me donner la réponse...

La vue de ce billet, dont il ne savait la provenance, fit monter du rouge au front du jeune homme. Il eut le fol espoir que le billet venait d'Isabelle... Mais il se détrompa vite en reconnaissant que c'était l'écriture de son ami, d'Altarez. Et d'Altarez, qui avait négligé ou oublié de signer la note, écrivait :

« Mon cher capitaine, vous connaissant comme un homme d'honneur, je vous prie de

venir me rencontrer dans le bas ravin qui aboutit à la rivière, et que vous connaissez bien. Je vous attendrai là à neuf heures et demie. »

Valmont connaissait bien l'endroit, lieu désert et fortement boisé, à un demi mille environ des premières défenses de l'armée de Bourslemagne. Que lui voulait d'Altarez ? Ce qui étonna surtout Valmont, ce fut la politesse très froide de cette note. Pour la première fois d'Altarez employait un « vous » qui semait dans l'esprit de Valmont des impressions d'éloignement et de rancune.

Il répondit à l'envoyé de son ami :

– Dis à celui qui t'a chargé de ce message que je serai au rendez-vous.

Le soldat s'en alla.

Le capitaine Valmont demeura très songeur pendant dix autres minutes. Puis il se leva et quitta sa hutte. En passant devant Bertachou il dit :

– Je vais à un rendez-vous qu'on m'a assigné, je serai absent une heure au plus.

D'un pas tranquille il se dirigea vers les

fouffrés qui avoifinaient la rivière La Chute.

Bertachou le regarda aller jufqu'au moment où Valmont difparut derrière un rideau d'arbustes, puis il fe leva vivement en grommelant :

– En rendez-vous ?... Moi auffi j'y vais... Si on ne m'y a pas convié, c'est par oubli fans doute !

Et Bertachou prit le chemin qu'avait fufivi Valmont.

Ce dernier arriva un peu avant l'heure à l'endroit indiqué dans le billet du capitaine d'Altarez. Celui-ci y était déjà rendu. Il était feul, debout et adoffé au fût d'un arbre. Il avait l'air fombre et penfif ; fon jeune front paraiffait chargé de fouscis. Il ne vit pas tout d'abord Valmont qui, d'ailleurs, était venu à ce rendez-vous avec une fecrète méfiance et s'était approché fans faire de bruit. Il confidéra un moment d'Altarez et le paysafe environnant. Le lieu était favaage. Les fofdats de Bourlamaque y avaient fait quelques abatis pour élever une redoute dans le fond du ravin qui, partant de la

rivière La Chute, conduisait vers les hauteurs où Bourlamaque avait dressé ses défenses ; ce ravin aurait pu servir de couloir à l'ennemi en supposant que ce dernier eût tenté une approche par la rivière La Chute. Les pentes de ce ravin étaient couvertes de saules qui offraient d'excellents postes d'embuscades.

Valmont vit tout cela d'un coup d'œil, et s'il n'eût trouvé là d'Altarez seul, il aurait pu penser qu'il avait été attiré dans un traquenard. Mais le silence, qui planait sur l'endroit lui fit penser que si on en voulait à sa vie, il n'aurait pour tout adversaire que d'Altarez. Il se sentit aussitôt rassuré. Il s'était arrêté à vingt pas du capitaine des Grenadiers, et sans se rapprocher davantage, il proféra sur un ton rude et froid :

– Bonjour, d'Altarez !

Le jeune capitaine sursauta de surprise. Mais reconnaissant aussitôt son ami, il esquissa un sourire contraint et dit sans quitter sa place :

– Je ne doute pas, Capitaine, que vous ne trouviez étrange ce rendez-vous que je vous ai assigné ; mais à la veille de risquer moi, ma vie,

vous, la vôtre, dans une bataille imminente entre notre armée et celle des Anglais, j'ai voulu avoir avec vous une explication.

– Je vous écoute, d'Altarez, répondit Valmont avec la même politesse froide.

Le sourire de d'Altarez, contraint l'instant d'avant, se fit amer.

– Ah ! fit-il avec une sorte de sourd ricanement, je vois bien qu'entre vous et moi il y a quelque chose de brisé.

– De brisé irrémédiablement... compléta Valmont.

– Et je suis l'unique auteur de ce malheur ! soupira d'Altarez comme avec regret.

– C'est vrai, approuva Valmont.

Il y eut une pause. D'altarez, yeux baissés sur le sol, avait l'air gêné ; on l'aurait pris pour un enfant en faute qui redoute de se voir grondé par son père. Grave, impassible, et ses yeux bruns très clairs fixés sur d'Altarez, Valmont ressemblait à un juge... un juge qui va prononcer une lourde sentence contre l'accusé à la barre. Et

l'on aurait dit que d'Altarez subissait cette impression d'être l'accusé devant son juge. Accusé qui savait toutes les charges accumulées sur sa tête, d'Altarez, au reste, plaidait coupable ; il avait compris qu'il ne pouvait échapper au jugement qui l'attendait. Il rompit le silence en s'accusant encore :

– Oui, je reconnais que c'est ma seule faute qui est due à une simple mésentente entre nous, le savez-vous, Valmont ?

– Je sais que vous m'avez mortellement outragé de vos soupçons insensés.

– Je ne savais pas ce que je faisais.

– Vous auriez dû le savoir. On n'accuse pas qu'on n'ait de preuves à l'appui. Un homme digne de soi-même, un homme d'honneur, un homme conscient de sa valeur intellectuelle et morale ne profère jamais une accusation... que dis-je ! cet homme n'admet jamais, même en ses plus secrets replis, une accusation contre autrui qu'il ne soit assuré que telle accusation est fondée sur des évidences. Que dis-je encore ! Un homme véritablement homme rejette tout soupçon

injurieux à l'amitié, tout soupçon outrageant au malheur de son prochain, tout soupçon qui naît chez lui d'apparences fallacieuses. Il ne peut concevoir un soupçon contre l'amitié que si les apparences ont été appuyées par des gestes ou des paroles, mais des gestes vus, des paroles entendues, de sorte qu'il ne saurait les méconnaître sans se mentir à soi-même. Dites moi, d'Altarez, si dans ma conduite à votre égard il y eut de telles apparences...

– Oui, Valmont, et ce sont ces apparences...

– Arrêtez... je n'ai pas parlé d'apparences trompeuses. Je dis plus : vous, d'Altarez, qui connaissiez ma profonde amitié pour vous, vous ne pouviez pas découvrir d'apparences... c'était impossible. Car il est de ces amitiés – et ainsi était la mienne – qui sont forgées de confiance absolue et que rien ne saurait anéantir, hormis l'affront. Et bien ! d'Altarez, j'ai reçu cet affront, je le porte dans mon cœur, et je me demande si aujourd'hui ou demain dans la bataille la mort survenant, pourra l'effacer !

– Quoi ! Valmont, s'écria d'Altarez avec une

sorte d'étonnement douloureux, est-il possible que vous me gardiez une telle rancune ?

– Je n'ai pas parlé de rancune, Monsieur. Gardez-vous de donner à mes paroles un sens autre que celui dont je les revêts. Je vous dis que je porte en moi la blessure d'un outrage sans nom !

– Les blessures se cicatrisent, Valmont, les outrages s'oublient !

– C'est possible, d'Altarez. Pourtant, si vous pouviez sonder la profonde déchirure...

– Valmont, Valmont, interrompit d'Altarez avec désespoir, ne me faites pas sentir davantage le poids déjà écrasant de ma faute. Je vous en conjure. Tenez ! vous avez parlé de bataille aujourd'hui ou demain... oui, demain, à coup sûr, nous nous battons contre les Anglais et pour la millièame fois nous ferons face à la mort ; nous chargerons l'ennemi, mais non comme avant, avec un cœur léger et joyeux, nous marcherons au combat avec un ulcère au cœur. Mourir ainsi... ah ! non ! Car je veux mourir, Valmont, mais non en laissant des haines derrière moi, mais non en

emportant avec moi l'inimitié et le mépris de ceux que j'aurai aimés dans le cours de ma vie. Il est vrai que j'ai fait naître ce mépris, il est possible que je le mérite, mais je n'ai rien fait intentionnellement. Je vous l'ai dit, je ne savais pas ce que je faisais. Ah ! si vous saviez, Valmont... oui, si vous saviez comme un cœur épris d'amour est jaloux de cet amour ! Si vous saviez toutes les inquiétudes, les angoisses, les doutes qui tourmentent ce cœur ! L'homme qui est ainsi assiégé n'est plus maître de ses facultés. Les réalités de la vie lui échappent. Il est enlacé dans les filets d'un rêve gigantesque qui l'éblouit et l'aveugle. Plus le rêve est insensé, plus cet homme est grisé de folie extravagante, une folie animale, féroce, qui annihile tout sentiment humain, accapare l'intelligence, brûle votre cœur et tue momentanément chez vous toutes les vertus. L'homme pris de ce mal bizarre devient une brute sans le savoir ; et si le rêve s'évanouit et, d'un immense rayonnement, jette l'homme dans un abîme de noirceur, la brute, en laquelle il s'est transformé, devient sanguinaire, la déception atroce en fait un monstre impitoyable,

le désespoir en fait un démon. Ah ! Valmont, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir aimé et d'aimer encore sans espoir ! Ah ! non, vous ne connaissez pas cela, vous ; vous n'avez pas senti cette souffrance de damné, et c'est pourquoi vous ne pouvez voir ni sentir ce que j'ai souffert... ce que je souffre !

La voix de d'Altarez, à cette réminiscence de l'amour déçu, détruit à tout jamais, s'acheva dans un sanglot.

Ce sanglot parut émouvoir Valmont, et sur ses traits jusque-là rigides on aurait pu lire une expression d'attendrissement et de pitié. Mais ce ne fut qu'une ombre fugitive. Il secoua brusquement la tête et demanda d'une voix basse, frémissante :

– D'Altarez, comment pouvez-vous vous dire que je n'ai pas souffert ce que vous souffrez ? Qui vous autorise à me dénier un mérite que je peux avoir autant que vous, s'il est vrai que la souffrance en certaines circonstances et chez certains hommes soit un mérite ? Oui, moi aussi, d'Altarez, j'ai souffert ! Moi aussi je souffre...

– Vous, Valmont !... s'écria d'Altarez avec surprise et en levant ses yeux mornes sur son ami.

– Vous vous étonnez ?... Vous allez voir. Un jour, il n'y a pas longtemps, je croisai sur ma route une jeune fille, belle, séduisante et bonne. Les effluves de ses yeux profonds pénétrèrent jusqu'aux plus intimes replis de mon âme. Elle m'était apparue si belle que j'avais cru voir un ange descendu du Ciel. Cet ange prit à l'instant tout mon cœur, toute mon âme, toute ma vie. Jusqu'à ce jour mon cœur avait été calme et serein, jamais rien ne l'avait troublé : cet ange y jeta le désarroi, la souffrance, le désespoir ! Pourquoi ? Parce que je savais que cette jeune et belle enfant était aimée et par un autre peut-être plus digne que moi. Et cet autre était mon ami. Aimer cette jeune fille aurait été lâcheté de ma part, c'eût été trahir l'amitié. Je ne me sentais pas capable de lâcheté ni de trahison, mais je me savais homme capable de souffrir en silence. Je serrai donc mon cœur, je l'étreignis, je l'étouffai pour essayer de détruire l'image qui l'inondait de ses rayons. Ma souffrance fut si insupportable que je pensai en mourir... Oh ! oui, d'Altarez, une

souffrance qui égale bien la vôtre croyez-le !

– Cette jeune fille ne vous aimait pas ? interrogea d’Altarez, ému et inquiet.

– Non.

– Elle aimait l’autre... ?

– Non plus. Je le lui demandai, et elle me répondit qu’elle n’aimait pas mon ami parce que son cœur était pris déjà. Elle en aimait un autre. Qui ? Je ne sais pas. Je ne voulus pas savoir. J’étais assez malheureux comme j’étais...

– Et votre ami aimait cette jeune fille qui ne le payait pas de retour ? Que fit donc votre ami ?

– Vous le savez bien. Monsieur, puisque cette jeune fille s’appelle... Isabelle !

– Isabelle !... répéta en écho d’Altarez, comme s’il eût eu peur de comprendre, ou comme si ce nom, soudain jeté, eût éveillé en lui de lointains souvenirs.

– Oui... celle qu’on surnomme « La Belle de Carillon » !

Alors d’Altarez jeta une exclamation, de

douleur ou de joie, on n'aurait su dire, et il se précipita vers le capitaine canadien, criant :

– Valmont ! Valmont ! mon ami, mon meilleur ami... je te demande pardon...

Mais à l'instant même la voix d'un homme derrière Valmont, un homme qui paraissait se trouver encore à distance cria :

– Gare à vous, Capitaine, on tire !...

Valmont fit aussitôt un saut en arrière, comme pour fuir d'Altarez qui accourait à lui.. Et à l'instant même vingt coups de feu éclataient derrière le rideau de saules qui garnissaient la pente du ravin à environ cinquante verges de nos personnages, et d'Altarez tombait criblé de balles à la place même que Valmont occupait trois secondes avant. Et lui, Valmont, n'était qu'à deux pas de l'ami qui venait de s'affaisser sous les balles. Et alors il se retourna du côté d'où était venue la voix, et aperçut, pâle et tremblant, Bertachou.

Lui et Valmont, pétrifiés, se regardaient incapables d'échanger une parole. Un peu plus

loin, un nuage de fumée montait au-dessus des saules et l'on pouvait percevoir la course de plusieurs hommes prenant la fuite.

– Ah ! les assassins se sauvent... balbutia Bertachou.

– Les assassins... murmura Valmont sans comprendre.

– Oui, Capitaine... ceux qui allaient tirer sur vous...

– Sur moi...

Et Valmont, plus étonné, se retourna vers d'Altarez. Le jeune capitaine gisait inanimé dans une mare de sang qui fumait sous les rayons de soleil. Il courut à lui. D'Altarez était mort... mort criblé de balles, car le sang s'échappait de toutes parts : de son visage, de son cou, de sa poitrine...

– Sacrediable ! fit Bertachou, il faut bien reconnaître, Capitaine, que vous avez été protégé par le bon Dieu : ces balles étaient pour vous, et c'est lui qui les a reçues !

– Allons ! s'écria Valmont en se levant, livide, il y a là un mystère qu'il faudra éclaircir plus

tard ; pour le moment, il faut courir au camp de Monsieur de la Bourlamaque chercher des hommes pour transporter ce pauvre d'Altarez au fort.

– Venez, dit Bertachou, je vais toujours le transporter jusqu'aux retranchements de Monsieur de la Bourlamaque, là-haut.

Et se chargeant du cadavre, Bertachou, suivi par son capitaine, grimpa le ravin et gagna les retranchements de l'aile gauche de l'armée.

## XI

### *La voix du canon*

Informé du guet-apens, Montcalm promet de faire une enquête après la bataille dont on attendait le prélude d'un moment à l'autre.

Dans l'après-midi le capitaine d'Altarez reçut des funérailles dignes du rang qu'il occupait dans l'armée, puis cette affaire fut momentanément oubliée pour la bonne raison que tous les esprits se préoccupaient des événements prochains.

Vers les six heures du soir l'armée de la Nouvelle-France vit tout à coup le pavillon anglais flotter à la cime d'un pin gigantesque. En même temps un coup de canon, tiré d'une batterie ennemie dissimulée sur une éminence près du Lac Saint-Sacrement, éclatait et faisait trembler l'espace, puis le premier projectile anglais venait

s'abattre dans les abatis à quelques toises des ouvrages que défendaient les Canadiens du capitaine Valmont. Aussitôt après ce coup de canon, une musique militaire vive et joyeuse vibra dans la sérénité de l'atmosphère. Un moment, on pensa que les Anglais allaient tenter la première attaque ; il n'en fut rien. La musique se tut, et le plus grand silence se fit du côté du Lac.

Croyant que le drapeau anglais avait été hissé comme un défi à l'armée française, Montcalm ordonna qu'on élevât le drapeau de la France au sommet de la tour du fort. Il fit tirer trois coups de canon et commanda aux musiciens du Royal-Roussillon de jouer de leurs fifres. La musique française retentit dans l'espace non moins vive et joyeuse que celle des Anglais. Puis, après les fifres, ce fut le tour des tambours du Languedoc qui battirent une charge endiablée. Aux Anglais Montcalm rendait défi pour défi.

Lorsque le silence se fut rétabli de toutes parts et au moment où le soleil allait s'éclipser derrière les montagnes bleues qui barraient l'horizon,

Isabelle se présenta aux quartiers du général.

– Monsieur le Marquis, dit-elle en déployant un magnifique drapeau, voici l’oriflamme de la victoire. Que cette bannière flotte au-dessus de vos lignes de même que flotte sur le fort le drapeau de la France !

– Certainement, Mademoiselle, répondit Montcalm, je ferai déployer ce drapeau au-dessus de nos lignes.

Le général et ses officiers admirèrent le nouveau drapeau et félicitèrent chaudement la jeune fille pour son admirable travail.

La broderie du drapeau représentait d’un côté l’écusson de la France, de l’autre une image de la Vierge tenant l’Enfant Jésus dans ses bras. Au bas, sous les pieds de la Vierge on découvrait les armoiries du Marquis de Montcalm. Enfin, aux quatre angles de la bannière avait été brodée une fleur de lis.

Ce drapeau fut béni par l’aumônier, puis hissé au bout d’une longue perche. À sa vue toute l’armée fut prise d’admiration et un formidable

« Vive la France » éclata. Ce drapeau, en effet, apparaissait comme un symbole de victoire et il mit dans l'âme de tous les soldats la confiance et la joie la plus grande.

Valmont n'avait pas assisté aux funérailles de son ami d'Altarez, il s'y était fait représenter par son lieutenant Bertachou. Non que Valmont eût agi par rancune ou ressentiment, mais parce qu'il craignait d'affronter les regards d'Isabelle. Il avait en son cœur cette plaie atroce, toute vive encore, qu'y avaient faite les paroles d'Isabelle le soir précédent :

– Laissez-moi, je ne vous aime point ! Vous êtes un coquin ! Allez-vous-en !... avaient murmuré les lèvres de la jeune fille, alors que Valmont avait soulevé dans ses bras le corps inanimé de la pauvre enfant.

Ces terribles paroles avaient presque tué le capitaine. Il avait aimé Isabelle en secret, secret que, par amitié pour d'Altarez, il n'eût voulu divulguer pour rien au monde. Puis, lorsque la jeune fille lui avait déclaré qu'elle n'aimait pas

d'Altarez, lui, Valmont, avait eu un instant le fol espoir d'être l'élu. Oh ! oui, fol espoir... et si Valmont n'eût été doué d'une force de caractère qui le préservait des sombres découragements, qui l'empêchait de rouler dans les profonds abîmes du désespoir, il se serait donné la mort aux pieds de la jeune fille, de celle qu'il sentait aimer de toute l'ardeur de son jeune sang. Oh ! les affreuses paroles... comme elles avaient résonné lugubrement toute cette nuit qui avait suivi, et comme encore ce jour-là son esprit en était tout bouleversé !

Aussi, grande fut sa surprise, lorsque, un peu après le coucher du soleil, un soldat du fort lui apporta un billet. L'écriture de la souscription sur l'enveloppe le fit trembler d'espoir et de joie :

*Pour le Capitaine Valmont.*

C'était bien l'écriture d'Isabelle. Mais était-ce un message de bonheur ou de malheur ? Ce fut d'une main fébrile et fort maladroite qu'il ouvrit

cette enveloppe de laquelle il tira un petit papier délicatement parfumé. Oui, il reconnaissait encore les parfums d'Isabelle... Il lut :

« Monsieur le Capitaine, j'avais espéré de vous voir a la triste cérémonie de ce jour pour vous offrir mes sympathies, puisque je comprends que vous subissez la perte d'un ami cher. Je viens donc, un peu audacieusement peut-être, vous apporter mes pauvres consolations dans votre chagrin. Je viens en même temps, attendu qu'il semble qu'on se battra demain, vous porter des souhaits de victoire. Oh ! oui, que vous reveniez vainqueur des Anglais, Capitaine ! Pour notre armée et pour vous j'implore la Vierge qui sourit aux armes de France et du Canada. Je suis certaine que cette bonne Vierge vous protégera. Implorez-la aussi ! Confiez-lui votre vie et votre bonheur futur, de même que j'ai mis entre ses mains puissantes ma vie et mon bonheur. Au revoir, Capitaine, et à la Victoire de nos armes ! »

Aux derniers mots de cette lettre Valmont

frisonnait d'amour et de bonheur. Il fut sur le point de pleurer tant l'émotion saisissait son cœur. L'image et le nom d'Isabelle emplissaient son esprit d'étincellements et d'ivresse. Il sentait que peu à peu la folie dont lui avait parlé d'Altarez l'étreignait à son tour. Oh ! être aimé, se savoir aimé, se sentir aimé... quelle exquise jouissance ! Il savourait en lui-même cette griserie sublime de l'amour ! Il bénissait cette folie que d'Altarez lui avait dépeinte en quelques mots, il la trouvait si bonne, elle lui faisait un si grand bien. Son cœur, l'instant d'avant si lourd qu'il eût volontiers jeté au fond d'un lac, était à présent si léger qu'il semblait vouloir s'envoler vers Isabelle. Pauvre Valmont ! son ravissement fut de courte durée. Un impitoyable souvenir vint jeter son manteau noir sur les clartés célestes de l'amour : Valmont, tout à coup, crut entendre, chuchotées à son oreille, les cinglantes paroles d'Isabelle :

– Je ne vous aime point !...

Et le capitaine, comme heurté par un choc violent, s'affaissa sur sa couche. Et là, rigide et

sombre, il essaya, sans y parvenir, à déchiffrer l'énigme qui se posait avec une sorte d'abominable raillerie entre les paroles d'Isabelle, la nuit précédente, et le texte de cette lettre. Était-ce le même cœur, la même pensée, la même bouche, pour ainsi dire, qui parlait ? Ou bien Isabelle se plaisait-elle à jouer auprès de lui une indigne comédie ? Quoi ! pouvait-on supposer que cette enfant si bonne, si sincère, pût être perverse à ce point ? Oh ! non, non... ce n'était pas possible ! Mais alors ?... Et Valmont, quoi qu'il fît pour sonder le mystère, pour découvrir le secret d'Isabelle, demeurait vis-à-vis de l'impénétrable point d'interrogation.

Tout à coup Bertachou parut... Bertachou entra sous la hutte en grommelant des choses indistinctes et en essuyant la sueur sur sa face hâlée.

Valmont put, dans un geste rapide, glisser la lettre d'Isabelle avant que Bertachou en eût connaissance.

Le lieutenant s'assit lourdement sur une bûche de sapin et proféra entre ses dents et sans

regarder son capitaine :

– Sacrediable ! il faudra que je les étri-pe jusqu'au dernier, les canailles !

– Ah çà, de qui parles-tu ainsi ? demanda Valmont qui, par un violent effort de volonté, avait pu reprendre un visage tranquille.

– Ne me le demandez pas, Capitaine. Je dis seulement que si je connaissais les vauriens de salopards...

Il fit un geste terrible qui en voulait dire plus long que le meilleur discours.

– Qui donc encore, ces vauriens ? interrogea Valmont surpris et curieux à la fois.

– Eh morbleu ! répliqua Bertachou avec impatience, ceux-là qui vous ont fusillé quasi à bout portant cette matinée !

– Ce n'est pas moi qu'on a fusillé... voulut dire Valmont.

– Ah non, pas vous, éclata d'un rire mordant Bertachou. Pas vous, reprit-il, parce que l'autre a reçu toute la portée qu'on vous destinait ?

– Es-tu certain de ce que tu dis ?

– Pardieu ! pourquoi en parlerais-je, si je n'étais pas certain ? J'ai bien vu le canon des fusils glisser entre les branchailles, et j'ai trop bien vu que ces fusils vous considéraient comme une excellente cible. Ah ! ai-je eu bon nez de vous lâcher un cri ? Crac... Deux secondes encore, et vous étiez défait, mon Capitaine. Mais ce n'est pas vous qui tombez, c'est d'Altarez qui s'en vient se fourrer dans la mitraille. Quelle affaire avait-il là ? S'il était demeuré à sa place, tout était sauvé. Mais voilà ce qui m'a joliment embêté sur le coup. Je me demandais si c'était vous ou d'Altarez qu'on voulait abattre, ou si on avait comploté de vous abattre tous les deux. N'importe ! je sais maintenant, Capitaine, que les balles des chenapans étaient pour vous et pour vous seul !

– Comment as-tu appris la chose ?

– J'ai rôdé un peu partout après-midi, après les funérailles de votre ami, et j'ai pu surprendre l'entretien de deux soldats qui parlaient de l'affaire. Eh bien ! Capitaine, tout ça était un

complot arrangé depuis deux jours, et un complot arrangé savez-vous par qui ?... Par la Desprès ou sa fille, sinon par les deux à la fois, je n'ai pas pu bien savoir.

– Bertachou ! cria Valmont en bondissant de colère.

– Capitaine ?

– Je te défends d'accuser Isabelle !

– Ah ! c'est donc que vous l'aimez pour vrai, la bécasse !

– Que t'importe ! Surtout je ne veux pas que tu l'accuses d'avoir tramé ma mort !

– C'est bon, Capitaine, laissons la petite à l'écart. Mais si vous pouvez m'empêcher d'accuser sa mère... eh bien ! alors Bertachou n'est plus Bertachou ! Sacrediable ! depuis quand ne sais-je pas ce que je dis ? Voyez-vous, j'ai essayé de faire bavasser les deux soldats, mais ils m'ont ri au nez, les morgueux ! Tout de même ils m'ont bien fourni un renseignement. Ils m'ont dit comme ça : « Allez demander la chose à la jolie veuve ! »

– Et tu es allé le lui demander ? essaya de sourire Valmont.

– Allons donc ! pensez-vous que j'ai envie de me faire rire au nez une deuxième fois ? Non... je voulais savoir une chose seulement : quels sont les vauriens qu'elle a embauchés pour faire le coup de feu contre vous.

– Tu la soupçonnes donc d'avoir été pour quelque chose dans cette affaire ?

– Si je la soupçonnes ? Mais plus que ça, je la dénonce ! cria Bertachou.

– C'est bien, j'irai, moi, le lui demander tout à l'heure, quand il fera sombre. Je veux savoir si c'est moi ou d'Altarez qu'on a voulu retrancher du genre humain. Et je le saurai, crois-moi !

– Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Non, j'irai seul.

– Prenez garde qu'on vous perce de balles comme un sac de papier !

– Je n'ai pas peur, on n'osera rien contre moi dans le fort.

– C’est bon, mais défiez-vous quand même !

Et ayant grommelé ces dernières paroles. Bertachou quitta la hutte pour aller faire la ronde du bataillon.

## XII

### *L'entrevue*

Valmont était décidé. À la fin, il croyait, autant que Bertachou, que la jolie veuve avait voulu le faire tuer pour venger la mort de son mari. Mais il avait un doute tout de même, et c'est ce doute qu'il voulait éclaircir.

Ce soir-là, comme les soldats avaient reçu ordre de l'état-major de ne pas, sous aucun prétexte, sortir des retranchements. Ordre avait aussi été donné au cantinier de fermer boutique, afin que personne fût tenté de violer la consigne. Valmont pour la première fois enfreignit les règles et se déroba aux ordonnances de ses supérieurs. Ah ! oui, il était aussi atteint du mal dont avait souffert d'Altarez. Car si Valmont avait dit à Bertachou qu'il saurait, lui, la vérité sur l'attentat commis contre d'Altarez en allant

interroger M<sup>me</sup> Desprès, c'était une excuse, ou, mieux peut-être, un truc, un détour, pour revoir Isabelle.

Il pénétra dans le fort sans difficulté en assurant à la sentinelle qui gardait la porte qu'il avait été mandé par M<sup>me</sup> Desprès. Au logis, il fut reçu par un vieux domestique qui s'empressa d'aller prévenir sa maîtresse qu'un officier de l'armée lui demandait une courte entrevue.

Il était à ce moment neuf heures.

Valmont avait été introduit dans le vestibule qui séparait la salle d'armes du salon où d'ordinaire M<sup>me</sup> Desprès et sa fille se réunissaient.

La jeune veuve, que Valmont n'avait jamais bien vue encore et qu'il trouva presque aussi jolie et gracieuse que sa fille, parut, bientôt. Dans sa longue robe de deuil, M<sup>me</sup> Desprès avait un air grave et douloureux. Pâle et ses beaux cheveux blonds – blonds comme ceux de sa fille. – défaits et flottant sur ses épaules, M<sup>me</sup> Desprès offrait un peu l'image du désespoir. Valmont se sentit très ému, et bien qu'il se doutât de la haine que cette

femme nourrissait contre lui, il ne put s'empêcher de ressentir pour elle une grande sympathie. Il est certain que Valmont, quoi que cette femme eût entrepris contre lui, n'aurait pu haïr ou mépriser la mère d'Isabelle. Il aurait souffert, tous les maux, toutes les humiliations plutôt que de faire affront à cette malheureuse veuve.

M<sup>me</sup> Desprès, en entrant dans le vestibule mal éclairé par une lampe fumeuse, ne reconnut pas tout de suite le capitaine canadien.

– Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle avec un bon sourire, nous allions justement nous retirer, ma fille et moi, quand on est venu m'informer de votre visite. Je n'ai pas voulu faire attendre un officier de notre vaillante armée.

Valmont, qui c'était incliné profondément à l'entrée de la dame, se redressait à ce moment, et répliquait :

– Je compte bien que vous me pardonneriez, madame...

Il fut interrompu par une exclamation de surprise de la veuve qui, reconnaissant celui

qu'elle regardait comme le meurtrier de son mari, faisait quelques pas de recul. En même temps elle ébauchait un geste d'indignation ou d'horreur et son sourire se transformait en un rictus de haine. Ses yeux bleus, plus foncés que ceux de sa fille, se chargèrent aussitôt d'éclairs étincelants qui ressemblèrent à des foudres terribles près d'éclater.

– Oh ! Monsieur... est-il possible que votre audace...

L'étonnement, sinon la colère, fit naître un hoquet dans la jolie gorge, et le hoquet coupa net la voix grondante de la jeune femme.

Valmont profita de la circonstance pour s'expliquer.

– Madame, si vous voulez me permettre... Ayant eu vent de certaines rumeurs propres à offenser votre bonne réputation, j'ai cru utile de me rendre ici vous en prévenir.

M<sup>me</sup> Desprès, à ces paroles, se redressa, hautaine et majestueuse.

– Qui donc, Monsieur, demanda-t-elle en

ébauchant un petit sourire de mépris, ose attaquer ma réputation ? Dites ! Mais je vous défie de vous faire le colporteur de calomnies, à moins que vous soyez enclin aux plus viles bassesses.

Ces mots méprisants et durs piquèrent au vif l'orgueil de Valmont. Venu avec l'intention sincère d'être courtois et modeste, il s'insurgea contre l'injuste rancune de cette femme. Et sans toutefois manquer aux règles de la politesse, il résolut en lui-même de ne pas s'en tenir aux ménagements dont il avait voulu entourer sa démarche. Il se redressa donc aussi haut que celle qu'il était maintenant en droit de reconnaître comme une adversaire et une ennemie, et momentanément il oublia son amour et Isabelle.

Il répondit en accentuant chaque parole :

– J'ai dit que c'est une rumeur, Madame, et par conséquent je ne saurais préciser rien. Mais on dit assez haut un peu partout dans le camp (il exagérait à dessein) que vous avez trempé dans le complot d'assassinat contre le capitaine d'Altarez, mon ami.

De pâle qu'elle était la minute d'avant M<sup>me</sup>

Desprès devint d'une lividité effrayante, et elle chancela subitement. Crainte de tomber, elle s'assit lourdement sur une banquette près d'elle. Elle porta fébrilement les mains à son front, à sa bouche, à sa poitrine que Valmont voyait battre violemment. Elle fut incapable de parler... Ses yeux démesurément ouverts, en lesquels mille sentiments divers se manifestaient, demeuraient fixés sur le capitaine canadien, et lui y crut lire une grande épouvante. Il s'en réjouit intérieurement : il avait frappé plus juste et plus fort qu'avait voulu le frapper cette femme rancunière et vindicative. Il avait frappé sans lui laisser le temps et l'avantage de parer le coup.

Et très froid, impassible comme un juge, il ajouta :

– Madame, vous savez que le général a juré de faire une enquête et de découvrir pour les châtier les auteurs de cet attentat monstrueux. Vu que Monsieur d'Altarez était mon ami, j'espère être autorisé par le général à conduire cette enquête, je possède même l'assurance d'être chargé de cette affaire. Or, Madame, quoique pénible qu'il

puisse être à un homme de traduire une femme devant un tribunal, le devoir de cet homme et l'impitoyable règle de la Justice font taire tous sentiments de pitié et nivellent tous les rangs. C'est pourquoi dans la tâche qui pourra m'incomber il me répugnerait de publier le nom d'une femme, et cependant pour suivre la ligne déjà indiquée par les chuchotements il me faudra bien citer le nom de cette femme. Madame, il vous est loisible d'éviter cette humiliation dont vous ne seriez pas seule à souffrir, vous le savez, et je suis venu m'entendre avec vous de façon que vous ne soyez mêlée en rien à cette triste affaire.

– Quelle entente, Monsieur... balbutia M<sup>me</sup> Desprès qui faisait mille efforts pour reconquérir son calme et son énergie.

– Une entente très simple : personne n'ignore que le coup de feu dirigé contre d'Altarez a été l'œuvre de soldats de l'armée ou de la garnison. Il suffirait d'avoir les noms de ces soldats. Alors, je m'engagerais sur l'honneur à écarter de votre personne toute suspicion et à faire taire les

rumeurs. Voyez-vous, quand j'aurai établi que des soldats ont par inimitié ou vengeance assassiné le capitaine d'Altarez, nul n'osera plus vous soupçonner et encore moins vous accuser. Comprenez-vous, Madame ?

– Oui, oui, je comprends très bien, Capitaine.

Cette fois, M<sup>me</sup> Desprès avait retrouvé en partie sa physionomie ordinaire, et elle avait pu sourire d'une manière agréable. Mais la bienveillance et la générosité dont semblait se parer son visiteur ne la désarmaient point. M<sup>me</sup> Desprès n'aurait pas même désarmé devant l'accusation directe, et là moins encore. Valmont ne l'avait jugée rancunière et vindicative qu'à demi. Elle était femme âpre à la lutte, tenace, et ayant la conviction ferme, inébranlable, que Valmont était l'assassin de son mari comme il avait été le provocateur, rien ne saurait la faire dévier du chemin qu'elle s'était tracé, c'est-à-dire venger son mari. Par surcroît, M<sup>me</sup> Desprès n'était pas uniquement animée par l'esprit de vengeance depuis quelques jours, il y avait en elle cette horrible peur que Valmont – l'homme qu'elle

haïssait le plus au monde – n’eût conquis par un infâme sortilège ou par une fascination inexplicable le cœur de sa fille. Là était peut-être le virus de son inimitié. Femme intelligente et d’esprit vif et exercé, elle se demandait déjà pourquoi et comment Valmont se prévalait d’une autorisation qu’il n’avait pas reçue encore : celle de faire enquête sur le meurtre de d’Altarez. N’était-ce pas un peu étrange ? De suite, par voie de déductions, sinon par intuition, elle en arriva à regarder la démarche du capitaine canadien comme une tentative de chantage. Qu’il y eût pour elle danger réel ou pas, elle était trop femme d’action et d’initiative pour ne pas faire effort d’écarter ce danger de son chemin. Si vraiment le danger était imminent, elle préférerait l’humiliation d’avoir à se disculper publiquement à celle d’accepter les conditions de cet homme qu’elle considérait comme le pire des ennemis. Pour peu qu’elle se montrât habile et rusée, elle pourrait, en attendant l’heure de sa vengeance, plonger son ennemi dans un abîme de ridicule qui ne manquerait pas de lui être déjà une sorte de vengeance, ou tout au moins un bon

commencement. Elle qu'on venait de menacer d'humiliations, ne saurait-elle pas prendre les devants et confondre devant toute l'armée ce présomptueux officier canadien ? Oui, de suite M<sup>me</sup> Desprès entrevit l'ouverture qui l'invitait à sortir sans accroc de l'imprévu, et en même temps l'ornière où elle pourrait coucher son adversaire et ennemi. Sur le moment, du moins, elle avait donc l'avantage de posséder des armes plus déliées, plus subtiles – celles de son sexe – que celles exhibées, pourrait-on dire, par le capitaine Valmont.

Elle esquissa un sourire vague, sans signification, et avec un geste invitant et même gracieux elle indiqua un siège à son visiteur, disant d'une voix douce et candide :

– Monsieur le Capitaine, puisque nous devons discuter durant un bon moment pour nous entendre, je ne permettrai pas que vous demeuriez debout tout ce temps. Daignez vous asseoir...

Valmont se rendit à l'invitation.

M<sup>me</sup> Desprès, vis-à-vis du danger qui survenait

si à l'improviste, trouvait en elle, comme des armes toutes prêtes et soigneusement fourbies à l'avance, la bravoure et l'audace qui la pourraient sauver d'une catastrophe.

Elle reprit donc, après que Valmont se fût assis, sur un ton qui marquait la surprise et l'amertume :

– Monsieur le Capitaine, vous devez bien comprendre mon étonnement à cette accusation que vous portez contre moi...

– Pardon, Madame, je ne vous accuse pas ; je dis qu'un bruit court qui vous met en cause. Comme il n'est jamais de fumée sans feu, il faut donc admettre que quelque chose a transpiré.

– Vous dites que vous ne m'accusez pas, mais vous omettez de dire que vous me soupçonnez, ce qui revient joliment au même. Mais alors, si réellement vous avez à mon égard d'injustes soupçons, je vous demanderai quel intérêt j'aurais pu avoir à tuer ou à faire tuer le capitaine d'Altarez. Enfin, le crime a toujours un mobile, on ne tue pas son prochain pour le simple plaisir de verser du sang. Vous, Capitaine, vous tuez à la

guerre pour défendre votre patrie menacée ; l'on tue un ennemi et non un ami. Car Monsieur d'Altarez était autant mon ami qu'il était le vôtre. Oui, pourquoi l'aurais-je fait tuer ?

Elle souriait avec une ironie cruelle, certaine que son argument déroutait tout à fait Valmont et le confondait. Mais lui, Valmont, devinait peut-être le jeu de la jolie veuve, et, chose certaine, cette ironie qui lui était destinée échauffait son sang. Sincèrement il aurait bien voulu être tout à fait magnanime avec M<sup>me</sup> Desprès, et il se sentait tout prêt à lui pardonner ses entreprises criminelles. Mais il s'irrita encore en découvrant qu'elle cherchait à se jouer de lui, et, cette fois, il éloigna de son esprit toute sympathie ; puisque l'ennemie se montrait irréconciliable il la frapperait de nouveau et mortellement.

– Madame, répliqua-t-il avec un sourire non moins ironique que celui de la jeune femme, je dois avouer franchement que vous n'aviez aucun intérêt à tuer Monsieur d'Altarez, et je le crois d'autant mieux que le capitaine a été tué par accident ou mégarde.

– Mais alors, s’écria M<sup>me</sup> Desprès en riant tout à fait cette fois, s’il y a eu accident, il ne saurait y avoir crime. Décidément, Monsieur le Capitaine, vous me ferez penser que vous...

– Vous oubliez, Madame, interrompit Valmont, que cet accident fut la conséquence fortuite d’un guet-apens longuement mûri contre la vie d’un officier de l’armée, mais un officier qui n’était pas supposé être Monsieur d’Altarez.

M<sup>me</sup> Desprès se mit à rire de plus belle.

– Ah ! Monsieur, reconnaissez que vous me narrez là une histoire fantastique pour le moins. Vous dites qu’il y eut crime prémédité, puis accident ou méprise, puis guet-apens et que sais-je encore ? Tout cela est fort obscur. Je doute que vous vous entendiez vous-même. Pour ma part je n’y vois goutte, et je commence à penser que vous avez fait un mauvais songe.

– Attendez, Madame, sourit narquoisement Valmont. Quand je dis guet-apens, c’est une façon de parler. Je vais tâcher d’être plus clair en esquissant quelques détails. Voici : un officier de l’armée avait été par une personne de rang donné

en dépouilles à de vulgaires meurtriers. Ménager un piège spécial était dangereux, et mieux valait guetter l'occasion. J'ajoute que, naturellement, cet officier dont je parle a dû être épié ainsi que le fut Monsieur d'Altarez, car je dois écarter le pur hasard. Or, il arriva que d'Altarez voulût avoir un entretien avec son ami, l'officier en question, et il choisit un endroit que les assassins jugèrent fort propre à leur exploit. Mais là j'accorde que le hasard y mit du sien, car les balles des meurtriers destinées à l'officier, que je n'ai pas nommé, atteignirent d'Altarez. N'y a-t-il pas là guet-apens contre cet officier que je n'ai pas nommé, je répète, et accident pour le capitaine d'Altarez ? Voyons, est-ce assez clair ?

– Pas tout à fait. Il reste un point obscur : cet officier « que vous n'avez pas nommé ? »

– Mon Dieu ! Madame, vous savez bien, puisque cet officier est devant vous !

M<sup>me</sup> Desprès tressaillit et pâlit. Mais elle sut garder son sang-froid. Elle répliqua, moqueuse, mais sans trop d'assurance cependant :

– Vraiment, Monsieur, voilà la plus belle fable

que j'aie entendue de ma vie. Vous avez une certaine imagination, même un peu trop, ce pour quoi je ne saurais vous féliciter.

– N'oubliez point, Madame, que l'imagination est un des véhicules qui conduisent à la vérité. En tout cas, il est certain, puisqu'il importe de jouer maintenant franc jeu, que vous aviez un mobile pour me faire disparaître.

– Et lequel, s'il vous plaît ?

– Mon Dieu ! la vengeance... oui la vengeance, Madame. C'est bien ainsi que le général interprète cette affaire.

– Le général... balbutia M<sup>me</sup> Desprès en se troublant visiblement.

– Parfaitement. Le général et moi, après un court entretien, avons reconnu que c'était là un acte de vengeance de votre part.

– Contre d'Alvarez ?...

– Mais non... contre moi.

– Alors le général sait...

– Tout, Madame.

M<sup>me</sup> Desprès se leva soudain de son siège, jeta une sourde exclamation d'épouvante et courut à la porte qui donnait dans son salon.

Valmont aurait voulu la retenir, mais il n'en eut pas le temps : M<sup>me</sup> Desprès ouvrit la porte, en franchit le seuil et la referma avec violence derrière elle. Le capitaine demeura un moment fort décontenancé. Il était là seul. Le plus grand silence régnait dans l'habitation. Poursuivre M<sup>me</sup> Desprès était impossible ; au reste il comprenait qu'il n'avait plus rien à faire avec cette femme. Il ne lui restait donc qu'à s'en aller. Alors lui revint le souvenir d'Isabelle, et il regretta cette démarche qui le rendait peut-être ridicule. Mais n'avait-il pas voulu savoir pourquoi et comment d'Altarez avait été assassiné ? Ou, encore, qui avait été l'instigateur de ce complot ? Mais Valmont, tout en se voyant plus raffermi dans ses soupçons, ne pouvait tout de même pas juré que M<sup>me</sup> Desprès avait inspiré et dirigé l'attentat. Il se trouvait donc vis-à-vis du même point de départ ou à peu près.

Il demeura méditatif et indécis durant

quelques minutes. Puis, voyant qu'à demeurer là seul plus longtemps il courrait le risque de passer pour un intrus, il se dirigea vers la porte de sortie. Là, soudain, une voix timide et éplorée arriva jusqu'à lui.

– Capitaine, demeurez un instant...

Il frémit. La voix qui résonnait derrière lui, toujours musicale et harmonieuse dans sa détresse, était bien celle d'Isabelle.

Il se retourna et aperçut la jeune fille qui refermait doucement la porte par laquelle M<sup>me</sup> Desprès s'était enfuie.

Elle était tout aussi pâle que sa mère, cette pauvre Isabelle. Et elle tremblait... Ses pas, tandis qu'elle s'approchait de Valmont, étaient incertains ; pour un peu on aurait pensé qu'elle chancelait. Dans sa longue robe noire d'intérieur, avec ses pieds enfouis dans des mules de soie blanche qui ne faisaient aucun bruit sur le parquet, elle avait un peu l'air d'une apparition fantomatique.

Valmont demeura si troublé qu'il ne sut

trouver aucune parole pour expliquer sa présence. La jeune fille d'ailleurs savait à quoi s'en tenir. Elle dit avec un air chagrin :

– Ma mère m'a fait part de ce qui vient de se passer entre vous et elle. Je suis bien surprise et peinée d'apprendre que vous ayez soupçonné ma mère d'un complot que je réproûve autant que vous. Et je vous félicite en même temps de vouloir trouver les coupables pour venger la mort de votre ami, et si vous le voulez je vous aiderai dans votre tâche. Car j'estimais beaucoup Monsieur d'Alvarez, sans l'aimer, ainsi que je vous l'ai dit un soir.

– Ce soir où d'Alvarez nous vit ensemble, Mademoiselle ?

– Oui. Si je n'aimais pas votre ami et si je ne pouvais l'aimer, c'est que j'en aimais un autre... un autre que j'aime toujours, mais qui, je le crains, ne m'aime point. Est-ce ce sentiment d'amour qui m'a fait deviner de suite que l'attentat, dont vous voulez trouver les auteurs, avait été préparé non contre le capitaine d'Alvarez, mais contre un autre officier ?

– Est-ce cet « autre » que vous aimez ? demanda Valmont d'une voix si tremblante que la jeune fille en témoigna de la surprise.

– Oui, Capitaine. Oui, celui dont on avait tramé la mort était bien celui que j'aime en secret. Oh ! si on l'avait tué, j'en serais peut-être morte ! Et puis j'avais eu le pressentiment d'une tragédie pareille, si bien que j'eus peur de voir le cadavre de Monsieur d'Altarez tant je croyais que c'était l'autre.

– Vous vous êtes réjouie en voyant que ce n'était pas « l'autre ? »

– J'ai remercié le Ciel de toute la joie de mon âme.

Malgré le peu de clarté qui régnait dans la pièce Valmont pouvait voir assez distinctement les traits de la jeune fille pour en lire leur expression. Il voyait surtout les yeux bleus qui, ce soir-là, paraissaient noirs, des yeux qui ne quittaient pas Valmont, doux et tristes, des yeux qui semblaient dire : « Comprenez donc que c'est vous que j'aime... ! » Certes, Valmont comprenait si bien qu'il en était tout désespéré.

La joie faisait éclater son cœur au fond duquel, pourtant, demeurait un doute. Il entendait toujours ces mots qu'Isabelle lui avait jetés dans son évanouissement le soir précédent : « Je ne vous aime point !... » Néanmoins, il était bien près de s'élancer vers Isabelle, de la prendre dans ses bras et de lui crier à son tour tout son amour. Il était retenu par une gêne qu'il ne pouvait expliquer. Au reste, la jeune fille reprenait, toujours avec son sourire triste, mais d'une tristesse qui était encore un charme :

– J'ai dit que j'approuve votre désir de venger votre ami, ou tout au moins de livrer à la Justice les coupables de ce meurtre, et j'ai dit que je suis prête à vous prêter mon concours si vous le jugez utile. Seulement, je vous demanderai une faveur, celle de ne pas mêler le nom de ma mère à cette affreuse histoire. Je peux jurer que ma mère fut étrangère à tout cela, et c'est une abominable calomnie qu'on a inventée sur son compte. Si vous avez quelque considération, quelque estime pour moi, voulez-vous me promettre. Capitaine, de ne pas importuner ma mère ?

Il y avait des larmes si bonnes dans les yeux qui le considéraient avec amour !...

– Ah ! Mademoiselle, s'écria Valmont dont les lèvres tremblaient d'amour, vous devinez bien que je ne pourrais vous refuser quoi que ce soit. Demandez-moi tout ce que vous voudrez... mon sang... ma vie...

Il se tut rougissant. Dans sa gorge il sentit un hoquet de joie. Il eut peur d'étouffer... il eut peur de défaillir lui, homme et soldat, devant une faible jeune fille. Et mû par cette peur, il recula vers la porte et l'ouvrit pour se retirer. Isabelle le regardait avec surprise et regret, elle le regardait d'yeux d'où des larmes brillantes s'échappaient à la fin comme des gouttes de rosée. Valmont sentit ses yeux s'humecter, et il eut plus peur encore de pleurer. Il bredouilla dans un sanglot de joie :

– Oui, commandez, ma vie est à vous... Et il se sauva en repoussant la porte avec une certaine rudesse.

Isabelle tourna sur ses talons, vive et légère, courut à la porte du salon et l'ouvrit pour se précipiter vers sa mère, interdite, en criant :

–Maman ! Maman ! que Dieu soit béni !...

Elle se laissa tomber dans les bras de sa mère qu'elle se mit à embrasser avec une effusion telle, que M<sup>me</sup> Desprès en était tout abasourdie.

## XIII

### *La bataille*

M<sup>me</sup> Desprès s'endormit ce soir-là avec l'espoir que le capitaine Valmont viendrait avant longtemps lui demander la main de sa fille. Isabelle, après avoir confessé son amour, avait converti sa mère et réussi à en faire l'amie de Valmont. Elle avait promis à M<sup>me</sup> Desprès que la calomnie se tairait. Elle l'avait assurée qu'on ne l'importunerait pas au sujet de la mort de d'Altarez. M<sup>me</sup> Desprès avait donc retrouvé le calme de l'esprit, et, tout au fond d'elle-même, elle se réjouissait de rendre son estime à Valmont, puisque c'était une sorte de réparation de l'injustice qu'elle avait commise à l'égard du capitaine canadien.

Mais grande fut sa surprise et celle des officiers de l'armée quand, le lendemain matin, la

nouvelle courut que le lieutenant Peyrolet avait disparu avec quelques-uns de ses subalternes de la garnison. On comprit qu'il avait déserté par crainte que son attentat contre d'Altarez ne fût cruellement châtié. Oh ! oui, c'était bien Peyrolet que M<sup>me</sup> Desprès avait embauché pour assassiner Valmont, si on se rappelle cette nuit où la jeune veuve avait eu une conférence secrète avec le lieutenant. La fuite de Peyrolet rayait les soupçons qui avaient pesé sur M<sup>me</sup> Desprès, et, par suite, l'affaire d'Altarez était oubliée. Et c'est Isabelle qui avait incité Peyrolet à se sauver, après lui avoir déclaré que le lendemain le général, connaissant son crime, le ferait exécuter sommairement. Peyrolet et ses complices avaient donc détalé avec la peur collée sur la nuque.

Isabelle, ce matin-là – 8 juillet – était en train de donner à sa mère des détails sur la désertion et la fuite de Peyrolet, quand, soudain, l'espace trembla sous le grondement de canons et le crépitement de fusils. Un bruit de bataille emplit l'atmosphère...

– Maman ! maman ! cria la jeune fille en se

dressant, pâle et énervée, c'est la bataille.

Et, entraînant sa mère, elle gagna précipitamment la tour du fort afin de surveiller le commencement du combat. Mais Isabelle put constater de suite que ce n'était pas encore la véritable bataille, il n'y avait, d'engagés que les Canadiens du capitaine Valmont.

– Oh ! soupira Isabelle en levant les yeux au Ciel, pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !...

Ce n'était encore qu'une escarmouche qui dura une heure. Une colonne anglaise avait tout à coup débouché des bois du Lac, et Valmont avait pensé que l'ennemi allait engager pour de bon la bataille. Pour permettre au général Montcalm de prendre ses dispositions, Valmont résolut de retarder la marche de cette colonne. Contre ses flancs il lança cent cinquante de ses hommes qu'il conduisit en personne. La colonne anglaise comptait six cents hommes au plus. On échangea de part et d'autre quelques coups de fusil, puis les Canadiens se ruèrent contre les Anglais pour les charger à la baïonnette. Il se produisit quelques

prises de corps, mais les Anglais détalèrent vers le gros de leur armée. Aux coups de feu échangés une batterie anglaise tonna, lançant des projectiles qui se perdirent inutilement dans les abatis. Bref, l'affaire fut insignifiante et s'acheva sans beaucoup de dommages chez les deux adversaires : les Canadiens eurent trois blessés, et les Anglais une dizaine de blessés, mais quelques morts aussi dont on estima le nombre à 5 ou 6.

Les Canadiens n'osèrent pas s'engager plus avant dans la poursuite de la colonne ennemie, crainte de tomber dans quelque traquenard, et ils rentrèrent dans leurs retranchements.

On pensa que cette colonne anglaise était sortie de son abri pour tâter le terrain, et l'on en déduisit que l'ennemi allait bientôt donner le grand choc. Une chose certaine, les Anglais ne songeaient pas à prendre le camp français par surprise, ils savaient fort bien que l'armée française demeurait sur le qui-vive.

D'un pied confiant, en effet, Montcalm attendait l'offensive ennemie. Ce matin-là encore il avait parcouru son camp et constaté avec plaisir

qu'il pourrait résister avec avantage au heurt des armées anglaises. Il était certain, non de gagner une victoire éclatante, mais d'empêcher l'ennemi de passer ; d'ailleurs, devant des forces ennemies aussi supérieures par le nombre, il n'avait d'autre dessein que d'empêcher et décourager les entreprises des Anglais.

Ceux-ci, très confiants dans leur nombre, donnèrent le premier choc vers les onze heures de matinée, et ce fut contre l'aile gauche commandée par Bourlamaque que fut tenté ce premier effort.

Le général anglais Abercromby avait poussé contre Bourlamaque près de huit mille hommes que protégeaient, dans leur avance, des batteries flottantes qui avaient été remorquées sur la rivière La Chute au cours de la nuit précédente. La colonne avançait avec ses musiques et en bon ordre malgré les difficultés de la marche. Des troupes légères, armées de haches, précédaient la colonne, et aux accords des musiques les haches s'élevaient, sifflaient, traçaient un chemin. Dans le vent les bannières claquaient fièrement, les

baïonnettes étincelaient dans la lumière ardente du soleil, des régiments entonnaient des airs guerriers et joyeux et, en un autre moment, on aurait cru voir défiler une armée à la parade. Avant d'être l'armée de la défaite, elle apparaissait l'armée de la victoire. Il n'y a pas de doute que les Anglais, connaissant les forces presque méprisables de Montcalm, croyaient marcher et à la victoire et à la conquête du Canada entier. Mais lorsque la colonne voulut s'engager sur les pentes douces qui aboutissaient au camp de Bourslamaque, celui-ci commanda le feu : les batteries françaises se mirent aussitôt à cracher fer et flamme. Durant dix minutes un déluge de projectiles de toutes espèces s'abattit en plongée sur les rangs serrés des Anglais. Mais les rangs se disloquèrent, d'immenses vides s'y firent, et ce fut bien pire, après le feu français, lorsque Valmont et Bertachou, à la tête de leurs Canadiens, s'élançèrent dans le flanc de la colonne. Pendant près d'une demi-heure il se produisit un pêle-mêle indescriptible, et la colonne ennemie fut brisée tout à fait, réduite en tronçons qui bientôt s'éparpillèrent en tous sens.

Les Canadiens étaient survenus à l'improviste et à temps pour mettre le désordre et semer la mort dans la magnifique colonne qu'on avait admirée dans sa marche tout à l'heure.

Mais déjà une deuxième colonne forte de cinq mille combattants menaçait le centre. Or, ce centre était surtout protégé par les miliciens de Valmont qui abandonnèrent, en face de ce nouveau danger, la colonne en déroute pour revenir dans leurs ouvrages et attendre la deuxième attaque ennemie.

Mais que pouvaient trois cents Canadiens seulement contre une armée bien équipée de cinq mille hommes ? C'est pourquoi Montcalm dépêcha à Valmont M. de Saint-Ours avec 600 miliciens. Ainsi renforcé le capitaine Valmont pouvait recevoir d'un pied ferme les Anglais. Mais ceux-ci, pour atteindre les ouvrages des Canadiens, durent s'engager dans un champ d'abatis qu'il n'était pas facile de traverser. Les arbres avaient été renversés pêle-mêle, les uns par-dessus les autres, entrecroisés en tous sens, et d'une hauteur variant de cinq à six pieds. Ensuite,

les branches avaient été coupées à environ un pied du tronc et aiguisées comme des flèches, de sorte que cette énorme étendue d'arbres abattus ressemblaient à d'innombrables chevaux de frise. Aussi, put-on voir les premiers bataillons anglais s'empêtrer sur ces pointes acérées qui les déchiraient. Ils n'avançaient que très lentement et sans pouvoir conserver l'ordre de leurs rangs. Montcalm profita du moment pour les faire mitrailler par ses canons. Le désordre, alors, se mit tout à fait dans les rangs de ces bataillons qui, après une avance de cinquante verges environ, durent retraiter en hâte pour éviter d'être réduits en charpie. Ce fut une bousculade monstrueuse au travers des « chevaux de frise », et une grande quantité de soldats demeurèrent dans les abattis morts ou grièvement blessés. Et, peu après, lorsque cette armée se fut retirée à l'orée des bois dans le dessein de refaire ses rangs, on put voir d'affreux lambeaux de chair accrochés aux pointes terribles.

Cependant, la troisième colonne envoyée par Abercromby pour assaillir l'aile droite de l'armée française, que commandait M. de Lévis, ne fut

pas plus heureuse. Après avoir beaucoup souffert du feu des batteries françaises, elle fut prise en flanc par trois bataillons de grenadiers et un bataillon de sauvages, et par crainte d'être anéantie, cette troisième colonne retourna en désordre à ses positions près des bois du Lac Saint-Sacrement.

C'étaient trois engagements gagnés successivement par Montcalm, et ces succès avaient déchaîné par le camp français un enthousiasme sans pareil.

Un quatrième succès fut obtenu par les Canadiens du Capitaine Valmont et ceux de M. de Saint-Ours, lorsque, après s'être reformée, la première colonne était revenue à l'assaut des positions de M. de la Bourlamaque. Et cette fois elle fut plus mal éprouvée et laissa sur le terrain un grand nombre de cadavres.

Dans ce quatrième engagement les Canadiens avaient fait des prodiges de valeur, et ce fut au cours de ce choc que le capitaine Valmont fut blessé assez grièvement. Bertachou et M. de Saint-Ours lui conseillèrent de gagner le Fort

pour s'y faire panser ; Valmont ne voulut pas suivre ces avis : il pensa lui-même ses blessures avec l'aide de Bertachou et reprit le commandement de ses miliciens.

Un répit s'était produit. Les Anglais remettaient de l'ordre dans leur armée avant de revenir pour tenter un nouvel assaut. Montcalm pensa bien que cette fois l'effort de l'ennemi serait terrible, mais il conservait toute sa confiance. Et il avait raison, car l'ennemi se trouvait déjà éclopé par les nombreuses pertes qu'il avait subies, et sa force et son nombre étaient moindres. Quant à l'armée de la Nouvelle-France, elle demeurait à peu près intacte : on comptait en tout, à ce moment-là, vingt blessés et deux morts. Toutefois, ces premiers avantages en faveur de l'armée française ne pouvaient être encore une assurance de victoire, car l'ennemi demeurait encore formidable, et c'est pourquoi aussi confiant en sa force que l'était Montcalm en sa faiblesse, Abercromby décida de lancer une nouvelle attaque et mieux ordonnée que les premières.

Cette fois, en effet, il lança ses troupes sur quatre colonnes, une contre chaque aile du camp français et deux contre le centre. Mais là, il n'y avait plus de musiques joyeuses en tête : les musiciens avaient été convertis en bûcherons. Deux mille cinq cents hommes pourvus de haches précédaient les colonnes dans les abatis. Les haches rognent les pointes et rendaient ainsi la marche en avant plus facile. Oui, mais Montcalm faisait mitrailler les bûcherons, les bons tireurs canadiens dissimulés dans les ramures des arbres s'appliquaient de leur mieux et avec succès à abattre ces bûcherons. De sorte que leur nombre diminuait rapidement et bientôt les colonnes anglaises se verraient sans chemin frayé. Toutes les batteries françaises maintenaient un feu bien nourri, et l'on vit les quatre colonnes, osciller, reculer, revenir à la charge, hésiter, puis reculer encore et se briser. Après une heure en vaines tentatives pour atteindre les premiers ouvrages des Français, l'ennemi se retirait encore laissant dans les abatis un grand nombre de cadavres.

La joie éclatait bruyamment dans l'armée

française, de son aile droite à son aile gauche. Au centre, le régiment du Languedoc entonna d'un chœur puissant un hymne à la Vierge, dont la bannière ne cessait de claquer dans le vent au-dessus des lignes. Puis ce furent des battements de tambours, des refrains joyeux, de airs de fifres à l'allure sautillante. Est-ce pressentiment de victoire ?

Pourtant, l'ennemi préparait en silence une autre attaque qui ne manquerait pas de semer un peu d'inquiétude dans la petite armée du général français.

Après avoir fait poster une trentaine de batteries aux abords des abatis, le général Abercromby commanda le feu, et aussitôt une avalanche de projectiles, boulets et bombes, déferla sur le camp français. Les boulets de fer mettaient en pièces les ouvrages défensifs des Français, tandis que les bombes mettaient le feu aux débris. Mais ce terrible bombardement qui dura une demi-heure sans ralentir n'entama point ni le courage ni la confiance de la petite armée : elle demeura bravement, fermement sur ses

positions, réparant au fur et à mesure les dégâts, combattant les commencements d'incendie sous la pluie de fer. Là encore, Montcalm était inférieur aux Anglais par son équipement de pièces de campagne : celles-ci n'avaient pas la portée des autres, de sorte qu'il lui fut impossible de riposter et de chercher à faire taire les pièces anglaises.

L'ennemi croyait bien avoir chassé de ses retranchements toute l'armée de Montcalm, et de la cime d'un haut pin Abercromby essayait à l'aide d'une puissante lunette à voir ce qui se passait de l'autre côté des abatis ; mais la fumée des canons jointe à celle des incendies que les bombes allumaient ne lui permit pas de voir quoi que ce fût. Mais il dut s'imaginer que la petite armée du Canada n'avait pu tenir sous un tel feu, et il résolut d'y aller voir lui-même à la tête de ses troupes.

Il lança, en quatre colonnes, toutes ses forces, y comprises ses réserves, c'est-à-dire treize mille hommes... Lui-même marcha à la tête de la colonne qui s'avavançait contre le centre du camp

français. Maintenant, les anglais avançaient plus facilement et plus rapidement, car une partie du chemin avait été frayée par les « bûcherons ». Au reste, Abercromby se faisait encore précéder par mille haches. Mais cette fois encore l'ennemi ne put arriver jusqu'aux défenses françaises. Grâce à l'impétuosité des Canadiens, aux charges terribles des grenadiers français et aussi à la mitraille de Montcalm, l'ennemi fut refoulé avec de lourdes pertes...

Au cours d'une charge violente des Canadiens, le capitaine Valmont avait été plus gravement blessé, et, entre autres blessures, il avait reçu d'une hache ennemie une large taillade à la jambe droite. Sans la présence de Bertachou, Valmont serait tombé et peut-être aurait-il trouvé la mort dans les abatis. Mais Bertachou était là... Il enleva son capitaine et courut le mettre en lieu sûr dans les retranchements. Après l'affaire, Valmont fut transporté au fort pour être confié aux soins des chirurgiens que secondaient vaillamment M<sup>me</sup> Desprès et sa fille. On déposa

Valmont dans la salle d'armes convertie en infirmerie pour les officiers.

À la vue du capitaine apporté sur un brancard, Isabelle courut à lui.

– Oh ! Capitaine, s'écria-t-elle avec une visible angoisse, êtes-vous gravement blessé ?

– Je ne le pense pas, Mademoiselle, sourit Valmont malgré de grandes souffrances.

– Tant mieux, Capitaine, répliqua avec joie la jeune fille, il ne faut pas que vous mourriez !

Elle appela aussitôt un chirurgien qui, après avoir examiné la jambe, déclara :

– Une huitaine de jours, et la jambe ira comme avant !

Et il fit les pansements nécessaires.

Mais Valmont était très faible à cause d'une grande perte de sang. Tout de même il conservait son calme et son sourire à Isabelle qui demandait :

– Aurons-nous la victoire, Capitaine ?

– J'en suis sûr, Mademoiselle, parce que nos

lignes sont impénétrables.

– Et aussi et surtout parce que la bonne Vierge nous prête son puissant appui... Ah ! que je suis contente !

– Cette victoire ne sera pas due seulement à la Vierge ; est-ce que vous vous n'aurez pas droit à votre digne part ?

La jeune fille sourit.

– Moi, Capitaine, je ne demande rien autre chose que notre armée soit victorieuse... et...

Elle se tut hésitante et rougissante.

Le chirurgien achevait ses pansements et disait :

– Rien de grave, mais il faudra des ménagements et des soins attentifs, Capitaine.

– Soyez tranquille, Monsieur, répondit Isabelle, je veillerai sur lui.

– Merci, dit Valmont. Pourtant je ne mérite pas plus qu'un autre vos soins dévoués.

– Mais moi, riposta Isabelle en riant doucement, je vous dois ces soins.

Il y avait dans ses yeux bleus pleins de tendresse un langage que Valmont finissait par comprendre clairement. Son cœur frémit d'une joie infinie. Sans savoir, il saisit subitement une main de la jeune fille et la serra avec force.

– Oh ! Isabelle... Isabelle... finissez, voulez-vous cette phrase « vous ne demandez que notre armée soit victorieuse et...

Alors de ses yeux lumineux, de ses lèvres humides et de chaque trait de son joli visage sembla découler un flot d'amour.

Les paroles n'étaient pas utiles, elles n'eussent rien ajouté à cette déclaration.

Oh ! oui, comme elle l'aimait lui...

Valmont ferma les yeux un moment, sous la cuisson d'une douleur... mais une douleur si bonne encore dans le tourbillon de joie qui déferlait par tout son être.

– Isabelle... murmura-t-il sans oser relever les paupières, Isabelle, ai-je rêvé ? C'était donc vrai ?...

Elle serra doucement sa main en signe

d'affirmative.

Et Valmont balbutia :

– Ah ! si je meurs... au moins je mourrai content !...

– Non ! Non ! vous ne mourrez pas ! Est-ce qu'un peu de joie, un peu de vie ne nous est pas dû, Capitaine, à nous qui avons tant souffert, à nous qui ne faisons que de naître ?

Cette fois il ouvrit les yeux...

Elle était là doucement penchée sur lui, souriante, émue, et si gracieuse et si belle, belle de toute la jeune vie qui l'enflammait et la faisait étinceler comme un astre du ciel. Incapable de parler, et voulant lui dire aussi combien il l'aimait, combien il l'avait aimée, il attira la petite main et la pressa avec amour sur ses lèvres...

À ce moment des clameurs joyeuses éclataient de toutes parts dans le fort et là-bas dans le camp de l'armée française. Aux clameurs se joignaient les fifres du Royal-Roussillon qui jouaient un air de victoire.

– Oh ! si c’était la victoire... murmura Isabelle, soudain palpitante.

Elle ne fut pas longtemps dans l’attente : bientôt des soldats envahissaient la salle d’armes et annonçaient la victoire des armes françaises. Les Anglais, battus, décimés, venaient d’abandonner dans le plus grand désordre la partie. Quantité de bataillons prenaient la fuite à travers monts et vaux par crainte de poursuite. Le soir même Abercromby allait commencer à faire rembarquer sur ses berges les débris de son armée. Et maintenant, ainsi que le rapporte un historien canadien, trois mille poitrines françaises et canadiennes chantaient autour du drapeau de la Vierge le Te Deum.

– Ah ! oui, Capitaine, s’écria Isabelle en pleurant de joie, c’est bien cette bonne Vierge qui nous a donné la victoire.

– Mais avec l’intercession de la Belle de Carillon, sourit Valmont.

Et dans le délire de joie qui suivit, elle et lui acclamèrent cette prodigieuse victoire par le baiser de leurs lèvres.



Cet ouvrage est le 876<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.